This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

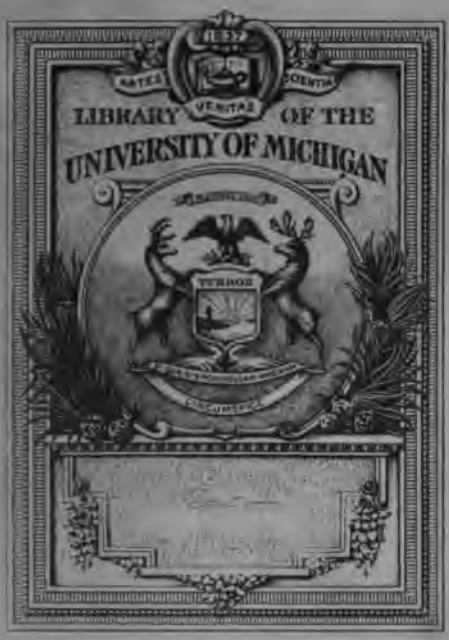
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

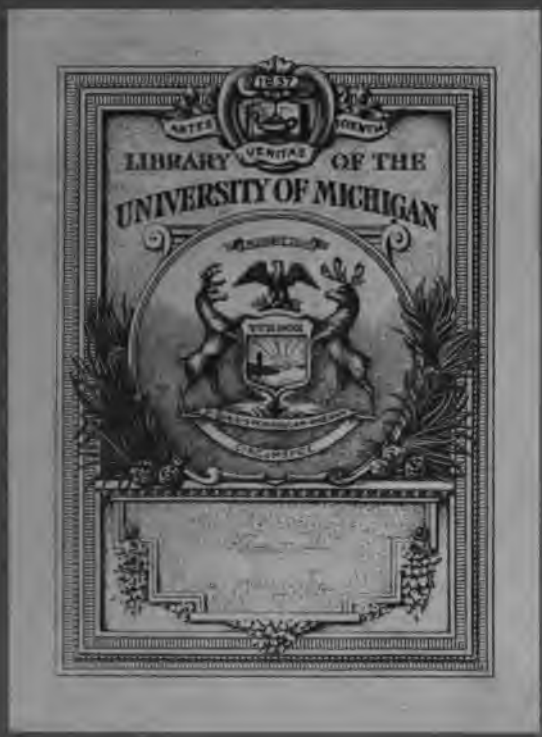
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Delisle de Sales, Jean Claude Izouard
= called

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

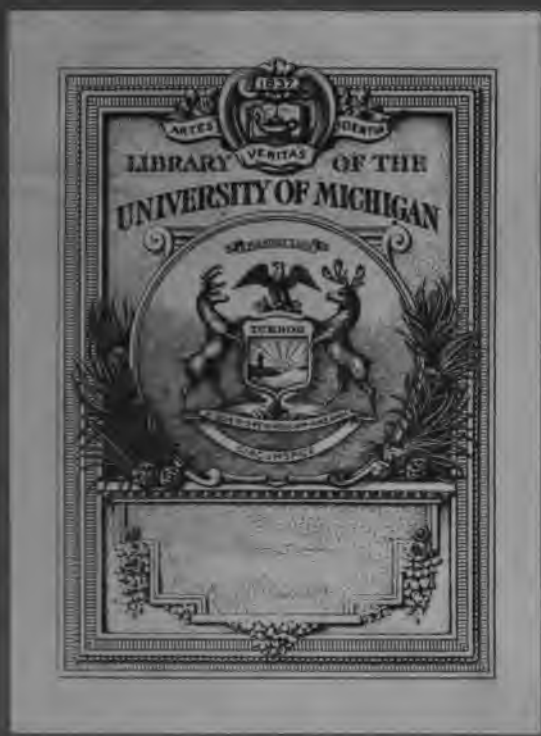
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME SIXIEME.

A LONDRES,
et se trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC LXXXIX.


ARTES
VERITAS
VITAE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TURRIS

BJ
581
.J35
1789

PROFESSION
DE
FOI PHILOSOPHIQUE.

Je vais parler de Dieu en philoſophe ; c'eſt-à-dire, me rendre odieux à la moitié des hommes.

J'ai long-tems héſité ſi j'écrirois mes penſées ſur la religion de la nature : je ſentois que quoique ma patrie fût aujourd'hui le foyer où toutes les lumieres philoſophiques viennent ſe réfléchir, mon ſiecle n'étoit pas encore aſſez mûr pour que je fiſſe entendre impunément la voix de la vérité.

Le peuple le plus éclairé a ſon culte qu'il tient de ſes peres lorſqu'ils étoient encore barbares : il ne veut point qu'on le lui raviſſe, parce que c'eſt le plus ancien de ſes monumens : c'eſt Rome qui poſſede le palais d'or de Néron & qui conſerve la cabane de Romulus.

Les nations qui croupiſſent dans les fanges de la barbarie ſont encore plus attachées à leurs antiques ſuperſtitions ; comme chez elles il a toujours été défendu de rien bâtir, elles n'ont point d'objet de comparaiſon : n'ayant jamais vu de palais d'or, elles ne ſoupçonnent même pas qu'elles n'habitent que des cabanes.

Enfin, preſque tous les habitans du monde ſocial, graces à leur éducation puſillanime, ſemblent des automates qui ne ſe dirigent que par le fil de l'habitude ; leurs nourrices ont été leurs premieres théologiennes ; & les traces qu'a faites dans le cerveau d'un enfant le burin de la crédulité, ſe conſervent quand il devient homme : il eſt auſſi difficile de guérir l'être qui ne penſe jamais d'après lui-même, de ſes vieilles erreurs, que les femmes ſans principes de la peur du tonnerre.

Toutes ces conſidérations ont toujours effrayé le philoſophe, qui étoit

né pour ſecouer avec Samſon les colonnes du temple Philiſtin érigé à la ſuperſtition : il n'y a eu pour lui d'autre Dalila que cette fauſſe prudence qui eſt venue lui arracher ſa plume & enchaîner ſon courage.

Je n'ai donc point cherché à m'en impoſer à moi-même ſur le danger que je courois à vouloir ſubſtituer les oracles de la nature à ceux des Sybilles ; j'ai vu que ſi contre mes intentions, cet ouvrage paroiſſoit à la lumiere avant ma mort, on ſouleveroit contre moi tous les aréopages de l'Europe, pour me faire partager la ciguë de Socrate, ou du moins les chaînes d'Anaxagore : j'ai preſſenti que ſi mon traité de Dieu n'étoit public que quand je ſerois dans ſon ſein, mes contemporains tenteroient encore de troubler ma cendre & de flétrir ma mémoire.

J'ai peſé tout cela, & j'ai écrit : avec des intentions auſſi pures que les miennes, je me ſuis repoſé ſur la poſ-

térité du ſoin de ma défenſe ; j'ai eu le courage de bleſſer la génération préſente, pour faire le bien des générations qui ſont à naître.

Cependant, comme parmi mes contemporains même, il y a une foule de gens de bien dont j'ambitionne le ſuffrage, je dois juſtifier devant eux ma hardieſſe ; je leur dois une profeſſion de foi qui les empêche de me condamner avant de me lire.

Je crois qu'il exiſte un Être ſuprême dont la providence entretient l'harmonie des mondes : ce dogme fondamental de la morale eſt gravé en caracteres de feu dans mon ame, & j'ai épuiſé ma logique à la faire paſſer dans celle de mes lecteurs.

J'ai le noble orgueil de me croire immortel : j'aime à me flatter que mon livre ſervira à expier au tribunal de Dieu mes erreurs & mes foibleſſes ; j'aime à imaginer que quand je ſerai aux pieds de cet Être qui punit & qui

récompenſe, je pourrai me venger des fanatiques qui ont fait le tourment de ma vie, en lui demandant leur grace.

Un Dieu qui veille au bonheur des êtres, l'attente de l'immortalité qui enchaîne l'homme à la vertu, voilà les deux principaux articles de mon ſymbole : c'eſt le précis de mon évangile, & mon ouvrage entier bien entendu peut en être regardé comme le commentaire.

Or tous les cultes des deux mondes ont ces deux dogmes pour baſe ; je ne ſuis donc point l'ennemi-né de la religion.

Nous ſommes inondés de livres effrénés, qui font de Dieu un phantôme, & qui entourent notre tombe du néant ; je les ai attaqués avec feu : j'ai conſolé l'eſpece humaine par ma logique pacifique, & par les tableaux que j'ai offerts à ſa ſenſibilité ; & les magiſtrats qui veillent au dépôt de la

religion me doivent quelqu'indulgence.

Il eſt vrai que mes principes tendent à affoiblir la vénération des peuples, pour les révélations, pour les myſteres & pour cette foule de merveilles qui entourent le berceau des religions; mais tout cet attirail de ſuperſtitions n'eſt que le vêtement de la ſtatue; j'ai oſé la montrer toute nue, & c'eſt le moyen le plus sûr de la faire aimer.

Qu'importe au fond à la ſociété que j'attaque dans les cultes l'ouvrage des prêtres, pourvu que je reſpecte l'ouvrage de la nature? Qu'importe que je diminue la foi, pourvu que j'augmente la vertu?

Ma morale ſera bien plus ſévere que celle des miniſtres des autels: je prouverai qu'il eſt bien plus aiſé d'obſerver des cérémonies que de vivre ſans remords; de ſe purifier dans le Gange, que d'entrer dans le tonneau de Regulus.

J'établis la diſtinction du juſte & de l'injuſte ; je démontre que le bonheur des êtres libres eſt eſſentiellement lié à l'amour de l'ordre ; je reſſerre autant qu'il eſt en moi tous les liens qui enchaînent la grande famille des hommes.

J'ai abattu autant qu'il a été en moi l'arbre de la ſuperſtition ; mais ce n'eſt pas ma faute s'il a pouſſé des racines dans tous les cultes de la terre ; Dieu ſait quelle ſatisfaction pure mon ame auroit goûtée, ſi je n'avois trouvé autour de moi que les dogmes de la raiſon & la morale de la nature.

On me ſaura gré du moins dans une matiere auſſi intéreſſante pour l'eſpece humaine, de ne m'être point livré à des railleries indécentes, & d'avoir préféré au ſtilet de Lucien le pinceau noble & énergique de Marc-Aurele.

J'ai tâché de mettre, dans des diſcuſſions auſſi délicates, toute la cir-

conſpection qui peut s'allier avec le courage : d'être vrai ſans offenſer perſonne, d'éclairer mes contemporains ſans les faire rougir.

Si je me ſuis écarté quelquefois de ce principe, c'eſt quand il a fallu dévoiler les ſombres manœuvres du fanatiſme ; alors ma plume a écrit à la lueur de mon imagination embraſée : j'ai pourſuivi la race des tyrans le glaive à la main, & je les ai égorgés ſur l'autel de la tolérance.

On m'accuſera peut-être d'avoir dégradé le ſacerdoce, & j'avoue avec ingénuité que je l'ai peint tel qu'il s'eſt préſenté à mes yeux ; j'ai cru devoir par intérêt pour les habitans de ce globe, leur faire connoître à fond ces négocians ſacrés, qui font trafic de la terreur & de l'eſpérance, & qui vivent ſoit de notre crédulité, ſoit des outrages qu'ils font à la morale de la nature.

Mais à Dieu ne plaiſe que j'attaque

la perſonne des prêtres, qui dans ce ſiecle de lumieres ſont ſurveillés par les loix ! Il en eſt un grand nombre qui, enchaînés pour faire le mal, font le bien avec énergie ; qui conſolent par leur morale les peuples qu'ils épouvantent par leurs dogmes, & qui ſont les miniſtres bienfaiſans du Dieu des vengeances.

Le haut-clergé eſt ſur-tout dans ma patrie digne de nos hommages : l'éducation relevée des membres qui le compoſent, l'accueil qu'ils font aux talens, l'eſprit de tolérance qu'ils commencent à adopter les rendent dignes d'être les magiſtrats du monde moral : ils ſont néceſſaires, ſoit pour être les cenſeurs des crimes qui ſe dérobent à la vigilance des loix, ſoit pour contenir un clergé ſubalterne, qui ne ſait qu'aveugler la multitude, ou allumer des bûchers contre les philoſophes.

J'ai cru dans un traité de morale, tiré de la philoſophie & fondé ſur la

nature, devoir attaquer toute ſecte ſans aucun égard pour les perſonnes reſpectables qui pourroient en avoir arboré les drapeaux; parmi ces ſectes, il en eſt une, long-tems chere à mon cœur, c'eſt le janſéniſme; élevé dans ſon ſein, j'appris de bonne heure à ne prononcer qu'avec enthouſiaſme le grand nom de Port-Royal : le janſéniſte étoit alors le plus reſpectable des hommes ; il étoit perſécuté.

Le coloſſe des jéſuites, après avoir long-tems marché ſur la tête des rois, tomba enfin ; & pendant qu'il s'agitoit ſous la tombe où les puiſſances le tenoient renfermé, le janſéniſte acquit du crédit, inſulta à la diſgrace de ſes victimes, & devint perſécuteur à ſon tour.

J'aime à me perſuader que les janſéniſtes que j'ai cultivés, qui ne ſont plus & dont je regretterai long-tems la mémoire, n'auroient point épouſé la haine des fanatiques obſcurs qui leur

ont ſuccédé : mais je ne penſe pas que l'homme de bien me faſſe jamais un reproche d'avoir attaqué des préjugés religieux, ſous prétexte que je les ai ſucés avec le lait ; & qu'on m'accuſe de troubler la cendre des Paſchal & des Arnaud, parce que je mets dans la fange où ils ſont nés, de vils convulſionnaires.

Encore une fois, Port-Royal eſt digne de toute ma vénération ; mes inſtituteurs dans l'exil ou dans les chaînes, ont droit à ma ſenſibilité & à ma reconnoiſſance ; mais de petits Salmonées janſéniſtes, qui n'exiſtent dans leur ſphere étroite qu'en lançant leurs foudres ridicules contre les philoſophes, méritent d'être immolés à la vengeance publique, comme les derniers des ſectaires, qui ſont eux-mêmes les derniers des hommes.

Mes principes ſur les cultes inventés par les prêtres, quelque hardis qu'ils paroiſſent, ſont la ſûreté des gouver-

nemens ; ils établiſſent l'ordre public ſur l'intérêt particulier de chaque citoyen; ils font dépendre le patriotiſme de la morale, & non du caprice des oracles ; ils anéantiſſent le germe des diſſentions fatales entre la royauté & le ſacerdoce.

Ma philoſophie n'eſt point deſtructrice ; elle n'exige point que la loi abatte tout d'un coup l'idole coloſſale de la ſuperſtition, ſi elle doit en tombant écraſer une partie de ſes adorateurs.

Il ne s'agit en ce moment que d'épurer les cultes de la terre, & de faire un premier pas vers la religion de la nature.

Je ne demande point qu'on ôte à la multitude ſes demi-dieux, c'eſt-à-dire, les miniſtres des autels, mais ſeulement qu'on les rende utiles.

Je ne tonne que contre les fanatiques, les inquiſiteurs, & toute cette race odieuſe de tyrans de l'eſprit

humain : mais en demandant aux gouvernemens qu'on les enchaîne à jamais, je ne fais que renouveller le fameux traité de Gelon avec Carthage, je ſollicite la ruine de leurs dieux antropophages, je ſtipule pour le genre humain.

Par-tout je détruis pour élever ; je ne montre le mal qu'avec le remede.

Il n'y a que le ſtupide vulgaire à qui ma théorie puiſſe nuire, parce qu'elle ne ſerviroit qu'à lui faire naître des doutes, ſans lui donner des principes : mais le vulgaire ne me lira point : de plus, toutes les fois qu'il a fallu annoncer à mes concitoyens des vérités hardies, je me ſuis enveloppé du voile de l'allégorie ; & ce voile, j'ai fait en ſorte qu'il ne pût être percé que par le philoſophe.

Si malgré toutes ces précautions, il étoit échappé à ma plume quelques erreurs, c'eſt avec le plus vif empreſſement que mon cœur les déſavoue :

je n'ai cherché en écrivant que le bonheur des hommes ; & ſi je m'étois trompé, c'eſt avec mes larmes que je voudrois effacer mon ouvrage.

DE

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

TROISIEME PARTIE.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE coupable d'un crime que l'envie ne pardonne jamais, du crime d'être plus éclairé que ſon ſiecle, retournoit dans ſa priſon, condamné à mort par l'aréopage. Tout ce qu'il y avoit dans ce tems-là de grand dans Athenes, lui ſervoit de cortege : Xantippe pleuroit ; Alcibiade tonnoit contre ſa patrie ; Platon plus éloquent ne parloit pas ; Socrate ſeul conſervoit cette ſérénité qui caractériſe une ame ſupérieure aux revers ; il conſoloit ſes amis, & eux ſeuls en effet méritoient d'être conſolés. Après un quart-d'heure

L'HOMME AVEC DIEU.

PART. III.

de marche, Platon ſortant de la rêverie profonde où il paroiſſoit abſorbé, ſe tourne vers le ciel.

PLATON.

Suprême ordonnateur des mondes, je te remerciois de m'avoir fait naître dans le pays de la terre où il y a le plus de lumieres..... j'avois tort.

SOCRATE.

Non, Platon, il eſt juſte de remercier le ciel même des douces illuſions qu'il nous procure : eh ! que ſont les jouiſſances de la vie, ſinon des illuſions ? tant que nous reſpirons ſur ce globe, nous ne voyons les objets qu'au travers d'un rideau ; à la mort ce rideau ſe leve, & la vérité ſe découvre. — Platon, je vois déjà la main céleſte qui entr'ouvre le rideau.

PLATON.

Quoi ! dans cette Athenes où Xénophane a foudroyé ſans péril la théologie d'Héſiode,

où on lit les livres des ſept ſages, où Euripide fait entendre ſur le théatre la voix de la raiſon, Socrate boiroit la ciguë ! Socrate ne ſeroit vengé que par les vains murmures de la poſtérité ! L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Mon ami, vous avez cru votre ſiecle éclairé, & il ne l'eſt pas : quelques hommes de génie paroiſſent de tems en tems ſur la ſcene, mais ils reſtent iſolés & la multitude ne ſe détourne même pas pour les appercevoir.

Le philoſophe écrit ; quant au peuple il travaille, il s'intrigue obſcurément, il perſécute ; mais il ne lit pas.

En général, tout homme ſans principes a peur, & c'eſt parce qu'il a peur, qu'il opprime les ſages ; c'eſt un enfant qui ſe heurte pendant la nuit contre des cailloux qu'il rencontre, & qui veut les punir de ſa mépriſe en les changeant de place.

Au reſte, cette peur ne produit rien ſans le prêtre qui la fait mouvoir : Timée & Xéno-

phane n'avoient point fait trembler les interpretes des dieux ; voilà pourquoi ils ſont morts dans leur lit : j'ai eu la courageuſe maladreſſe de braver Anitus, & je vais boire la ciguë.

PLATON.

Et le voilà l'éternel opprobre de ma nation, qu'où il y a des loix il y ait des oracles, & qu'un prêtre ait droit de faire mourir un philoſophe !

SOCRATE.

Mon ami, encore une fois, le peuple ne change jamais : c'eſt un aſſemblage de bêtes de ſomme qui ſe laiſſe monter & brider par le premier audacieux qui ſe préſente ; cet audacieux eſt-il un homme de génie ? on dit que le ſiecle eſt éclairé : n'eſt-ce qu'un enthouſiaſte ? on traite le ſiecle de barbare.

Platon, vous êtes un des hommes les plus faits pour imprimer un caractere de grandeur au ſiecle où vous vivez : mais content d'éclairer les citoyens qui vous reſſemblent, n'atten-

dez du peuple ni raiſon ni reconnoiſſance.

L'HOMME AVEC DIEU.

Vous voulez fonder une république parfaite, laiſſez-y le peuple s'y introduire; mais qu'il y ſoit à jamais ſans pouvoir; que l'être organiſé pour ne penſer que d'après les autres, ne puiſſe jamais agir d'après lui-même : voilà le dernier conſeil que vous donne mon amitié; il eſt fait pour laiſſer une trace profonde dans votre mémoire, je meurs pour en prouver la ſageſſe. —

Socrate en inſtruiſant ainſi ſes diſciples, étoit arrivé juſques devant le parvis du temple de Cerès; là il ſe vit arrêté par un peuple innombrable qui rempliſſoit la place & les avenues du temple; on célébroit cette année une fête ſéculaire, & les Athéniens alloient en foule expier leurs crimes paſſés dans de vaines proceſſions; l'épidémie ſuperſtitieuſe avoit gagné juſqu'aux citoyens un peu inſtruits, & les prêtres avoient eu l'art de leur perſuader, que le plus sûr moyen d'aller après leur mort aux

PART. III.

champs Élyſées, c'étoit de ſe promener gravement de temple en temple, de hurler des chanſons égyptiennes qu'ils n'entendoient pas, & de perſécuter les philoſophes.

Anitus qui préſidoit à ces auguſtes mommeries, apperçut en ſortant du temple Socrate qu'on conduiſoit dans ſa priſon.

« Le voilà, s'écria-t-il, cet ennemi de Diane » qui ne veut pas qu'elle conduiſe le char de » la Lune; ce deſtructeur de la morale, qui » ne va point aux proceſſions; ce monſtre » qui met les prêtres au-deſſous des philo- » ſophes; — & le peuple répétoit en chœur : » *oui, c'eſt l'ennemi de Diane; c'eſt le deſ-* » *tructeur de la morale; c'eſt un monſtre;* » *c'eſt un philoſophe.*

» Athéniens, continuoit l'artificieux pontife, » ce Socrate que vous voyez, enſeigne à vos » enfans à fuire les courtiſannes, c'eſt le cor- » rupteur de la jeuneſſe; il a prouvé dans un » livre que je n'ai pas lu, qu'il n'y avoit qu'un » Dieu, c'eſt un athée; — » & la multitude

répétoit : *c'eſt un corrupteur de la jeuneſſe, c'eſt un athée.*

» Mes amis, ajoutoit le brigand ſacré, ſi » ſans attendre le ſupplice auquel l'aréopage le » condamne, & que par ſes artifices il peut » éviter, nous délivrions la Grece de ce tyran » dangereux des eſprits ! ſi nous frappions la » victime que Jupiter livre entre nos mains ! ſi » nous avions le courage de venger le ciel !... »

Les amis de Socrate n'attendirent pas que la multitude répétât en chœur, *vengeons le ciel :* ils ſe précipiterent avec lui dans le temple de Cerès, devenu déſert par l'évaſion du cortege d'Anitus ; ils en fermerent les portes & attendirent en ſilence que le tumulte religieux ſe calmât, ou que les fanatiques s'irritant des barrieres qu'on oppoſoit à leur zele deſtructeur, vinſſent violer le plus ſacré des aſyles & rougir les autels du ſang des philoſophes.

Anitus n'oſa pas aſſiéger un temple ; il continua à promener ſes pieux énergumenes de carrefour en carrefour, & Socrate ſauvé des

PART. III.

poignards, pût eſpérer de mourir tranquillement.... du poiſon.

Quand la ſédition fut totalement appaiſée, ce grand homme entra dans le ſanctuaire, ſe recueillit quelques minutes, & portant ſes regards vers la voûte de l'édifice, il adreſſa au ſuprême ordonnateur des mondes cette priere, qu'une tradition orale nous a conſervée.

« O toi dont le pouvoir s'exerce dans tous » les points de l'eſpace, ſuprême ordonna- » teur des ſpheres immenſes, dont mon eſprit » calcule les rapports, & des mondes ſans » nombre que la foibleſſe de mon être dérobe » à mes regards, reçois l'hommage d'un de » tes adorateurs, qui libre de ſa dette envers » les hommes, brûle de retomber dans ton » ſein !

» Un peuple qui ne nous connoît ni l'un ni » l'autre, accuſe d'athéiſme l'humble philo- » ſophe qui t'adreſſe ici ſa priere, & qui ceſ- » ſeroit de l'être, s'il doutoit un inſtant de ton » exiſtence.

» Eh ! comment à la vue de l'ordre admi-
» rable qui regne dans l'univers, pourrois-je
» admettre le plus étonnant des effets & rejet-
» ter la cauſe ?

L'HOMME AVEC DIEU.

» Oui, grand Dieu, tu exiſtes ; je t'ai de-
» mandé à la nature, ton nom eſt empreint
» ſur chaque anneau de cette grande chaîne,
» & par-tout l'exiſtence de l'artiſte eſt atteſtée
» par l'exiſtence de l'ouvrage.

» Je te dois tous les biens dont je jouis, &
» tous ceux que j'eſpere ; — je ſuis un être trop
» ſenſible pour blaſphémer mon bienfaiteur :
» je ſens trop de volupté à m'appeller ton fils,
» pour avoir l'audace de renier mon pere.

» Mais qui es-tu ? quel eſt le téméraire qui
» tentera de déchirer le triple voile qui enve-
» loppe ton eſſence ?

» Sans doute tu n'es pas le Dieu de ce
» peuple d'aveugles qui t'engendre & te fait
» mourir ; qui croit que tu ordonnes les crimes
» dont il ſe ſouille, qui chante tes foibleſſes,
» tes adulteres & tes métamorphoſes.

PART. III.

» Tu n'es pas le Dieu de cet aréopage qui » ſoutient du glaive de la loi les pratiques » ſuperſtitieuſes de la multitude, & qui or- » donne à tous les membres de la république » d'être abſurdes, ſous peine d'être mauvais » citoyens.

» Tu n'es pas le Dieu des prêtres de ce » temple, qui perſécutent pour des dogmes » qu'ils ne ſauroient entendre, & qui croient » honorer le ciel dont ils ſe diſent les inter- » pretes, en faiſant ruiſſeler ſur les autels le » ſang des philoſophes.

» Tu exiſtes, mais il eſt bien plus aiſé à » l'homme de dire ce que tu n'es pas, que ce » que tu es.

» Le peuple te meſure ſur l'échelle de ſon » intelligence; il te fait vil, capricieux & aveu- » gle comme lui.

» Les impoſteurs ſacrés qui vivent de ton » culte te définiſſent au gré de leur intérêt : ils » font de toi un deſpote qui régit des auto- » mates, quand ils ne veulent qu'abrutir la

» terre : ils te peignent puniſſant les crimes des
» peres, juſques dans leur derniere génération,
» quands ils veulent ſe venger du ſage qui les
» démaſque & qui les éclaire.

L'HOMME AVEC DIEU.

» Le philoſophe lui-même lorſqu'il veut
» t'apprécier, déraiſonne ; ce n'eſt jamais
» que d'après lui qu'il crayonne ton image ;
» il a beau donner l'eſſor à ſon imagination,
» ſon être parfait n'eſt jamais qu'un homme
» extraordinaire, & ſon Jupiter un Coloſſe.

» Grand Dieu, j'ai cru épurer mon hom-
» mage, ſoit en te plaçant ſans ceſſe entre les
» hommes & moi, ſoit en obſervant un ſilence
» reſpectueux ſur ta nature.

» Obligé de choiſir un culte qui fût digne
» de la raiſon que je tiens de toi, j'ai jeté un
» regard ſur les religions de la terre ; elles
» m'ont paru l'ouvrage de la ſuperſtition popu-
» laire, ou du fanatiſme ſacerdotal, & je les ai
» rejetées.

» Alors laiſſant les hommes & les livres,
» j'ai conſulté mon cœur & j'y ai trouvé

» empreint le culte ſimple & ſublime de la » nature.

» Ce culte adouciſſoit mes mœurs, agran- » diſſoit mon entendement, & me mettoit en » ſociété avec le ciel & avec les hommes.

» J'y apprenois à être bon pere, bon ami, » bon citoyen, à faire du bien à tout ce qui » m'environnoit, à mériter l'ingratitude des » hommes & à leur pardonner.

» Grand Dieu, tu as approuvé ſans doute » ce culte, puiſque je trouvois mon bonheur » en l'obſervant; je vais mourir : le grand » rideau étendu entre la vérité & moi eſt » ſur le point de s'ouvrir; mais je crois avoir » rempli mes devoirs envers toi, & je deſ- » cends dans ton ſein, ſans trouble & ſans » remords. »

Cependant les ſatellites de l'aréopage cherchoient par-tout Socrate; les portes du temple s'ouvrent, & le philoſophe ſe livre paiſiblement à ſa deſtinée. En ſortant, un pyrrhonien qui s'étoit gliſſé dans le temple, & qui

avoit entendu ſa priere, le tirant à l'écart : *Socrate*, lui dit-il, *quoi*, *réellement tu crois qu'il y a un Dieu ?* le ſage lui répondit : *mon ami, je n'ai jamais trompé les hommes ; mais ſi tu doutes encore, viens me voir boire la ciguë.*

L'HOMME AVEC DIEU.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

PART. III.

ON peut regarder l'âge où nous vivons, comme deſtiné à faire époque dans les annales de l'eſpece humaine, par la foule d'événemens extraordinaires qu'il a fait naître; on a vu dans l'intervalle de moins de trente ans une ſecouſſe violente du globe faire craindre du détroit de Gibraltar aux confins du Nouveau-Monde, aux peuples conſternés, la cataſtrophe de la nature; on a vu le coloſſe des jéſuites ſe briſer impunément dans les états que depuis deux ſiecles il écraſoit de ſon deſpotiſme; on a conçu & exécuté le vaſte édifice de l'Encyclopédie.

Parmi ces événemens extraordinaires, il faut compter l'impreſſion du livre le plus audacieux que l'eſprit humain ait imaginé; du livre où l'on prétend démontrer que Dieu n'exiſte pas & que toute religion eſt une abſurdité.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il faut l'avouer : les fondateurs des cultes ont préparé les voies à cette audacieuſe extravagance, par ce lierre ſuperſtitieux dont ils ont cru étayer l'arbre de la religion ; des penſeurs ſont venus qui ont mieux aimé anéantir l'Être ſuprême que d'inſulter à la raiſon.

Ces torrens de ſang humain qui depuis deux cents ans ont été répandus ſur les autels à la voix des prêtres, ont ſur-tout contribué à propager l'athéiſme ; on a préféré d'imaginer que Dieu n'exiſtoit pas, que de lui ſuppoſer pour miniſtres des vautours & des antropophages.

Parmi les théiſtes même les plus pacifiques, on a quelquefois défiguré les notions primitives du culte religieux ; erreur dont d'habiles pyrrhoniens ont ſu tirer parti pour ſapper toute croyance. Par exemple, les diſputes ſur l'eſſence de Dieu ont fait autant d'athées que de théologiens ; & il a paru plus ſimple aux auteurs du *Syſtême* & du *Bon-Sens* de nier qu'il y eût un monde métaphyſique, que d'y voyager ſans bouſſole & ſans étoiles.

PART. III.

La religion eſt le ſyſtême des devoirs de l'homme envers Dieu : voilà le principe de la nature : tout ce qu'on y ajoute n'eſt qu'un rêve brillant ou un ſyſtême dangereux.

Le dirai-je encore ? De beaux génies, à force de chercher de nouvelles armes pour foudroyer l'athéiſme, l'ont combattu avec aſſez peu de ſuccès pour faire douter de la bonté de leur cauſe.

Pendant un ſiecle on a bâti le théiſme ſur la chimere des idées innées : la chimere a diſparu & les doutes de l'incrédule ſont reſtés.

Les ſectaires ſe ſont diſputés au lieu de diſcuter, & la vérité n'a pu naître du choc des opinions ; Scot a rejeté les preuves de Thomas d'Aquin ; Deſcartes celles de Scot ; Locke & d'autres ſceptiques celles de Deſcartes ; l'athée eſt venu & s'eſt meſuré à part avec chaque athlete, ce qu'il n'auroit oſé faire, s'il les eût trouvés tous enrôlés ſous le même drapeau.

Que penſer du ſublime reſtaurateur de la philoſophie en Europe, quand il fait dériver ſes

les plus fortes démonſtrations du théiſme, de l'idée que l'*exiſtence de Dieu eſt inſéparable de ſon eſſence*, & de la néceſſité d'une révélation (*) ? Voilà un dogme bien fondé! il a pour baſe une erreur & une énigme. L'HOMME AVEC DIEU.

A Dieu ne plaiſe que je faſſe revivre la ſtupide calomnie du jéſuite Hardouin ! Deſcartes étoit intimément perſuadé de la vérité du dogme ſacré dont il ſe faiſoit l'apôtre ; mais ſes rêveries métaphyſiques, ſa théorie ſur l'origine des êtres, ſon offre de faire un monde, ſi on lui donnoit du mouvement & de la matière, conduiſoient aſſez naturellement à l'athéiſme abſolu de Diagoras. Au reſte, il n'a jamais vu où pouvoit le mener le fil de ſon ſyſtême ; ſon génie ardent ſe plaiſoit à créer

(*) *Méditations métaphyſiques* de Deſcartes. — Ces deux argumens ont été foudroyés à Londres, où on peut impunément avoir raiſon contre les grands hommes, par les docteurs Hancock & Stillingfléet : voyez le *Recueil* donné par Burnet, *des écrits publiés pour la fondation de Boyle*, tome III, & *orig. ſacr.* du docteur Stillingfléet, *addit. poſth.* diſc. 2.

PART. III.

des principes hardis, & ſon ame honnête en auroit déſavoué les conſéquences.

D'autres théiſtes qui ont moins cherché à être vrais qu'extraordinaires, ont auſſi, ſans le ſavoir, rendu problématique la premire vérité de la nature : ſans parler du ſage Fontenelle qui ne ſembloit frappé que de l'induction qu'on tire de la génération des animaux, pour prouver un être générateur (*); comment Maupertuis a-t-il voulu ramener tous les athées par une regle d'algebre (**) ? Comment un philoſophe Anglois s'eſt-il imaginé que Dieu ne parloit à tous les hommes que dans le pli de la peau d'un rhinocéros (†).

Je deſirerois qu'on ne dégradât pas la cauſe ſublime de Dieu par de futiles apologies : n'oublions jamais que malgré ſon oſtentation, l'athée eſt bien moins fort de ſa propre force que de notre foibleſſe.

(*) *Diſcours ſur l'exiſtence de Dieu*, dans le tome III de ſes œuvres diverſes.

(**) *Eſſai de Coſmologie.*

(†) *Tranſact. philoſoph.* n°. 470.

CHAPITRE PREMIER.

PREUVES PHILOSOPHIQUES QU'IL EXISTE UN ÊTRE SUPRÊME.

JE ſens combien il eſt hardi de procéder à l'examen du thèiſme par la ſyntheſe; Clarke, Deſcartes, Leibnitz y ont preſque échoué; & dois-je me flatter de réuſſir avec cette méthode, moi qui n'ai point le génie de ces philoſophes célebres, & qui n'apporte à cette diſcuſſion qu'un eſprit dégagé des entraves du préjugé, un amour réfléchi pour le vrai, & de l'enthouſiaſme pour le bonheur des hommes. L'HOMME AVEC DIEU.

La lente & sûre analyſe eſt bien plus faite pour nos foibles intelligences que l'audacieuſe ſyntheſe; mais j'ai ſuivi juſqu'ici la premiere de ces marches; toute la philoſophie de la nature, n'eſt encore qu'une échelle que j'ai fait monter à l'homme, pour parvenir à la divinité. Maintenant que je ſuis arrivé au ſommet, il eſt tems de deſcendre; j'ai converſé avec des enfans, je vais parler un moment aux philoſophes.

PART. III.

J'ai peſé les probabilités qui m'entraînent à croire que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere ; cependant le monde n'eſt pas Dieu, & je ſuis phyſicien ſans être athée.

Le mouvement interne de l'élément primitif, n'eſt pas le ſeul qu'il poſſede ; il en eſt un autre qu'il ne peut avoir, que quand il lui eſt communiqué ; & c'eſt dans ce ſens que Dieu eſt le grand moteur de l'univers.

Newton qui nous a ouvert les portes du monde phyſique avec la clef de la gravitation, étoit bien loin d'expliquer avec le ſeul mouvement de tendance vers le centre d'une ſphere, le ſyſtême de l'origine des êtres ; il eſt démontré par ſes calculs, que la force qui fait graviter la matiere, n'étant pas contre-balancée par une autre, tendroit à faire de tout une maſſe immobile : heureuſement il y a deux poids à la grande machine, & de leur équilibre réſulte l'ordre de l'univers.

Certainement on n'expliquera jamais par la théorie de la matiere cette force projectile,

qui fait décrire des ellipſes à ces globes énormes qui roulent dans les déſerts de l'eſpace ; l'Être ſuprême a pu ſeul lancer les planetes ſur la tangente de leurs orbites ; lui ſeul a pu tracer à notre ſyſtême ſolaire ſa route autour d'un autre ſyſtême ; lui ſeul a établi l'harmonie primitive entre les êtres & peut la conſerver. L'HOMME AVEC DIEU.

Les téleſcopes & la raiſon nous ont éclairé ſur la théorie des cometes ; nous ſavons que pluſieurs de ces corps céleſtes, par la nature des courbes qu'ils décrivent, traverſent différens ſyſtêmes, & qu'abandonnés à leur mouvement naturel ils rencontreroient dans leurs routes d'autres ſpheres, au péril de s'entre-détruire ; il en eſt, telle que celle de 1680, qui pourroient, dans cette hypotheſe, faire périr une de nos planetes dans un déluge de feu, ou nous enlever au-delà des régions de Saturne, pour nous faire ſubir un hiver qui anéantiroit l'eſpece humaine ; d'autres inférieures en maſſe à la terre pourroient devenir ſes ſatellites : chaque phénomene extraordi-

PART. III.

naire, que les aſtronomes des mondes découvriroient dans l'eſpace, ſeroit un nouveau ſujet d'alarmes pour les êtres qui les habitent, & les aſtres ne pourroient ſe mouvoir, ſans annoncer le tombeau de la nature.

Il faut donc qu'un être ſupérieur ait projetté toutes les ſpheres céleſtes dans l'eſpace, & leur ait tracé à jamais leur route.

Quand on eſt initié dans la phyſique des corps céleſtes, on s'apperçoit aiſément qu'il n'y a point de néceſſité abſolue dans la détermination de leur mouvement de rotation ; le cours des planetes d'Occident en Orient, pouvoit ſe faire dans toute autre direction, comme les cometes ; les ellipſes excentriques que décrivent ces derniers corps pouvoient avoir plus de courbures, ou même coïncider dans leurs foyers, c'eſt-à-dire, devenir des cycloïdes : c'eſt donc l'Être ſuprême qui a choiſi, de tous les plans particuliers poſſibles, celui qui entre le mieux dans le plan général ; il y a donc un Être ſuprême.

L'HOMME AVEC DIEU.

Vous vous trompez, dira l'apôtre du haſard, les mondes à force de ſe mouvoir dans toutes les directions imaginables, ont trouvé d'eux-mêmes la route qu'ils ſuivent aujourd'hui; les combinaiſons contraires ſont infinies, il eſt vrai; mais la difficulté s'évanouit, quand on réfléchit à la ſérie infinie de ſiecles que la nature a pu mettre à la découverte de l'harmonie générale: il ſuffit que l'événement ſoit poſſible, pour qu'il ſoit; & j'aime encore mieux le tâtonnement d'une cauſe aveugle, que le ſyſtême qui admet deux cauſes.

Je réponds à l'athée que l'hypotheſe qui admet des myriades de ſiecles avant de trouver l'harmonie des mondes, eſt le dernier période du délire philoſophique; les ſpheres céleſtes n'ont pu ſe mouvoir au haſard dans l'eſpace ſans ſe détruire; cette idée ramene la rêverie mythologique du chaos, & le chaos ainſi que le néant n'exiſte pas dans la langue des philoſophes.

De plus, puiſque dans le calcul des proba-

PART. III.

bilités, il a fallu que les aſtres ſuiviſſent une infinité de fauſſes routes, avant de trouver celle qui ſe combine avec le ſyſtême univerſel, je ſerai toujours fondé à dire que le dogme de l'exiſtence de Dieu, eſt à l'égard de l'athéiſme, dans le rapport de l'infini à l'unité.

L'étude approfondie de la nature fait connoître qu'il n'y a point d'être qui ne ſoit le centre de pluſieurs autres qui ſe rapportent à lui, tandis qu'il tend vers un centre particulier, qui n'eſt lui-même qu'un point de la circonférence d'un autre ſyſtême plus étendu; ce principe que les calculs aſtronomiques ont porté au dernier degré d'évidence, n'eſt pas moins vrai quand on reſſerre ſa vue vers les infiniment petits qui végetent ſur ce grain de ſable qu'on nomme la terre; l'intelligence ſe perd dans cette foule de rapports: ſi l'athée en fait honneur au haſard, il le diviniſe; alors la querelle qu'il ſuſcite à l'homme religieux, eſt une vaine diſpute de mots, & l'ennemi du théiſme eſt dans ce ſens auſſi

théiſte que Socrate, Marc-Aurele & Newton.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je regarde cette harmonie des êtres comme une des plus fortes démonſtrations de l'exiſtence de Dieu. Puiſque cette harmonie exiſte, il eſt probable qu'elle a toujours exiſté ; le chaos eſt donc un être de raiſon ; il eſt donc impoſſible qu'il y ait eu un tems où la grande machine étoit imparfaite, tandis que, dans un autre, des mites raiſonnantes ont été aſſez éclairées pour découvrir cette imperfection ; mais la matiere n'a pu d'elle-même acquérir cette foule de mouvemens variés, qui ſe balancent ſans ceſſe ſans ſe détruire, pour concourir à l'organiſation du grand tout ; il y a donc un Être ſuprême.

Quoi ! tout ſe meut dans l'univers, & il n'y avoit point de premier moteur ! tous les prodiges de la nature qui frappent nos regards ſeroient des effets ſans cauſe !

Je ſais que la nature travaillant à l'organiſation des êtres eſt couverte pour nous d'un triple voile ; mais c'eſt parce qu'elle ſe cache pour

PART. III.

nous, qu'elle travaille à découvert pour la ſuprême intelligence; c'eſt parce que l'univers eſt un grand problême, qu'il y a sûrement un Être ſuprême qui peut le réſoudre.

On me demandera ſans doute quel eſt cet être diſtingué de la matiere qui a donné la premiere impulſion à ſes élémens? comment il eſt poſſible que l'harmonie des êtres ayant toujours exiſté, une intelligence ait préſidé à cette harmonie, &c. &c. &c.

Je connois auſſi bien que l'athée, toutes les objections qu'il peut me faire: il en eſt même auxquelles je ne vois pas de réponſe; mais c'eſt la faute de mon intelligence & non la preuve de la foibleſſe de ma cauſe; mes réponſes dépendent de la ſolution de quelques problêmes dont je n'ai aucune donnée; j'aime autant dire avec Montagne, *je ne ſais pas*, que de tromper les hommes avec les athées & les théologiens.

Voici quelques-unes des énigmes dont l'explication eſt liée avec la queſtion qu'on me propoſe.

Pourquoi exiſte-t-il quelque choſe?

Pourquoi l'être primitivement homogene eſt-il devenu un compoſé hétérogene ? L'HOMME AVEC DIEU.

L'eſpace ſubſiſte, puiſque le vuide ſans lequel les corps ne pourroient ſe mouvoir eſt démontré : or, qu'eſt-ce que l'eſpace ?

La matiere exiſte de toute éternité ; mais qu'eſt-ce que l'éternité ? par quelle abſurde conſéquence ſuis-je obligé d'admettre une durée éternelle qui ſe diviſe, & dont une partie eſt déjà écoulée ?

Ces énigmes regardent l'athée comme le théiſte ; & Spinoſa ne les expliquera pas mieux dans ſon ſyſtême que Newton dans le ſien ; mais ce ne ſont que des énigmes, que les Œdipes d'autres planetes, avec un plus grand nombre d'organes & une intelligence plus parfaite peuvent expliquer ; l'hypotheſe de l'athéiſme offre de plus une foule d'abſurdités à dévorer, & on verra dans la ſuite que ſi j'admets un Dieu, c'eſt que je ne veux être ni abſurde, ni aveugle, ni ingrat.

CHAPITRE II.

DES CAUSES FINALES.

PART. III.

LES preuves que je vais expoſer ſont fondées ſur une théorie moins ſublime, & leur réunion porte à mon gré le principe de l'exiſtence de Dieu, au dernier degré d'évidence.

Le haſard n'a rien fait; le haſard lui-même n'eſt, comme je l'ai déjà dit, que le cours inapperçu de la nature.

De quelle utilité peut être au genre humain le blaſphême qui fait dériver l'origine & la conſervation des êtres du concours fortuit & non ſpontané des atomes? ne vaut-il pas mieux pour nous dépendre d'une intelligence ſuprême que de l'aveugle fatalité?

L'architecture générale de l'univers décèle une unité de deſſein, & par conſéquent un but de la part de l'architecte.

Ce but ne peut être l'ouvrage des cauſes ſecondes; comme l'action inſenſible de l'air

ſur un bloc de marbre ne formera pas le grouppe de Laocoon, comme du concours non raiſonné des caracteres d'une imprimerie, on ne verra pas réſulter l'Iliade ou l'Eſprit des loix.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les phénomenes qu'operent par haſard les cauſes ſecondes, loin de ſervir à l'harmonie générale ne ſont d'ordinaire que des phénomenes de deſtruction : le chymiſte qui combine des liqueurs qu'il ne connoît pas, y cauſe des effervescences qui les anéantiſſent : l'enfant qui embraſe un mêlange de ſoufre, de ſalpêtre & de charbon, produit une exploſion dont il eſt la premiere victime.

Il n'appartient qu'à l'être des êtres, de faire concourir tous les effets particuliers à un bien particulier, & tous les biens particuliers à un bien général.

Les planetes qui gravitent ſur elles-mêmes gravitent ſur le ſoleil qui gravite à ſon tour ſur d'autres ſyſtêmes : le ſimple mouvement interne qui eſt eſſentiel à la matiere, n'a pu opérer

PART. III.

tout cela : c'eſt une cauſe ſubordonnée qui demande l'intervention d'une premiere cauſe.

Il eſt évident que le but de cette foule innombrable de rouages qui compoſent la grande machine des êtres a été l'harmonie de l'univers.

On ne peut conteſter que le but de toute organiſation dans le monde animé ne ſoit la propagation & l'exiſtence.

Il eſt toujours eſſentiellement abſurde de nier avec l'athée que l'œil ſoit fait pour voir, l'oreille pour entendre, le mouvement du ſiſtol & du diaſtol pour ſervir de balancier à la machine humaine.

Il y a des cauſes finales & par conſéquent un ordre & un Dieu principe de tout ordre.

Je ſais que cette preuve des cauſes finales qui a tant frappé Clarke, Paſchal & Newton, a été l'objet des railleries de nos philoſophiſtes: mais le rempart de la vérité eſt à l'épreuve de l'artillerie des épigrammes.

C'eſt l'abus que des hommes vulgaires ont

ſait de cette démonſtration de l'exiſtence de Dieu qui a donné un moment de triomphe à l'athéiſme.

L'HOMME AVEC DIEU.

Comment l'inepte phyſicien qui a fait le *Spectacle de la nature*, a-t-il avancé que c'étoit pour faire avancer nos flottes dans les ports, que Dieu avoit donné à l'Océan le double mouvement des marées ?

Comment, dans des romans aſtronomiques, a-t-on ſoutenu pendant tant de ſiecles que les ſpheres énormes du ſoleil & des étoiles fixes avoient été formées pour éclairer ce point imperceptible de l'eſpace qu'on nomme la terre ?

Comment, dans des romans théologiques, a-t-on dit que cet homme que le froid fait friſſonner, qu'un inſecte trouble, qu'un ver dévore, étoit né le roi de la nature ?

On n'a pas voulu voir que le même être pouvoit devenir à-la-fois cauſe principale d'un grand effet & cauſe ſubordonnée d'une multitude; d'effets ſubalternes : des théiſtes vulgaires ont jugé de la nature par la foibleſſe de

PART. III.

leur entendement, & des athées artificieux en ont profité pour attaquer à-la-fois les théiſtes & la nature.

C'eſt cette foule innombrable de rapports qui doit rendre le philoſophe très-circonſpect quand il s'agit de prononcer ſur le but de l'organiſation des êtres : connoît-on toutes les pieces de la plus compliquée des horloges ? Un animalcule microſcopique eſt un monde pour les infiniment petits : notre ſyſtême ſolaire n'eſt lui-même qu'un point dans les déſerts de l'eſpace : la raiſon effrayée s'arrête ſur les bords de ces deux abymes, & il n'y a que la ſuperſtition théologique qui apprenne à les meſurer.

Ce principe ſert de réponſe à toutes ces frivoles objections qu'on fait aux partiſans des cauſes finales : — Pourquoi cette profuſion énorme de germes qui meurent ſans ſe développer ? Quel eſt l'uſage des ailes dans l'autruche ? Pourquoi l'homme a-t-il des doigts aux pieds & des mamelles ?

Ne ſuffit-il pas au reſte que les cauſes finales ſoient

ſoient évidentes dans le plus grand nombre des êtres, pour conclure qu'il n'en eſt aucun d'inutile ? il eſt mille fois plus embarraſſant à l'apôtre du haſard d'expliquer une ſeule cauſe finale, qu'au défenſeur du théiſme de les expliquer toutes. L'HOMME AVEC DIEU.

Il peut ſe faire que dans la multitude immenſe des rapports que les êtres ont entr'eux, il y en ait qui nous paroiſſent vagues & indéterminés; que nous importe ? Ce ſont des chiffres mêlés çà & là parmi les caracteres du grand livre de la nature : le ſage voit la raiſon dans ce qu'il lit, & la ſuppoſe dans ce qu'il ne peut déchiffrer; pour l'athée il ferme le livre, & ſuppoſe enſuite qu'il n'exiſte pas.

CHAPITRE III.

DU SUFFRAGE AUTHENTIQUE OU TACITE DE L'ESPECE HUMAINE.

PART. III.

LA premiere fois que l'athée ſe préſenta au combat dans l'arene de la raiſon, il s'apperçut bien que ſes armes n'étoient pas de la trempe de celle du deïcole : ce dernier démontra qu'il étoit l'interprete de l'eſpece humaine, & écraſa ſon adverſaire du poids de l'univers.

Le philoſophe qui vainquit Catilina & qui doutoit de tout, excepté des vérités éternelles de la nature, regardoit ce contentement univerſel des nations comme la preuve la plus triomphante de l'exiſtence de Dieu (*); en effet, l'accord de l'homme ſtupide & de l'homme éclairé, de Newton & du Negre-Blanc, ſur une queſtion auſſi eſſentielle à la terre, forme une démonſtration morale qui vaut preſqu'en ſon genre les théorêmes des géometres.

(*) *Tuſcul.* lib. III.

L'athée qui a ſenti la force de ce raiſonnement, a voulu l'éluder en niant le fait : il a montré avec oſtentation la liſte nombreuſe des peuples accuſés d'athéiſme que nous ont donnée Locke & Bayle (*), & pour la premiere fois, il s'eſt montré crédule, afin de rendre odieux Ciceron, Deſcartes & Marc-Aurele.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'ai examiné cette queſtion avec toute la ſimplicité d'un ami de la vérité, & je ſuis ſorti de ſon examen plus pénétré que jamais de l'exiſtence de l'Être ſuprême, plus sûr que Ravaillac ne partage pas avec Henri le Grand l'éternité de la mort & du repos, plus convaincu que ma tombe ne communique pas au néant.

J'ai vérifié avec ſoin tous les paſſages des auteurs cités par Bayle & par Locke (**); &

(*) *Penſées ſur la comete* & *Eſſai ſur l'entendement humain*, liv. I, chap. III. — J'ai lu autant de voyageurs que ces deux philoſophes, & je ferois la liſte bien plus étendue ſi j'avois l'eſprit crédule, le cœur faux & le deſir de l'anéantiſſement.

(**) Cet ouvrage ne comporte pas une diſcuſſion étendue ; je ne citerai dans cette note que trois de mes remarques.

PART. III.

il m'a paru que ces critiques & leurs garans s'accordoient à calomnier le genre humain.

Plutarque, Strabon, & Diodore de Sicile ne diſent point j'ai vu, & quand ils auroient vu, il étoit ſage de douter encore.

Acoſta, Dapper, Maffée, Thevenot & Schouten, &c. ne ſont point autorité parmi les

---

Boſman demande aux negres de Cabo-Monte quelle eſt leur religion ? Ils lui répondent qu'elle conſiſte à obéir à leur roi. *Lettre* 22. Mais ces negres ne ſont pas athées ; ils adorent véritablement leur roi, qu'ils croient fils du ſoleil & frere de la lune.

On a cru les Chinois athées, parce que le pere Martini dit : *Sinic hiſtor. lib. I*, que la langue de ce peuple, malgré ſon abondance, n'a point de terme qui déſigne Dieu. 1°. Le P. Martini a mal vu, & Freret qui connoiſſoit ſi bien la Chine, & dont on ne s'aviſera pas de recuſer ici l'autorité, le contredit. *Voyez Mémoires de l'Académie des inſcriptions.* 2°. Les Hébreux n'avoient pas de terme particulier pour déſigner Dieu ; & il n'étoit pas permis de prononcer le nom de Jehovah, qui n'exprime qu'un de ſes attributs : les Hébreux étoient-ils des athées ?

Charles le Gobien, *Hiſtoire des iſles Mariannes, page* 64, fait des athées de ces inſulaires ; & il reconnoît en même tems qu'ils admettent l'immortalité de l'ame. Il y a là une contradiction manifeſte, & je dois en accuſer le voyageur plutôt que les inſulaires.

voyageurs, encore moins parmi les philoſophes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ces voyageurs qui voient par-tout tant d'athées, ne citent point les auteurs des nations qu'ils déshonorent; cependant c'étoit eux qu'ils devoient conſulter, plutôt que des marchands d'eſclaves ou des matelots.

Comment des commerçans, qui venoient enlever du ſucre & de la cochenille, ou échanger du verre contre des hommes, ſe feroient-ils occupés à converſer avec les auteurs d'une nation, & avec ſes ſages & ſes légiſlateurs? s'ils ignoroient leur langue, comment pouvoient-ils les interroger?

En ſuppoſant que quelques ſauvages ont avoué qu'ils ne reconnoiſſoient point de Dieu, il falloit encore examiner quel étoit le motif qui les faiſoit parler ainſi. Je vais me faire entendre : un homme éclairé tient en Italie des propos libres ſur la religion; un inquiſiteur fait des pourſuites contre lui, & l'accuſé pour ſe dérober au ſupplice, dit : qu'il proteſte également contre toutes les religions de la terre. L'homme

PART. III.

éclairé eſt un fourbe prudent, mais n'eſt pas un athée.

L'athéiſme ſuppoſe une longue ſuite de raiſonnemens faux : veut-on me perſuader qu'un Caffre ou un Chichimécas ſont des hommes à ſyſtême ?

Ne ſuffit-il pas qu'il ſe trouve dans un vaiſſeau européen deux ou trois fanatiques, pour ſuppoſer ſans religion des hommes qui n'ont pas la leur ?

Si ces peuples d'athées étoient encore barbares, il n'y avoit que des philoſophes qui puſſent les faire expliquer ; s'ils étoient éclairés, il n'y avoit que leurs ſages qui euſſent droit d'être leurs interpretes.

L'accuſation d'athéiſme eſt la plus grave qu'on puiſſe faire à des hommes. Si j'étois prince, & qu'on imputât devant moi ce crime à un peuple, je ferois enfermer le dénonciateur comme un inſenſé, ou je le punirois comme le plus vil des calomniateurs.

Il faut bien que ce ſuffrage tacite ou authen-

tique de l'eſpece humaine ſur l'exiſtence de Dieu ſoit un fait, puiſque de nos jours le patriarche de l'athéiſme en a fait l'aveu; il eſt vrai qu'il regarde cette preuve comme futile, & c'eſt ce qu'il faut examiner. L'HOMME AVEC DIEU.

On prétend que ſi l'eſpece humaine s'accorde à reconnoître un Dieu, c'eſt que de tout tems elle a ignoré les loix de la phyſique : elle a vu la nature riante & elle l'a adorée; elle l'a vu malfaiſante & la terreur l'a fait tomber aux pieds des autels : il n'y auroit point de Dieu ſi l'homme n'avoit admiré ou tremblé (*).

D'abord il eſt faux que de tout tems l'eſpece humaine ait ignoré les loix de la phyſique; les arts font le tour du globe; il y avoit des ſiecles de Louis XIV chez les Chaldéens & chez les Atlantes avant que les Grecs & les Romains en fuſſent aſſez, pour s'appercevoir qu'ils étoient encore ſauvages; des révolutions du globe ont

(*) Cette objection eſt éparſe dans l'ouvrage diffus & volumineux du *Syſtême*; on la retrouve à chaque page, mais diverſement habillée; car l'auteur varie du moins ſon ſtyle, s'il ne varie pas ſes ſophiſmes.

PART. III.

anéanti, il eſt vrai, ces monumens de lumiere, mais ils n'en ont pas moins exiſté ; puiſque de tems immémorial on a fait ſur mer des voyages de long cours, il faut que de tems immémorial on ait trouvé la bouſſole ou un inſtrument qui y ſupplée : puiſqu'on a calculé à Babylone les éclipſes & l'âge du monde long-tems avant que l'Égypte conſtruisît ſes pyramides, il faut que le vrai ſyſtême planétaire ait été connu primitivement dans l'obſervatoire du temple de Belus : nous prétendons que juſqu'à nous la phyſique a été à ſon berceau; nous ſerions moins déciſifs ſans doute, ſi les annales de l'eſpece humaine remontoient au-delà de ſix mille ans, ou ſi les Ptolémées n'avoient pas vu brûler leur bibliotheque.

La nature malfaiſante apprend à l'homme à travailler, & la nature riante lui apprend à jouir; mais l'habitant des rives fortunées de l'Indus & du Gange adoroit un Dieu avant qu'il ſe fût apperçu qu'il vivoit dans le paradis du globe, & l'Égyptien chantoit les hymnes d'Or-

phée, avant qu'il ſe fût créé une patrie dans la fange de ſes marais.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme ne croit pas en Dieu parce qu'il admire ou qu'il tremble; mais il commence par croire en Dieu, & quand une ſtupide théologie vient enſuite lui deſſiner cet être ſi hors de la portée de nos organes, alors il admire ou il tremble (*).

(*) Voïci un fragment du *Syſtéme* qui réunit tout ce que le pyrrhoniſme a avancé de plus hardi dans la queſtion que j'examine; je n'y joindrai qu'un petit nombre d'obſervations: après les principes que j'ai poſés, la réponſe à ces ſophiſmes ſe trouve dans l'énoncé des ſophiſmes mêmes.

« Les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'exiſtence de cet être; elles ne ſont qu'une erreur générale diverſement acquiſe & modifiée, dans l'eſprit des nations qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblans les dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces dieux ont été ſucceſſivement altérés, ornés, ſubtiliſés par les penſeurs, les légiſlateurs, les prêtres, les inſpirés qui les ont médités, qui ont preſcrit des cultes au vulgaire, qui ſe ſont ſervis de ſes préjugés pour le ſoumettre à leur empire, ou pour tirer parti de ſes erreurs, de ſes craintes & de ſa crédulité: ces diſpoſitions ſeront toujours une ſuite *néceſſaire* de ſon ignorance & du trouble de ſon cœur. — *Syſtéme de la nature*, tome II, page 94.

PART. III.

Mais, ajoute le pyrrhonien, une preuve que la ſcience de Dieu n'eſt qu'une ſublime rêverie,

---

L'erreur générale tombe ſur la nature de Dieu & non ſur ſon exiſtence.

La variété même des opinions ſur l'être ſuprême prouve qu'il exiſte : comme les fables mythologiques ſur les travaux d'Hercule & ſur ſon apothéoſe prouvent qu'il y a eu un Hercule.

Je me doute bien que les prêtres ont preſcrit des cultes à la multitude afin de la ſubjuguer ; mais ils n'ont pu bâtir leur ſyſtême religieux que ſur la baſe du dogme de l'exiſtence de Dieu déjà univerſellement adopté ; le Dieu des prêtres a preſque toujours été injuſte, deſpote & ſanguinaire, & le peuple, s'il eût été naturellement athée, n'auroit ſûrement pas ſouffert qu'on augmentât le nombre de ſes tyrans.

« D'ailleurs l'univerſalité d'une opinion ne prouve » rien en faveur de ſa vérité ; ne voyons-nous pas un » grand nombre de préjugés & d'erreurs groſſieres jadis » même aujourd'hui de la ſanction preſque univerſelle » du genre humain ? Ne voyons-nous pas tous les » peuples de la terre imbus des idées de magie, de di- » vination, d'enchantemens, de préſages, de ſortileges, » de revenans ? Si les perſonnes les plus inſtruites ſe » ſont guéries de ces préjugés, ils trouvent encore des » partiſans très-zélés dans le plus grand nombre des » hommes, qui les croient pour le moins auſſi fortement » que l'exiſtence de Dieu. En conclura-t-on que ces » chimeres, appuyées du conſentement preſqu'unani- » nime de l'eſpece humaine, ont quelque réalité ? » Avant Copernic il n'y avoit perſonne qui ne crût que

c'eſt que dans des ſiecles où tout ſe perfectionne, celle-là ſeule eſt reſtée dans ſon enfance : après

» la terre étoit immobile, & que le ſoleil tournoit » autour d'elle ; cette opinion univerſelle en étoit-elle » moins une erreur pour cela ? » *Syſtême de la nature*, tome II, page 95.

Toute opinion qui n'eſt pas eſſentiellement oppoſée à la phyſique & à la raiſon, eſt vraie par-là même qu'elle eſt univerſelle.

Les préjugés ſur les préſages, ſur les enchantemens & ſur les ſortileges ſont bien loin d'avoir joui de la ſanction preſqu'univerſelle du genre humain ; le peuple de toutes les nations a été vil & ſuperſtitieux ; mais par-tout il y a eu des hommes éclairés qui ont réclamé contre ces monumens de barbarie ; Rome avoit ſes augures, mais Ciceron & Lucrece ſe permettoient d'en rire : malgré les rêveries de dom Calmet, nous ne croyons ni aux vampires ni aux démonomanes.

Quant au dogme de l'exiſtence de Dieu, il a été reconnu de tous les hommes qui n'ont pas eu quelqu'intérêt de le nier : on l'a retrouvé dans les huttes ſauvages de la Terre-de-feu, comme dans le Portique d'Athenes ; dans le cœur d'un Miſſouri, comme dans la tête ſublime de Marc-Aurele.

Par rapport à l'ignorance de la terre ſur le vrai ſyſtême planétaire, en la ſuppoſant auſſi univerſelle qu'on l'aſſure ici, on ne peut en tirer aucune induction contre le théiſme : il n'importe qu'aux aſtronomes de croire à Copernic, mais il importe à l'eſpece humaine de croire à Dieu : les vérités phyſiques que la nature ne révele qu'à de profonds obſervateurs, ne peuvent être miſes

PART. III.

quatre mille ans de querelles on eſt auſſi avan
aujourd'hui ſur l'idée qu'on doit attribuer

dans la claſſe des vérités morales que la nature déco
à l'homme au premier inſtant qu'il ſent éclorre ſa ra

« Chaque homme a ſon dieu ; tous ces dieux exi
» ils ou n'en exiſte-t-il aucun ? Mais on nous d
» chaque homme a ſon idée du ſoleil ; tous ces ſo
» exiſtent-ils ? Il eſt facile de répondre que l'exi
» du ſoleil eſt un fait conſtaté par l'uſage journalier d
» ſens, au lieu que l'exiſtence d'un Dieu n'eſt co
» tatée par l'uſage d'aucun ſens : tout le monde voi
» ſoleil, mais perſonne ne voit Dieu. Voilà la di
» différence entre la réalité & la chimere : la réalité d
» preſqu'auſſi diverſe dans la tête des hommes qu
» chimere, mais l'une exiſte & l'autre n'exiſte pas : il
» a d'un côté des qualités ſur leſquelles on ne diſp
» point ; de l'autre côté, on diſpute ſur toutes le
» qualités. Perſonne n'a jamais dit : *il n'y a point d*
» *ſoleil*, ou *le ſoleil n'eſt point lumineux & chaud* ;
» lieu que pluſieurs hommes ſenſés ont dit : *il n'y a*
» *point de Dieu*. Ceux qui trouvent cette propoſi
» affreuſe & inſenſée & qui affirment que Dieu exi
» ne nous diſent-ils pas en même tems, qu'ils ne l'a
» jamais vu ni ſenti, & que l'on n'y connoît rien ?
» théologie eſt un monde où tout ſuit les loix inva
» de celui que nous habitons ? » *Syſtême de la natu*
tome II, pag. 95 & 96.

Tous les dieux forgés par le vulgaire ou par le
prêtres n'exiſtent pas : mais le type original ſur lequ
ils ont été fabriqués, exiſte.

L'exiſtence d'un être ſuprême eſt conſtatée par l'uſa

l'Être ſuprême, que ſur le ſens d'une monade ou d'une entéléchie.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'ai déjà fait preſſentir ma réponſe à ce ſophiſme : l'idée de l'exiſtence de Dieu n'eſt point ſuſceptible de perfection : on ne perfectionne que ce qui s'altere; or la notion qu'il y a un Être ſuprême ſe préſente avec la même clarté à l'entendement d'un negre du Sénégal qu'à celle de l'auteur des provinciales.

Le mot de ſcience n'eſt pas plus fait pour exprimer l'idée de l'exiſtence de Dieu que pour déſigner le ſentiment de la pudeur.

---

de ma raiſon, & par l'uſage même de mes ſens qui me font communiquer à lui par l'intermede de la nature.

Je ne vois pas Dieu, parce que je ne ſuis ni théologien ni viſionnaire ; mais je vois ſes ouvrages : ſon nom eſt empreint dans mon cœur & au bas du grand tableau de la nature.

On nous dit que des hommes ſenſés ont aſſuré qu'il n'y avoit point de Dieu : c'eſt franchir l'abyme pour s'épargner la peine de le meſurer : je m'occuperai bientôt de ces hommes ſenſés, & je les mettrai en regard avec ces fous célebres, les Socrate, les Zenon, les Zoroaſtre qui ont eu la témérité de croire en un Dieu, rénumérateur & vengeur, & de donner une baſe à la morale du genre humain.

PART. III.

C'eſt la théologie qui, ainſi que l'art de déchiffrer des énigmes, mérite peut-être le nom de ſcience ; & il faut avouer que celle-ci eſt encore dans ſon berceau ; depuis le prêtre d'Égypte qui deſſinoit Dieu avec des hiéroglyphes, juſqu'à nos docteurs, qui à force de ſubtilités en font un être de raiſon, c'eſt-à-dire, pendant près de quarante ſiecles cette branche des connoiſſances humaines eſt reſtée languiſſante & ſans vie : on peut même dire qu'à cet égard, au lieu de nous tirer des fanges de la barbarie, nous nous y ſommes enfoncés encore : car à l'ignominie d'être abſurdes, nous avons joint le crime d'être perſécuteurs ; nous avons anathématiſé pour des attributs métaphyſiques & maſſacré pour des myſteres.

CHAPITRE IV.

PREUVES MORALES.

LE grand Newton qui connoiſſoit le ciel comme s'il n'avoit jamais ceſſé de l'habiter, propoſoit le mouvement des planetes comme la plus forte démonſtration contre l'athéiſme (*): mais cette preuve, toute triomphante qu'elle eſt pour le ſavant digne de l'apprécier, n'eſt point faite pour entrer dans le code religieux deſtiné au genre humain. L'HOMME AVEC DIEU.

Non, non, il ne faut être ni métaphyſicien, ni naturaliſte, ni géometre pour avoir une idée intime de l'exiſtence d'un Être ſuprême; c'eſt la nature qui inſtruit tous les hommes de ce principe par l'organe du ſentiment. Le Caraïbe & le Hottentot n'ont jamais raiſonné comme Clarke & Malebranche, cependant ils ſont auſſi perſuadés qu'il exiſte une intelligence

(*) Newt. *Optiks III.* Book query 31.

PART. III.

ſupérieure, que les orateurs fondés par Boyle, Leibnitz & la Sorbonne.

Oui, tous les hommes ſentent la néceſſité d'admettre une divinité qui les protege. L'homme heureux deſire de voir continuer ſa félicité; l'homme qui ne l'eſt pas, deſire de la voir commencer.

Et quel ſeroit, ô ciel! l'aſyle de cet infortuné que la tyrannie opprime à force ouverte, ou que l'ignorance condamne ſous le voile de la juſtice, s'il n'étoit point de Dieu qui le dérobât aux fureurs de l'homme? la philoſophie qui enſeigne à abuſer, meneroit alors au bonheur, plutôt que celle qui enſeigne à ſe priver pour jouir; & Néron qui embraſe ſa patrie, ſeroit plus ſage que Codrus qui expire pour elle.

Le plus ſage des Athéniens eſt accuſé d'avoir parlé contre les dieux: quel ſera le juge entre Athenes & Socrate? cette même divinité qu'Ariſtophane blaſphême en la défendant, & que le philoſophe défend encore en expirant. Auſſi le ſage, perſuadé qu'il eſt un être qui juge les juſtices

juſtices humaines, voit ſans frémir ſon exiſtence ſe diſſoudre ; & en buvant la ciguë, il ſe croit plus heureux que les pâles calomniateurs qui la lui préſentent.

L'HOMME AVEC DIEU.

En vain cherche-t-on à ſe faire illuſion à ſoi-même : tout nous dit que la grandeur de l'homme ne doit pas ſe borner à la petiteſſe de ce globe ; la vie eſt pour la moitié du genre humain une nuit orageuſe, & pour l'autre, elle n'eſt qu'un inſtant de ſommeil ; il eſt donc néceſſaire pour le bonheur de l'humanité entiere, que cette vie ne ſoit que l'aurore d'un jour éternel.

Qu'il eſt frappant ce contraſte de l'innocence, opprimée dans une partie de l'univers, & triomphante dans l'autre ! C'eſt ainſi qu'on voit en Laponie les campagnes couvertes d'une neige éternelle, tandis que l'air brille de mille feux ; l'été eſt dans le ciel, & le plus affreux hiver regne ſur la terre.

Si j'avois le monſtrueux ſcepticiſme de Diagoras & de Vanini, je frémirois encore

PART. III.

faire part au genre humain; je ne voudrois pas arracher de ſes yeux le bandeau qui lui cache l'horreur de ſon ſort; & par humanité, je rebâtirois d'une main l'édifice que je renverſerois de l'autre : heureuſement toutes les lumieres de mon eſprit & toutes les facultés de mon ame, ſe réuniſſent à me perſuader l'exiſtence d'un premier moteur : ſans cette idée primitive, la vertu n'eſt qu'un nom, la conſcience un préjugé & la nature un phantôme : ainſi je ne ſuis point homme, s'il n'eſt point de Dieu.

Oui, malgré les ironies audacieuſes avec leſquelles l'athée croit foudroyer le théiſte, il ne répondra jamais à cette objection terrible, que la divinité ſeule peut être le frein des attentats qu'on dérobe à la vigilance des loix; voilà pourquoi le plus grand homme de ce ſiecle a dit avec tant de raiſon :

Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer (*).

Le théiſme en général eſt néceſſaire pour

(*) Poëme intitulé *les Syſtêmes.*

prévenir les grands crimes : je ſuppoſe qu'un ſcélérat doué d'une ame forte, qu'un Catilina ſe voyant menacé du ſupplice diſe au conſul de Rome : « Je ne ſuis point encore ta victime : la victoire n'a pas décidé qui de nous » deux eſt un grand homme : mais quand » même ta fougueuſe éloquence, ainſi que la » tête de Méduſe pétrifieroit nos ſoldats, que » m'importe de me voir dans une heure traîné » ſur l'échafaud ? pendant cette heure du moins » je ſerai vengé de l'opprobre dont on veut » me couvrir : il ne me faut qu'une heure pour » renverſer Rome, pour embraſer ton ſénat, » & juſtifier aux yeux de la poſtérité ta haine » & mon ſupplice. »

L'HOMME AVEC DIEU.

Cicéron pouvoit répondre à ce fougueux conjuré : « Je ſens que tu peux être encore une » heure le génie du mal pour mes concitoyens ; » mais après cette heure commence le regne » terrible de la religion ; un Être ſuprême » t'attend au bout de ta carriere ſanglante : » oſeras-tu braver l'ordonnateur des mondes,

» comme un foible conſul de Rome ? ſa voix
» terrible t'appelle ſur le bord de cette tombe
» où tu vas entrer chargé de l'indignation
» publique. — Ecoute & tremble ».

C'eſt ainſi que l'orateur philoſophe auroit pu contenir l'audacieux ſophiſte : pour Caton il auroit répondu par un coup de poignard.

CHAPITRE V.

ENTRETIEN DE SOCRATE ET DE PHILOXENE.

SOCRATE échappé, comme nous l'avons vu, au glaive ſacré du fanatiſme, avoit été conduit par les ſatellites de l'aréopage, du temple de Cérès dans ſa priſon : le pyrrhonien qui s'étoit gliſſé avec ſon cortege, & qu'il avoit invité à lui voir boire la ciguë, ſe rendit avec empreſſement à ce grand ſpectacle : ce ſophiſte avoit pendant cinquante ans obſervé l'homme vivant en ſociété : il voulut une fois voir le ſage aux priſes avec la mort : il ſentoit qu'une heure paſſée avec Socrate entrant dans la tombe, étoit plus faite pour l'éclairer qu'un demi-ſiecle de commerce avec des méchans ou des imbécilles. L'HOMME AVEC DIEU.

Philoxene, c'eſt le nom de ce pyrrhonien, étoit un athlete dangereux dans la diſpute; car il avoit acquis l'apathie de Zénon : les traits de ſentiment ne faiſoient qu'effleurer ſon ame froide & cadavéreuſe : il falloit de grands traits

PART. III.

de lumiere pour le convaincre, & un coup de tonnerre pour l'émouvoir.

Par une bizarrerie ſinguliere, cette ſtatue raiſonnante avoit épouſé depuis quelques années la fille de la célebre Aſpaſie, jeune héroïne, la plus tendre & la plus ſenſible des beautés d'Athenes : c'étoit une image du ſupplice de Mezence, l'union d'un être vivant & d'un cadavre.

Aſpaſie, quand Philoxene ſe rendit à la priſon de Socrate, avoit dans ſon ſein le germe d'une maladie cruelle qui l'enleva, quelques jours après, à ſa patrie ; ſon époux ſentit ſon ame ſe déchirer pour la premiere fois : il deſira un inſtant d'être immortel ; mais l'habitude du ſophiſme revint bientôt l'égarer, & la mort d'Aſpaſie fut perdue pour lui.

Au reſte, Philoxene avoit des mœurs pures, de la franchiſe & de la vertu : ſa vie étoit ſans ceſſe en contradiction avec ſa logique, & il auroit rendu l'athéiſme reſpectable, ſi on pouvoit mériter du genre humain lorſqu'on lui ravit ſon Dieu & ſa morale.

Socrate étoit ſeul dans ſa priſon, quand Philoxene y entra : c'étoit le matin du jour où le ſage devoit mourir ; la Grece entiere paroiſſoit dans l'attente : mais le maître de Platon faiſoit les préparatifs de ſa mort, avec la même tranquillité qu'un homme vulgaire fait le lit où il va s'endormir. Philoxene garda quelque tems le ſilence reſpectueux qu'on obſerve malgré ſoi, quand on entre dans le ſanctuaire d'un temple à demi ruiné ; enſuite il éleva ſa voix, mais avec une ſorte de timidité.

L'HOMME AVEC DIEU.

PHILOXENE.

Je vois bien, ô Socrate ! que vous n'êtes pas de ces ſages qu'on puiſſe juger au premier coup-d'œil : votre philoſophie cache ſi peu de prétention ! on doit commencer par ſourire de votre bonhommie, & finir par l'admirer : oui, je ſoupçonne que le bon homme chez vous n'eſt que le voile du grand homme.

SOCRATE.

Je n'ai aſpiré juſqu'ici qu'à être bon : les

PART. III.

talens ſublimes ſont trop funeſtes à ceux qui les poſſedent ! ils mortifient trop le vulgaire qui en eſt privé ! — Malgré l'oracle d'Apollon, j'ai vécu obſcur ; & ſi le nom de Socrate eſt cité un jour ſur la terre, je ne le devrai ſans doute qu'à ma mort. — Mais qui êtes-vous, homme ſenſible, qui venez aſſiſter à la derniere ſcene du drame de ma vie ?

PHILOXENE.

Senſible ! Socrate, — je n'eus jamais cette foibleſſe.

SOCRATE.

Vous n'êtes pas ſenſible ! que faites-vous donc parmi les hommes ?

PHILOXENE.

Je les obſerve.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas beſoin d'eux ? — auriez-vous le malheur de les gouverner ?

PHILOXENE.

Le haſard m'a donné quelques titres, & l'adverſité quelques vertus ; j'ai commencé par être

prince, j'ai été enſuite laboureur, & j'ai fini par être honnête homme.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Fort bien; mais avez-vous toujours été honnête impunément? ne s'eſt-il pas trouvé dans votre pays quelqu'Ariſtophane pour vous rendre ridicule, & quelqu'Anitus pour vous rendre odieux? Ici, on n'eſt guere en ſûreté, quand on a l'audace de mépriſer un poëte & un grand-prêtre de Cérès.

PHILOXENE.

Je ne vais jamais ni au théatre ni au temple, & je vis tranquille.

SOCRATE.

Je ſoupçonne qu'on peut être bon citoyen, & ne pas aſſiſter aux farces anti-philoſophiques d'un Ariſtophane: je ſais auſſi que le ſage peut, ſans fréquenter les temples, honorer l'Être ſuprême....

PHILOXENE.

Que dites-vous, bon Socrate? avez-vous encore le préjugé de l'homme qui n'a pas le

PART. III.

courage de penſer d'après lui-même ? reconnoîtriez-vous, par haſard, un être ſuprême ? Pour moi, je n'ai ni la foibleſſe de craindre ce phantôme, ni l'orgueil de le braver, ſuppoſé qu'il exiſte ; je ſuis ce que le peuple appelle un athée, & ce que les gens ſenſés nomment un philoſophe.

SOCRATE.

Votre ſecret eſt trahi : il n'y a dans la Grece qu'un Philoxene, & vous l'êtes.

PHILOXENE.

Qui, je ſuis l'époux de la jeune Aſpaſie : cette beauté ingénue ſait ſervir depuis ſix ans ſes charmes, ſon ſilence éloquent & ſa douleur, à m'aſſervir ſous l'empire des préjugés religieux : mais quand la plus tendre des femmes échoue, quel ſophiſte tenteroit de me perſuader ?

SOCRATE.

Vous me paroiſſez trop froid pour être perſuadé : mais vous pourriez être convaincu. — Je ne me flatte cependant pas, ô Philoxene, d'un tel ſuccès : mais cherchons enſemble la

vérité : raiſonnons & laiſſons diſputer le vulgaire des hommes : — parlez-moi avec ſincérité, que penſez-vous du genre humain, vous qui jouez depuis cinquante ans le rôle d'obſervateur ? L'HOMME AVEC DIEU.

PHILOXENE.

Le genre humain ne change point de nature dans l'intervalle d'un demi-ſiecle : j'ai voulu le connoître, pour avoir droit de le mépriſer. — Mes anciens malheurs ne m'ont point rendu miſanthrope, mais j'ai appris par mon expérience, qu'en général les hommes menés en liſieres par l'intérêt, ſont d'orgueilleux imbécilles, réunis en ſociété par des fourbes politiques ou des fourbes religieux : s'il s'éleve de tems en tems quelques honnêtes gens, dans cette nuit d'erreurs & de crimes, ce ſont des philoſophes éclairés par la raiſon, ou des gens obſcurs éclairés par les philoſophes.

SOCRATE.

Mais vous vivez avec des êtres ſi vils ou ſi coupables.

PART. III.

PHILOXENE.

Je ne vis qu'avec Aſpaſie, l'univers entier eſt pour moi dans ma maiſon : j'y trouve l'image de ce ciel, dont vous autres théiſtes vous cherchez en vain dans un monde imaginaire la réalité.

SOCRATE.

La terre n'a qu'une Aſpaſie & fort peu de philoſophes : ne nous réglons pas par des événemens extraordinaires. Dites-moi, ſi vous aviez un peuple à gouverner, comment vous y prendriez-vous pour l'empêcher d'être dupe ou frippon ?

PHILOXENE.

Je lui propoſerois tacitement pour modèle l'exemple de ma vie : je ſerois vertueux d'abord pour ma félicité, enſuite pour celle de mes ſujets.

SOCRATE.

Vous vous écartez déjà de votre premier principe, que les hommes n'ont de Dieu que l'intérêt qui les maîtriſe : je veux que le vôtre ſoit d'être juſte, pour avoir des ſujets bien

pacifiques, bien unis, bien eſclaves; mais vos ſujets doivent raiſonner différemment; le grand nombre dira: pourquoi avons-nous un roi? l'avons-nous élu? avions-nous le droit de l'élire? Eſt-il phyſiquement plus fort que nous? a-t-il plus d'intelligence? — Quelques-uns ajouteront: faiſons-le deſcendre du trône; quand nous ſerons à ſa place, nous ſerons juſtes comme lui.

L'HOMME AVEC DIEU.

PHILOXENE.

Eh bien, Socrate, je formerai un code politique comme Zoroaſtre, Minos & Solon; mes ſujets ne ſeront pas cenſés obéir au prince, mais à la loi.

SOCRATE.

Y penſez-vous, Philoxene? quoi! des loix humaines pour gouverner des hommes! & de quel droit mon égal vient-il me donner des chaînes? Sa légiſlation n'eſt utile que contre les infracteurs qu'elle fait naître. Par quelle abſurde barbarie me rend-il coupable, afin d'avoir le droit de me punir?

PHILOXENE.

Je vous entends. — Eh bien, je vous accorde que le peuple a beſoin d'un culte; il faut environner ſes yeux du bandeau de la ſuperſtition, pour l'empêcher de troubler la terre; l'égarer, pour lui ôter la faculté de ſe nuire, & abrutir ſon intelligence afin de le mettre hors d'état d'en abuſer. — Mais un philoſophe a-t-il beſoin d'erreurs pour être juſte? Non; il l'eſt ſans conſulter les préjugés populaires; il l'eſt même malgré ces préjugés.

SOCRATE.

Combien, ô Philoxene! je pourrois, ſi je vous eſtimois moins, triompher de votre réponſe! Quoi! c'eſt vous qui conſeillez de tromper les hommes? & vous êtes honnête! le mot de probité eſt dans votre bouche, quand le blaſphême eſt dans votre cœur!... A Dieu ne plaiſe cependant que j'humilie, par le fiel de ma critique, l'homme eſtimable que je puis éclairer! non, mon cher Philoxene, l'erreur ne fut jamais utile au genre humain;

elle déshonore également le légiſlateur qui la fait naître & le vulgaire qui l'adopte. Si le culte de l'Être ſuprême fait le bonheur de la terre, c'eſt qu'il eſt la baſe de toutes les vérités, & le principe de toutes les vertus. Pour l'athéiſme, il n'eſt utile qu'aux riches qui veulent jouir ſans inquiétude, & aux grands qui veulent opprimer ſans remords; c'eſt le ſyſtême des tyrans, qui, après avoir tourmenté leur exiſtence dans la recherche de vains plaiſirs, appellent encore le néant au bout de leur carriere.

L'HOMME AVEC DIEU.

PHILOXENE.

Socrate, l'éloquence eſt bien froide, quand il ne s'agit que de raiſonner; & qui vous a dit que Dieu exiſtoit?

SOCRATE.

Qui me l'a dit? toute la nature.

PHILOXENE.

Mais la nature n'eſt que l'effet aveugle d'une cauſe privée d'intelligence; ainſi l'oracle eſt auſſi obſcur que la prêtreſſe qui l'annonce.

SOCRATE.

Ne décidons pas où il faudroit du moins douter : répondez-moi, Philoxene, ne mettez-vous aucune différence entre le lierre qui tapiſſe les murs de cette priſon & Socrate qui raiſonne avec vous ?

PHILOXENE.

Je ne ſuis pas aſſez abſurde, pour confondre une plante avec l'être intelligent qui m'éclaire.

SOCRATE.

Vous ſuppoſez donc par l'ordre de mes raiſonnemens que j'ai de l'intelligence ?

PHILOXENE.

J'en ſerois privé moi-même, ſi je pouvois en douter.

SOCRATE.

Eh ! quoi, deux ou trois argumens philoſophiques font de l'homme un être intelligent, & l'ordre admirable qui regne dans l'univers, n'eſt que l'effet de l'aveugle haſard ! -- Deſcendez dans le ſein de la terre, voyez la nature travailler en ſilence à la formation des minéraux

& à la végétation des plantes. Parcourez la ſurface de la terre, & voyez l'homme libre & éclairé ſe conſoler par la vertu, des maux phyſiques dont il eſt affligé; portez vos regards au-deſſus de vous, & voyez ces orbes lumineux, qui, dans le ſpectacle varié qu'ils préſentent, n'ont jamais changé le cours uniforme de leurs révolutions. Si dans cette harmonie conſtante des êtres, vous n'appercevez qu'un ſilence profond, ô Philoxene ! pourquoi me donnez-vous le titre d'intelligent ? Voulez-vous me ſéduire par une flatterie ou m'offenſer par une ſatyre ?

L'HOMME AVEC DIEU.

PHILOXÈNE.

Je ne ſuis ni un Satrape de la Perſe, ni un Ariſtophane; mais depuis que je me connois, je m'étudie à être vrai. — J'ai droit d'attribuer de l'intelligence à l'homme, parce que je la ſens en moi, parce que je puis même la définir; mais je ne comprends pas de même l'être que vous faites préſider à la formation de l'univers; & je ne ſuis athée, que parce que j'ai la bonne-

PART. III.

foi de ne pas faire un Dieu d'une qualité occulte.

SOCRATE.

Eh bien ! j'en appelle à cette même bonne-foi qui vous rend athée : répondez-moi ; raiſonnerois-je avec juſteſſe, ſi je diſois : je ne comprends pas le méchaniſme du flux & du reflux de l'Océan ; donc il n'y en a point : la plupart des propriétés de la matiere me ſont inconnues ; donc elles n'exiſtent pas : je ne ſuis point initié dans le myſtere de la génération ; donc je ne ſerai jamais pere ? cette logique ſans doute n'eſt pas celle de la nature.

O Philoxene ! vous appellez Dieu une qualité occulte, & vous en concluez qu'il n'exiſte pas ; c'eſt imiter ces deſpotes de la Perſe, qui font de leurs eſclaves des eunuques, afin d'avoir le droit de ne pas les traiter comme des hommes.

Nous ignorons quelle eſt la nature du grand être qui gouverne tout, mais l'édifice exiſte, & ſa vue dépoſe en faveur de l'exiſtence de l'architecte : cette vérité eſt le cri de la nature, & le triomphe de la raiſon.

PHILOXENE.

L'HOMME AVEC DIEU.

Mais ſi l'exiſtence de Dieu étoit une vérité éternelle, d'où vient en ai-je douté un ſeul moment ?

SOCRATE.

Parce que vous avez voulu avec un entendement borné déchiffrer tous les hiéroglyphes de la nature ; parce que n'ayant que cinq ſens, vous avez tenté de pénétrer l'eſſence des choſes.

L'athée n'eſt pas le ſeul ſophiſte qui nie ce qu'il ne voit pas avec évidence : il y a dans Athenes des penſeurs ſubtiles qui à force de ſe défier de leurs ſens, en ſont venus à aſſurer que la matiere n'exiſte pas : ils prennent leurs corps pour des phantômes, & s'indignent de la douleur qui les avertit du délire de leur ſyſtême.

Philoxene, le peuple n'explique rien, le ſophiſte veut tout expliquer : pour le philoſophe, il tâche d'interpréter çà & là quelques lignes du vieux manuſcrit de la nature ; & quand les difficultés l'arrêtent, il n'accuſe que lui-même, & ne déchire pas le feuillet.

PHILOXENE.

Socrate, il y a dans la fabrique de l'univers des défauts eſſentiels qui trahiſſent le peu d'intelligence de ſon modérateur. Telle eſt l'introduction du mal phyſique & du mal moral; cette horrible diſſonnance dans l'harmonie des êtres frappe tous les regards, & ce n'eſt point là un problême à expliquer : or, dans l'alternative d'admettre une cauſe aveugle ou une cauſe méchante, j'aime encore mieux attribuer l'exiſtence de tout au haſard qu'à un Dieu, qui ſeroit le tyran de l'univers.

SOCRATE.

Philoxene, on a mille fois ſatisfait à vos plaintes contre l'Être ſuprême : le mal phyſique vient de ce que la matiere n'ayant rien de ſtable dans les formes ſucceſſives qu'elle adopte, n'eſt point le Dieu de l'univers : quant au mal moral, il dérive de cet apanage ſublime de l'homme qu'on appelle la liberté : le premier n'eſt rien pour le ſage qui ſait l'apprécier; le ſecond lui donne droit à la vertu : la diſcorde

peut troubler ce point fugitif de notre exiſtence qu'on appelle la vie ; mais à la mort tout rentre dans l'ordre : la mort ! . . . quelle idée terrible ce mot doit réveiller en vous ! Si le néant ne ſe trouve pas au bout de votre carriere ; ſi votre corps ne ſe diſſout que pour procurer à votre ame le réveil de l'éternité . . . ah, Philoxene ! . . . je veux croire que vous n'avez pas acheté par des crimes votre ſécurité contre les remords ; j'aime à me perſuader que le deſir d'être anéanti ne vous a pas entraîné au dogme affreux de l'anéantiſſement ; mais s'il exiſte un bienfaiteur éternel des hommes, ne frémiſſez-vous pas d'augmenter le nombre odieux des ingrats ? — Mon ami, l'heure de la vie eſt ſonnée pour moi ; dans peu elle ſonnera auſſi pour vous : l'hiver a blanchi votre tête & annonce ſa décadence ; la tombe s'ouvre ſous vos pas ; tombez aux genoux de l'Être ſuprême, pour vous endormir dans ſon ſein. — Vous aimez Aſpaſie : quel abyme immenſe oſez-vous donc creuſer entr'elle & vous ? Aſpaſie ! . . . . je ne ſais quel

L'HOMME AVEC DIEU.

PART. III.

preſſentiment vient tout-à-coup m'agiter; je crois entendre la voix de mon *Génie* qui ne me trompa jamais.... Tremblez, homme infortuné! le ciel pour vous va ceſſer d'être ſur la terre; dans peu, le voile de la mort s'étendra ſur tout ce que vous aimez; avant trois jours peut-être, ce cœur où vous régnez ſera rongé des vers.... Ah! ſi les vertus d'Aſpaſie expirante ne ſont pour vous que la vague impulſion d'un reſſort qui s'anéantit; ſi en embraſſant pour la derniere fois ſon corps livide & glacé, vous ne deſirez pas de renaître avec elle.... Philoxene, vous ne l'avez jamais aimée.... Vous n'êtes pas digne de rencontrer Dieu ſur la route de l'éternité.

CHAPITRE VI.

De l'Athéisme.

IL a été un tems où l'on croyoit aux ſorciers, quoiqu'il n'y en eut pas, & on brûloit les malheureux qui étoient ſoupçonnés de ſorcellerie. L'HOMME AVEC DIEU.

Dans le même tems, on croyoit qu'il ne pouvoit y avoir de vrais athées, quoiqu'il y en ait eu chez preſque toutes les nations; & on brûloit encore les malheureux qui étoient ſoupçonnés d'athéiſme.

Dans ces ſiecles d'erreurs & d'horreurs, la tendre humanité m'auroit empêché de faire entendre ma voix contre l'athéiſme : il étoit trop dangereux alors de prononcer le nom d'athée; à ce mot terrible, le peuple friſſonnoit, le prêtre préparoit ſes anathêmes, & le magiſtrat allumoit ſes bûchers.

Nos mœurs ſe ſont adoucies; Freret & la Mettrie ſont morts dans leur lit : voilà l'époque où le philoſophe peut tonner contre les athées,

où il peut être vertueux ſans être homicide.

Je ne vois pas même pourquoi je ferois paſſer dans mon ouvrage tout le fiel dont Derham, Abbadie, & le docteur Bentley ont ſouillé leurs apologies du théiſme (*) : plus une cauſe eſt juſte, moins elle doit être ſoutenue par des injures.

Souvenons-nous que le théiſme eſt le dogme de la nature & la religion du genre humain ; ſon culte ſimple & ſublime embraſſe tous les ſiecles & toutes les nations. Que peuvent contre ce coloſſe les foibles traits que de tems en tems on lui a lancés ? Les livres des athées ont péri preſque tous, & les autels du Dieu de la raiſon ſubſiſtent encore.

(*) Voyez ſur-tout le livre du docteur Bentley, qui a pour titre, *De Stultitia Atheiſmi ;* c'eſt la diatribe d'une énergumene plutôt que l'ouvrage raiſonné d'un philoſophe.

ARTICLE PREMIER.

Combien l'accusation d'athéisme est vague et arbitraire.

L'AUTEUR inintelligible du *Syſtême intellectuel* faiſoit des athées de preſque tous les anciens philoſophes (*); le cynique Toland les égaloit en nombre aux théiſtes (**); & le minime Merſenne écrivoit en 1623, dans ſon commentaire ſur la Geneſe, que de ſon tems il y en avoit à Paris au moins cinquante mille. L'Homme avec Dieu.

A entendre ces aſſertions audacieuſes, il ſemble que les athées forment une ſecte à part,

(*) Il comptoit dans cette claſſe les diſciples d'Anaximandre, qui faiſoient tout dériver d'une matiere inſenſible; les éleves de Démocrite qui attribuoient tout au concours des atomes; le grand nombre des Stoïciens qui admettoient une nature aveugle, mais agiſſante ſelon des regles ſûres, & les partiſans de Straton qui faiſoient part de la vie à la matiere. *Syſt. intell.* de Cudworth, cap. II. J'aime mieux croire que Cudworth étoit un fou que de faire des athées de tous les ſages de la Grece.

(**) Voyez Reimann, *Hiſt. univerſelle de l'athéiſme.*

PART. III.

ayant ſes chefs & ſes étendarts, & où chaque individu porte comme le pere Caïn de la Geneſe le caractere de ſa réprobation empreint ſur ſon viſage.

Quand on vient enſuite à l'examen, on eſt tout étonné de voir que ce qui caractériſe le plus grand nombre de ces athées n'eſt qu'une nuance fugitive qui nous échappe au moment où nous croyons la ſaiſir; les vrais athées, quoi qu'on en diſe, ſeront toujours en très-petit nombre : ils ſeront dans l'ordre moral ce que ſont les monſtres dans l'ordre phyſique, & c'eſt un nouveau ſujet d'admirer la nature.

Les ſectaires de tout tems ont créé des mots odieux pour déſigner tout homme qui ne marchoit pas ſous leurs drapeaux : mais ces mots odieux ne caractériſent aux yeux du philoſophe que le fanatiſme de celui qui en fait uſage (*).

(*) « L'accuſation d'athéiſme ne ſignifie rien, ſinon » que les philoſophes & les théologiens ſe ſont ſouvent » trop échauffés dans la diſpute. --- *Examen du Matérialiſme*, par le prêtre Bergier, tome II, page 118. --- Il faut qu'un principe ſoit bien évident pour qu'un phi-

Malgré le jéſuite Garaſſe, Port-Royal ne fut jamais un berceau d'athéiſme : malgré le jéſuite qui a fait compoſer l'Énéide de Virgile à des moines de Cîteaux, la poſtérité ne mettra jamais dans la claſſe des Diagoras le rival de Newton & l'auteur des Provinciales. L'HOMME AVEC DIEU.

Quoi qu'en diſe l'apôtre Paul (*), les anciens philoſophes n'étoient pas ſans Dieu, parce qu'ils étoient ſans foi : & faire d'eux des athées, c'eſt flétrir leur cendre & calomnier leur mémoire.

De ſtupides voyageurs ont mis au rang des athées les peuples barbares, parce qu'ils n'avoient d'idée ni de la tranſubſtantiation, ni de la conception immaculée, ni de la donation de Rome à S. Pierre ; mais des ſauvages ne ſont pas ſans culte, parce que leurs tyrans ſont ſans logique.

D'un autre côté, le compilateur Elien s'appuie de l'ignorance même de ces peuples barbares, pour établir l'univerſalité du théiſme.

loſophe ſe rencontre ainſi avec un docteur de Sorbonne.

(*) *Epiſtol. ad. Epheſios.* Cap. II, verſ. XI & XII.

PART. III.

« Jamais, dit-il, on ne les vit nier la providence; ce n'eſt point le Celte ou l'Indien qui » ont imaginé les ſyſtêmes d'Evhemere & de » Diagoras (*). »

Elien le défenſeur des ſauvages ſe trompe ainſi que les voyageurs qui les calomnient; des peuples abrutis par la plus profonde ignorance ne pourroient avoir de culte raiſonné, cependant ils ne ſeroient pas athées: il ne faudroit pas plus leur demander ce qu'ils penſent du théiſme, que leur opinion ſur les monades de Leibnitz ou ſur les homœomeries d'Anaxagore.

Il y a même des hordes ſauvages, telles que celles des Omaguas qui, ſubiſſant au berceau une opération meurtriere qui écraſe leur tête & dégrade le ſiege de leur intelligence, ne peuvent dépoſer ni pour ni contre dans le grand procès qui nous occupe: ils ne ſont point théiſtes, ils ne ſont point athées, ils ne ſont rien.

On a calomnié les lettrés de la Chine, quand ſous le prétexte qu'ils n'adorent que le *Tien*,

(*) Elian. *Hiſtor. diverſ.* lib. II, cap. XXIII.

on en fait des athées ; le Tien n'eſt-il pas le *Jéhovah* de la Paleſtine, l'*Éternel géometre* de Platon, & le *Deus optimus maximus* du capitole. L'HOMME AVEC DIEU.

On a calomnié une des nations les plus reſpectables de l'Europe moderne, quand on a fait de ſa capitale le foyer de l'athéiſme, ſous prétexte qu'elle a produit les Tindal, les Collins, les Bolingbroke & les Shaftesbury.

Par quelle logique également abſurde & atroce oſe-t-on intenter contre des nations entieres l'accuſation d'athéiſme ? les légiſlateurs avoient-ils quelqu'intérêt à faire de l'incrédulité la baſe de leur politique ? Les peuples qui ne ſe défendoient qu'avec Dieu contre leurs tyrans, ont-ils ſouffert qu'on le leur ravît ? L'athéiſme eſt-il devenu une loi nationale ? Non, non, le genre humain n'eſt point abſurde, mais des philoſophiſtes ont été quelquefois calomniateurs, & ce ſeroit une autre calomnie que d'en faire le reproche aux philoſophes.

Deſcendons des grandes ſociétés aux indi-

PART. III.

vidus qui les compoſent ; il eſt évident que c'eſt un crime de leze-humanité, de mettre les gens de lettres au rang des Diagoras, ſous prétexte qu'ils n'épouſent pas les rêveries des Scot, des Bonaventure & des Thomas d'Aquin ; qu'ils ne croient pas à S. Roch, & aux onze mille vierges, & qu'ils diſputent contre les docteurs ſans ſoutenir Theſe.

Si quelques écrivains pouvoient être appellés de ce nom odieux, il ſemble d'abord que ce devroient être ces controverſiſtes mal-adroits qui trahiſſent la cauſe du théiſme, en la ſoutenant par des preuves auſſi foibles que leur génie ; cependant il ſeroit affreux de les déſigner ainſi ; leur cœur n'eſt point coupable des erreurs de leur plume ; de plus leurs ſtupides apologies ne peuvent nuire réellement à la religion de la nature ; les échafauds s'écroulent & l'édifice reſte.

Il ne ſuffit pas d'avoir des idées fauſſes de la divinité pour être au rang des athées ; nous verrons dans la ſuite qu'il eſt impoſſible à l'intel-

ligence humaine de déchirer le voile qui couvre l'eſſence de Dieu; les athées de cette claſſe n'exiſtent pas, ou le genre humain eſt athée. L'HOMME AVEC DIEU.

Si des erreurs ſur les attributs de Dieu conſtituoient une branche de l'athéiſme, les théologiens ſeroient les patriarches des athées; ce ſont eux qui ont égaré le monde, en donnant à l'Être ſuprême des qualités abſurdes ou des qualités contradictoires, en faiſant de lui un être imaginaire ou un homme.

Il faut le dire à la honte de l'eſprit humain, en tout tems on a fait ſervir l'accuſation vague & barbare d'athéiſme au malheur des hommes à talens, des rois & des ſages (*).

Socrate fut accuſé d'athéiſme, pour avoir raillé les myſteres de Cérès & ſon grand-prêtre.

(*) Une mauvaiſe définition peut faire en ce genre un mal irréparable: le profeſſeur Félice appelle athéiſme l'indifférence du philoſophe qui croit en Dieu & penſe que tous les cultes ſont égaux. --- *Principes du droit naturel* de Burlamaqui, édition d'Yverdun, tome III, page 36. --- Cela ſuffiroit, dans un ſiecle de barbarie, pour conduire ſur l'échafaud les Bayle, les Montagne & les la Motte le Vayer.

PART. III.

L'empereur Fréderic II, pour avoir défendu les privileges du trône contre les attentats du pape.

Le chancelier de l'Hôpital, pour avoir refusé d'être persécuteur (*).

Galilée, pour avoir dit que la terre tourne; Descartes, pour avoir admis des idées innées, & Gassendi, pour les avoir réfutées.

Un pere Hardouin a composé exprès un ouvrage, pour prouver que Paschal, Malebranche, Arnaud, Nicole, le pere Quesnel, le philosophe Régis, &c. sont tous des athées (**); & qui sait si dans la suite, quelque

(*) *Homo doctus sed verus atheos.* Voyez *Comment. rer. Gallicar.* lib. XXVIII.

(**) Cet ouvrage absurde a pour titre *Athei detecti*; il se trouve dans la collection des œuvres de ce jésuite, connue sous le nom de *Joannis Harduini opera varia.*

La preuve de l'athéisme du P. Mallebranche, c'est que cet homme célebre dit, *Recherches de la vérité, t. I*: « La preuve de l'existence de Dieu la plus belle, c'est » l'idée que nous avons de l'infini.

Paschal est rangé dans la classe des athées, pour avoir dit, *Pensées diverses, tit. XXVIII, n°. 64*: « Nous » ne pouvons aimer ce qui est hors de nous; il faut

nouveau

nouveau Bayle ne fera pas ſervir ce livre extravagant pour augmenter la liſte qu'on nous a donné des athées vertueux ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt aiſé de créer des athées, comme des magiciens, avec un trait de plume. On a longtems écrit contre la ſorcellerie; on a perſécuté ceux qui en étoient ſoupçonnés, on les a brûlé même en France; enſuite on a été fort ſurpris de voir qu'il ne pouvoit y avoir de ſorciers.

Je ſuis membre de la grande ſociété du genre humain, avant d'avoir une patrie : ainſi la crainte de bleſſer mes concitoyens ne me fera point trahir la vérité, & je dois avouer qu'aucun pays de l'Europe n'a produit plus d'athées de

» aimer un être qui ſoit en nous.... Or, il n'y a que » l'être univerſel qui ſoit tel. »

Deſcartes ſubit la même accuſation pour avoir dit dans la troiſieme de ſes méditations métaphyſiques : *Dei nomine intelligo ſubſtantiam infinitam, independentem, & ſummè intelligentem.*

Obſervons en finiſſant cette note, que les méditations métaphyſiques de Deſcartes ont été brûlées en Italie par la main du bourreau, & que les œuvres du P. Hardouin n'ont même jamais été miſes à l'index.

PART. III.

cabinet que celui qui ſe glorifie de ſon ſiecle de Louis XIV.

Mais après cet aveu que m'arrache l'amour du vrai, il doit m'être permis ſans doute de réclamer contre la fureur des anti-philoſophes qui ont oſé accuſer nos célebres théiſtes d'athéiſme ; il en eſt même qui pour rendre odieux de grands hommes, les ont appellés à-la-fois théiſtes & athées, ce qui eſt contradictoire.

Montagne & Charron ont ſubi cet opprobre pour avoir répandu des doutes ſur la ſcholaſtique & plaiſanté des moines.

Bayle & la Motte le Vayer pour avoir apprécié la ſuperſtition de leur ſiecle & avoir ſonné le tocſin de la raiſon contre l'intolérance.

La plaiſanterie de Fontenelle ſur Mero & Enegu, dans laquelle il met dans ſes balances philoſophiques Rome & Geneve, lui valut le nom d'athée : frere le Tellier, confeſſeur de Louis XIV, & l'Anitus de ce ſiecle, menaça le Lucien François de la Baſtille, & celui-ci ne détourna l'orage qu'en faiſant imprimer une

apologie en vers de la révocation de l'édit de Nantes (*); foibleſſe moins grande que celle de nier la divinité, mais preſqu'auſſi dangereuſe. L'HOMME AVEC DIEU.

Le bon abbé de Saint-Pierre, dont les rêves platoniques ſont ſi chers aux gens de bien, fut mis à cauſe de ſon *Allégorie du mahométiſme*, au rang de ces mêmes Diagoras qu'il réfutoit ſans ceſſe par l'exemple de ſa vie, & par le théiſme répandu dans ſes ouvrages.

On a groſſi la liſte des athées, du nom même du préſident de Monteſquieu; le frénétique qui avança cette abſurdité, étoit ce folliculaire eccléſiaſtique qui vit obſcurément de ſes complaintes anti-moliniſtes, de ſa haine contre les évêques, & de ſes injures contre les philoſophes.

Il eſt très-aiſé de calomnier la mémoire d'un théiſte, en imprimant ſur ſa tombe un ſoupçon d'athéiſme : ainſi je deſirerois qu'un bon-mot

(*) Voyez le recueil intitulé le *Triomphe de la religion ſous Louis le Grand*, imprimé à Paris en 1737.

ART. III. ne fût pas même un titre ſuffiſant pour ravir Dieu à un eſprit-fort.

Le roi de Caſtille Alphonſe X ne fut point un athée, pour avoir dit : *ſi j'avois aſſiſté au conſeil de Dieu lorſqu'il créa les mondes, je lui aurois donné de bons avis ſur leur mouvement ;* un inſtant de mauvaiſe humeur contre le ſyſtême aſtronomique de Ptolémée, ne prouve pas le dernier égarement de l'eſprit humain ; & on ne rejette pas la divinité, parce qu'on n'admet ni le ciel cryſtallin ni les épicycles.

Rabelais même le curé de Meudon & l'hiſtorien de Gargantua, pourroit n'avoir point été un athée, quoiqu'il eût dit en mourant : *je vais chercher un grand peut-être.*

Je me hâte de franchir l'intervalle qui ſépare l'athée de convention du vrai athée.

Je ſerois tenté de regarder comme l'ennemi né du théiſme, le ſceptique déterminé qui voyant des difficultés dans tous les cultes inventés par les hommes, rejetteroit même celui qui nous a été donné par la nature ; le ſavant de

mauvaiſe foi qui ne retireroit de ſes vaſtes connoiſſances, que des motifs de douter de tout ce qu'il ne voit pas ; le ſophiſte captieux qui perſuadé que Dieu ſe dérobe également à ſes ſens & à ſon entendement, ſe tourmenteroit à nier ſon exiſtence.

L'HOMME AVEC DIEU.

En un mot, le vrai athée eſt à mes yeux le penſeur audacieux qui attribue l'origine & la conſervation de tout, à la combinaiſon des élémens ; qui ne diſtingue pas la providence de l'énergie de la matiere, & qui aſſervit tous les êtres au joug impérieux de la fatalité.

De tels athées ſont en plus petit nombre qu'on ne penſe, parce qu'il faut une longue ſérie de ſophiſmes pour parvenir à ce ſyſtême ; il faut abuſer long-tems de la raiſon, pour mériter d'être réfuté par les théiſtes ; or la plupart des athées ne raiſonnent pas.

La foule des athées modernes eſt compoſée d'hommes voluptueux qui ne liſent rien, qui ne diſcutent rien, & qui ne trouvant aucun culte religieux où ils puiſſent étouffer leurs remords,

PART. III.

adoptent le ſyſtême qui met le néant au bout de leur carriere (*).

Il n'y aura donc jamais ſur la terre qu'un très-petit nombre de vrais athées, & ceux-là il faut les plaindre, les inſtruire, & non leur dire des injures, & encore moins les brûler.

(*) C'eſt dans ce ſens que le philoſophe peut applaudir à cette maxime d'un roi éclairé, mais qui fut d'ailleurs un très-méchant homme. --- *Dixit inſipiens in corde ſuo non eſt Deus.*

ARTICLE II.

De l'origine de l'Athéisme.

SHAFSTESBURY dit que le premier athée fut ſans doute un homme de mauvaiſe humeur (*); je ne ſerois point ſurpris en effet qu'un Chaldéen naturellement contemplateur du ciel, jugeant de l'arrangement des aſtres par l'abſurde ſyſtême de Ptolémée, ne vît dans le déſordre de l'univers, l'empreinte d'une cauſe aveugle, & que ſa mauvaiſe humeur contre l'horloge ne lui fît nier l'exiſtence de l'horloger.

L'Homme avec Dieu.

Pour moi je ſerois tenté de croire que le premier athée a été un raiſonneur ignorant, qui a voulu ſans avoir de données, réſoudre le problême de l'eſſence des choſes.

Ce raiſonneur dut ſe fermer les yeux ſur les cauſes finales & croire que tout procédoit d'un principe auſſi paſſif que ſon entendement.

Il dut s'accoutumer peu à peu à voir tout ſe

(*) *Lettres ſur l'enthouſiaſme*, ſect. III.

PART. III.

diſſoudre autour de lui, & à voir renaître ſans ceſſe l'image de la mort & du néant ; cet enthouſiaſme de la vertu qui fait faire à l'homme ſenſible tant de grandes choſes, ne dut jeter en lui aucune racine : ſon cœur glacé ne dut point s'ouvrir au doux ſentiment de la bienveillance, & c'eſt dans ce ſens que l'on peut dire que le premier athée eſt l'homme qui ne ſut point aimer.

A toutes ces cauſes générales, il a pu dans la ſuite s'en joindre d'autres qui ont contribué à propager l'athéiſme : le plaiſir de s'écarter des routes communes, & d'être cité comme des hommes extraordinaires, a pu engager des cyniques à brûler le temple de la religion, pour acheter la triſte célébrité d'Eroſtrate.

L'indignation que fait naître, ſoit la baſſeſſe des cultes ſuperſtitieux dont la terre eſt inondée, ſoit l'atrocité du fanatiſme qui les conſerve, a pu encore entretenir dans des eſprits déjà mal diſpoſés, les germes de l'athéiſme ; le raiſonneur a dit : l'homme religieux eſt ſuperſtitieux ou fanatique, donc il n'y a point de religion ;

il eût été plus conſéquent de dire avec le philoſophe : le peuple outrage Dieu par des pratiques ſtupides ou barbares, donc le ſage peut l'honorer par un culte ſimple & ſublime : on défigure Dieu dans de ridicules tableaux, donc il y a un Dieu. L'HOMME AVEC DIEU.

Enfin, il ne ſeroit pas impoſſible que des deſpotes inſolens entourés de courtiſans & d'eunuques, ſe voyant gênés par les entraves d'un culte religieux, n'euſſent originairement adopté un ſyſtême deſtructeur qui leur donnoit la facilité de tourmenter l'eſpece humaine. Lorſque Caligula dans un tems d'orage crioit à Jupiter : *Ecraſe-moi, ou je t'écraſe !* s'il n'étoit pas dans un accès de délire, parloit ſûrement en athée; au reſte, ce ſeroit encore une conſolation pour les malheureux troupeaux d'êtres intelligens, qu'on mene avec la verge du deſpotiſme, de voir que leurs tyrans s'ôtent tout eſpoir de déſarmer le Dieu qui va les punir, & qu'après avoir été pendant leur vie les plus abſurdes des êtres, ils en ſeront à la mort les plus malheureux.

ARTICLE III.

DU DANGER DE L'ATHÉISME.

PART. III. JE ne dirai point avec l'enthouſiaſte Abbadie que l'athée ne peut avoir de vertu (*); quoique le ſyſtême qui anéantit Dieu anéantiſſe auſſi cette précieuſe ſenſibilité qui eſt le germe des vertus ſociales, cependant il eſt poſſible que l'athée ſoit homme de bien : le deſir d'être heureux peut l'engager à concourir à l'harmonie générale : qui ſait même s'il ne ſe refuſera pas à des crimes ſecrets, dont il croit s'être aſſuré à jamais l'impunité, pour ne point être troublé par la voix importune des remords ?

D'un autre côté l'athéiſme ne ſuppoſe pas,

(*) *Vérité de la religion chrétienne*, tome I, ſect. I, chap. XVII. Comme tous les enthouſiaſtes ſe copient, le docteur Bentley oſa auſſi, dans le diſcours qu'il prononça pour la fondation de Boyle, avancer cette étrange theſe, *que l'athée ne pouvoit être ni bon parent, ni bon ſujet, ni bon ami.*

comme l'a cru le ſage Charron, une ame forte & vigoureuſe ; l'athée qui s'eſt fait des principes eſt, ainſi que je l'ai prouvé, le plus froid des êtres : ſon entendement n'habite que le déſert qu'il a fait lui-même ; il ne connoît que l'exiſtence dont il jouit : il ne ſert que les hommes dont il a beſoin, & la vue du néant qu'il place au-delà de la tombe, en détendant les reſſorts de ſon ame, en fait un automate incapable de donner la plus légere impulſion à la grande machine de l'univers.

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour l'athée ſans principe, ſa vigueur n'eſt que celle du délire : c'eſt Salmonée qui ſe flatte avec de vains feux d'artifice d'éteindre la foudre dans la main de Jupiter.

Or, il eſt infiniment dangereux pour la ſociété qu'une ſecte qui glace l'homme ſe propage : ôtez l'enthouſiaſme, & vous ferez diſparoître la race des héros : croyez-vous que ſi Régulus eût raiſonné ſon patriotiſme, il fût rentré dans Carthage ? Faites de Socrate un froid ſophiſte, ſon nom ne ſera point flétri par

PART. III.

l'aréopage, & ſa mort obſcure deviendra inutile pour l'exemple des hommes.

Les grandes paſſions ſont ce feu principe avec lequel les légiſlateurs vivifient le monde politique : les chefs du corps ſocial doivent donc encourager la doctrine, qui tend à doubler les forces de chaque individu & non celle qui favoriſe une inertie, préſage de ſa décrépitude.

Il eſt infiniment dangereux pour la terre de ſoutenir une ſecte qui nous condamne à l'automatiſme, qui juge l'homme un enfant & qui lui ravit ſon pere.

Il eſt infiniment dangereux pour le genre humain de le mettre ſous le joug impérieux de la néceſſité & d'autoriſer par-là les malheurs des peuples & les attentats des rois.

L'athéiſme eſt d'autant plus funeſte au repos de la terre, qu'il détruit tous les freins qui arrêtent le vulgaire des hommes, ſans donner la plus légere baſe à la morale.

L'athée de cabinet eſt d'ordinaire un homme tranquille qui ne nuit qu'à lui-même, en

s'abreuvant des fluides venimeux qu'il compoſe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Mais s'il oſe fonder une ſecte, s'il éterniſe par des ouvrages deſtructeurs le mal qu'il fait à ſes contemporains, il eſt coupable du crime de leſe-ſociété, le crime le plus grand dont on puiſſe faire mention dans les annales des hommes.

Le plus grand malheur de l'athée de cabinet eſt de faire l'athée de cour : c'eſt Chiron qui éleve Achille, dit le plus beau génie de ce ſiecle (*) : il le nourrit de cervelles de lion : un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de Troye & immolera douze captifs innocens à ſa vengeance.

Réſumons. L'athéiſme ſecret eſt le plus grand des délires ; l'athéiſme public eſt le plus grand des crimes.

(*) *Queſtions ſur l'Encyclop.* tome IV, art. *Dieu.*

ARTICLE IV.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ATHÉES LES PLUS CÉLEBRES.

PART. III.

IL ne faut pas croire qu'il y ait parmi les hommes une chaîne non interrompue d'athées, comme il y en a une de théiſtes; le privilege de germer dans toutes les têtes bien organiſées n'eſt donné qu'aux vérités éternelles de la nature.

Je me propoſe de jeter un coup-d'œil ſur ce petit nombre d'athées que leur perſonne ou leurs écrits ont rendu célebres; il eſt utile au théiſte de connoître les ennemis de ſon Dieu & de lire les monumens de ſon triomphe empreints ſur les cadavres des Titans qu'il a foudroyés.

CHÉOPS. (*)

L'HOMME AVEC DIEU.

LE premier athée célebre que je rencontre dans les annales de l'eſpece humaine eſt un deſpote qui écraſa l'Égypte du poids de ſes crimes & de ſon orgueil; c'eſt le Pharaon Chéops, ſi connu pour avoir proſtitué ſa fille, afin d'achever une pyramide; on aſſure qu'il fit fermer les temples de l'Égypte & qu'il défendit à ſes peuples de ſacrifier à la divinité. Quoique par amour pour les hommes, j'incline à penſer tout le mal poſſible des deſpotes, je ne puis cependant ajouter foi à cette extravagance de Chéops; il ne fut jamais de l'intérêt d'un ſouverain abſolu de ravir Dieu à ſes eſclaves; il n'y a guere que la religion qui puiſſe empêcher l'homme injuſtement opprimé de répondre aux ſophiſmes de ſon tyran par un coup de poignard.

(*) C'eſt le Chemnits de Diodore.

CRITIAS.

PART. III.

LE pays de la terre où on a le plus raiſonné doit être celui où on a le plus déraiſonné ; la ſphere des connoiſſances métaphyſiques eſt très-bornée : on dit d'abord ce qui eſt vrai ; enſuite on haſarde ce qui n'eſt que vraiſemblable, & on finit par n'écrire que ce qui eſt extraordinaire.

La Grece a de tems immémorial été féconde en athées : il y en avoit avant Bias ; car l'hiſtoire nous a conſervé un mot de ce ſage, à des ſophiſtes de cette claſſe qui voyageoient avec lui ſur la mer de l'Archipel ; une tempête ſurvint & les détracteurs de l'Être ſuprême ſe mirent à l'invoquer : *taiſez-vous*, leur dit Bias, *de peur qu'il ne s'apperçoive que vous êtes ſur ce vaiſſeau* (*).

Dans cette foule d'athées, le plus grand nombre n'a pas écrit : c'étoient les Boindins d'Athenes qui s'imaginoient détrôner Dieu avec

(*) Diog. Laërt. *Vit. Biantis.*

des

des épigrammes; il ne faut tirer de l'oubli ni leurs noms ni leur mémoire.

L'HOMME AVEC DIEU.

D'autres vrais athées de cabinet ont écrit, mais leurs livres ont péri & la poſtérité ne les a pas regrettés : tels ſont un Diogene de Phrygie qui n'eſt connu que par un mot du prêtre Elien (*), un Théodore, un Nicanor, un Hippon & un Evhemere qui ne ſont célebres que par le ſophiſme d'un pere de l'égliſe (**).

Un des premiers athées célebres que je rencontre dans la Grece fut à-la-fois un athée de cour & un athée de cabinet : il s'agit de Critias, un des trente tyrans d'Athenes, l'aſſaſſin de l'orateur Théramene & du guerrier Alcibiade. Sextus Empiricus nous a conſervé un fragment des poéſies de ce ſophiſte, qui renferme ſon ſyſtême d'athéiſme; il y ſuppoſe que les loix

(*) *Hiſt. diverſ.* lib. II, cap XXXI.

(**) Voyez Clément d'Alexandrie *in proteptrico.* — Cet apôtre des chriſticoles, malgré les monumens hiſtoriques, a rayé ces ſophiſtes de la claſſe des athées, ſous prétexte qu'ils ont mené une vie exemplaire; il a cru que quand on étoit ſans Dieu, on étoit ſans mœurs & ſans vertu.

PART. III.

religieuſes n'ont d'autre origine qu'une pieuſe fiction, & que les premiers légiſlateurs ne trouvant dans leurs inſtitutions aucun frein contre les crimes ſecrets, inventerent Dieu & imaginerent la providence (*).

On pouvoit répondre à Critias que Dieu ne fut pas inventé pour prévenir les crimes ſecrets, mais que l'impunité des crimes ſecrets ſur la terre démontre l'exiſtence de Dieu.

On pouvoit ajouter qu'en admettant même cette abſurde hypotheſe, Critias qui découvroit aux peuples l'heureuſe impoſture des légiſlateurs, ouvroit la porte à tous les crimes dont l'impunité pouvoit ſe preſſentir & devenoit par-là coupable du crime affreux de leze-ſociété.

Au reſte, ce Critias n'avoit pas aſſez de génie pour fonder une ſecte; Proclus diſoit que s'il paſſoit pour un philoſophe parmi les ignorans, il paſſoit auſſi pour un ignorant parmi les philoſophes (**).

(*) Voyez Sextus Empir. *adverſ. mathematicos.*

(**) Voyez ſon commentaire ſur le *Timée* de Platon.

ARCHITAS.

VERS le tems où Critias tourmentoit Athenes de ſon épée & l'égaroit avec ſa plume, Architas, l'éleve de Pythagore, ſe faiſoit dans Tarente l'apôtre du haſard : à force de rêver dans ſon cabinet ſur l'origine des choſes, il avoit trouvé que l'univers pouvoit être le produit des nombres : les élémens de la matiere dans cette hypotheſe peuvent ſe combiner à l'infini, & le monde que nous voyons eſt l'effet d'une de ces combinaiſons. L'HOMME AVEC DIEU.

Architas qui faiſoit dériver l'harmonie des êtres d'un coup de dez, ne voyoit pas que l'inſtant ſuivant, une nouvelle combinaiſon du haſard, pouvoit détruire les mondes déjà formés ; il y a l'infini contre un à parier, d'abord que le haſard ne produit pas l'ordre, & enſuite que ce n'eſt pas lui qui le conſerve.

Cet Architas étoit le premier mathématicien

PART. III.

de ſon ſiecle : il fit, dit-on, un pigeon volant (*) ; Archimede qui dans la ſuite le prit pour modele & le fit oublier, inventa des machines un peu plus utiles à ſa patrie, ſans être moins curieuſes.

Il eſt très-extraordinaire au reſte que ce phyſicien, qui étoit bien convaincu que ſon pigeon volant n'étoit point l'effet de la combinaiſon aveugle des élémens de la matiere, attribuât à cette cauſe l'origine de l'univers.

(*) Voyez l'édition que M. Gramm a donnée à Copenhague d'un fragment de cet écrivain que Porphyre nous a conſervé.

PROTAGORAS.

L'ABDÉRITAIN Protagoras exerça d'abord le métier de porte-faix. Démocrite le vit un jour arranger géométriquement des fagots, pour les tenir en équilibre, & ce trait lui ſuffit pour preſſentir ſon génie : comme dans le ſiecle dernier un mathématicien devina celui du jeune Paſchal en lui voyant tracer avec du charbon les figures des élémens d'Euclide; le ſophiſte qui paſſa ſa vie à rire des hommes, mit Protagoras au rang de ſes diſciples, lui donna ſon manteau, ſa phyſique & ſes erreurs, & le porte-faix un matin ſe réveilla philoſophe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Protagoras fut le premier des Grecs qui proſtitua la philoſophie, en donnant ſes leçons pour de l'argent : cependant voyant qu'il ne s'enrichiſſoit pas à apprendre à ſes diſciples les vérités vulgaires de la phyſique & de la morale, il tint école ouverte d'athéiſme; il ne fonda pas de ſectes, mais on

PART. III.

vint en foule pour l'entendre & ſon but vénal fut rempli.

Encouragé par le ſuccès de ſes leçons, il oſa bientôt conſigner ſon athéiſme dans un ouvrage que ſon audace rendit célebre : Athenes, inſtruite de cet attentat contre l'ordre cial, brûla le livre & bannit le ſophiſte qui mourut dans ſon exil; il eût été plus heureux, s'il n'eût jamais rencontré Démocrite, & qu'il eût conſervé ſon Dieu & ſes fagots.

STILPON.

L'ATHÉISME de Stilpon fut plus couvert que celui de Protagoras, & peut-être par-là plus dangereux; il ne ſe permit contre le ciel que des épigrammes; mais dans une ville auſſi frivole qu'Athenes, les épigrammes ſont plus de mal que les ſyllogiſmes; l'aréopage lui intenta un procès criminel, mais celui-ci juſtifia ſes plaiſanteries par d'autres: les juges ſourirent & l'accuſé fut abſous. L'HOMME AVEC DIEU.

Stilpon après cette aventure devint, je ne dis pas plus ſenſé, mais plus circonſpect; un étranger lui ayant demandé dans une place publique, s'il étoit vrai qu'il y eût des dieux: *imprudent*, lui dit-il, *écarte la foule, & tu auras de moi une réponſe.*

Il paroît que malgré la prudence de Stilpon, le cyniſme de ſes opinions étoit très-connu dans Athenes; un jour qu'il reprochoit à la jeune Glycere de corrompre la jeuneſſe: *qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle ſoit corrompue, par une courtiſanne, ou par un ſophiſte?*

BION.

PART. III.

BION de Boryſtene, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte Bion dont les idylles charmantes ſont ſi célèbres & ſi peu lues, fut un athée ſans principes; on peut juger de lui par une épigramme de Diogene Laërce.

« On dit que le ſcythe Bion nia l'exiſtence » des dieux; mais atteint d'une maladie dan- » gereuſe & tremblant à l'approche de la » mort, on vit l'audacieux qui n'avoit jamais » regardé les temples qu'avec dédain, rougir » les autels du ſang des victimes, croire aux » enchantemens d'une magicienne, & laiſſer » ſuſpendre à ſon col de frivoles amulettes; » inſenſé qui penſe que les dieux s'achetent, » comme s'il n'y en avoit que quand il plaît à » Bion de les croire (*).

(*) Diog. Laërt. *Vit. Bion.* — Voilà dans le nombre immenſe de vers qu'a fait cet hiſtorien des philoſophes, les ſeuls qui méritent peut-être d'être conſervés; encore a-t-il fallu les réduire.

STRATON.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce ſophiſte, à force de rêver ſur la nature, parvint à ſe perſuader que cet être qu'il ne pouvoit définir étoit la premiere des cauſes.

Il ſuppoſoit autant de ſubſtances diverſes qu'il y a de molécules dans la matiere, & prétendoit que l'aſſemblage de ces molécules, quoique ſans intelligence, avoit en ſe combinant produit les êtres intelligens.

Ce ſyſtême a été dans la ſuite rectifiée par Spinoſa, & n'en eſt pas devenu plus raiſonnable.

Straton fut le précepteur de Ptolémée Philadelphe; il eſt probable qu'il n'en fit pas un athée; car ce prince ſut gouverner les hommes.

DIAGORAS.

PART. III.

DIAGORAS, un des plus fougueux blaſphémateurs de la divinité, avoit épouſé dans ſa jeuneſſe toutes les ſuperſtitions ſacerdotales de ſon pays; la vanité en fit un athée; il avoit compoſé un poëme qu'on lui déroba; il pourſuivit l'ennemi de ſa gloire devant les tribunaux: celui-ci fit ſerment que le poëme lui appartenoit & fut cru : Diagoras voyant le ſuccès de cette impoſture, conclut que la providence étoit un être de raiſon, enſeigna qu'il n'y avoit de Dieu que l'aveugle fatalité, & fit des livres pour le prouver.

On voit que la logique de Diagoras étoit celle d'un homme en délire; c'eſt au contraire parce que le crime triomphe ſur ce point de l'eſpace, qu'il doit avoir ailleurs ſon ſupplice; c'eſt parce que l'ordre moral eſt ſans ceſſe troublé par l'homme, qu'il faut un Dieu pour le rétablir.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce ſophiſte fut l'athée le plus déterminé qui eût encore paru dans la Grece; il n'employa aucun artifice pour pallier ſes dogmes deſtructeurs : il ne dit pas je *doute qu'il y ait un Dieu*; il dit, *un Dieu eſt un être impoſſible.*

Avec de pareils principes, il s'effrayoit peu des objections vulgaires du théiſme : ſe trouvant un jour ſur une flotte grecque au milieu d'un violent orage, il entendit les matelots ſe dire entr'eux qu'ils avoient bien mérité la colere du ciel, en ſe chargeant du plus effréné des impies : *Voyez*, leur dit Diagoras, *le reſte de la flotte que tourmentent la mer & les vents; croyez-vous que chacun de ces navires porte un Diagoras* (*)?

L'aréopage inſtruit du trouble que répandoit dans la ſociété le dogme affreux de Diagoras mit ſa tête à prix; on promit un talent à ſon aſſaſſin, & deux à celui qui l'ameneroit vivant à Athenes (**); le décret de proſcrip-

(*) Cicer. *De naturâ Deorum*, lib. III, cap. 37.

(**) Cicer. *De naturâ Deorum*, lib. V, & Schol. d'Ariſtoph. *in avibus.*

PART. III.

tion fut gravé ſur une colonne d'airain; mais un pareil éclat tendoit plus à flétrir la doctrine de l'athéiſme qu'à exterminer la race néceſſairement peu nombreuſe des athées; les Grecs tolérans par ſentiment & par ſyſtême déteſterent les livres de Diagoras, & l'auteur mourut dans ſon lit.

Un phénomene très-extraordinaire dans l'hiſtoire de ce célebre athée, c'eſt qu'il fut le légiſlateur de Mantinée, & que ſes inſtitutions eurent la ſageſſe de celles des Minos & des Solon; les Grecs d'autant plus juſtes qu'ils étoient plus éclairés ſurent diſtinguer le code de Diagoras de ſes livres; ils flétrirent en lui le ſophiſte, & ils éleverent des ſtatues au légiſlateur.

VARRON.

ROME qui ne créa rien en philoſophie, tira de la Grece ſes erreurs & ſes paradoxes; Athenes lui donna en particulier ſes Diagoras, & il faut mettre à leur tête Varron, écrivain célebre par la variété de ſes connoiſſances, qui n'a été égalé dans ſon pays que par Pline le naturaliſte & de nos jours que par Freret & Leibnitz : des cinq cents volumes qu'il compoſa ſur toutes ſortes de matieres, il ne nous reſte qu'un traité d'agriculture & un petit nombre de fragmens, épars en différens ouvrages qui sûrement ne valent pas les ſiens. Parmi ces fragmens il en eſt un qui décele ſon athéiſme : « Les » villes, dit-il, ſont antérieures aux dieux » qu'elles ont inventées, comme le peintre au » tableau qu'il a fait naître (*). » — Dans les principes de la nature la comparaiſon n'eſt juſte qu'autant que l'idée eſt renverſée : alors le peintre eſt Dieu, & le tableau eſt l'univers.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) *Civitates Diis quos ipſæ inſtituerunt, ut pictor tabella priores ſunt.* — Varr. apud Sartorii *Hypocriſ. gentil.* p. 7.

LUCRECE.

PART. III.

LUCRECE, le ſeul poëte philoſophe que Rome ait produit, alla à Athenes étudier les dogmes d'Épicure, & de retour dans ſa patrie, il leur donna par ſes vers tantôt élégans & tantôt ſublimes le ſceau de l'immortalité.

Épicure, le maître de Lucrece, ſe trouva par-là le patriarche d'une ſecte dont il n'a jamais été; car il eſt bien démontré, par les trois volumes in-folio du vertueux prêtre Gaſſendi, que le fondateur de la philoſophie corpuſculaire ne fut point un athée; mais ſi la perſonne d'Épicure eſt à l'abri de la critique des philoſophes, il n'en eſt pas de même de ſon ſyſtême, ſur-tout quand il ſe trouve rajeuni par le pinceau vivifiant de Lucrece.

Épicure & ſon élégant commentateur détruiſent eſſentiellement la divinité, en la faiſant végéter obſcurément au milieu des intermondes.

Leur théorie ſur l'origine des choſes ne ſera

amais qu'un rêve poétique; comment les atomes eſſentiellement homogenes, en s'accrochant ont-ils devenus hétérogenes ? L'HOMME AVEC DIEU.

Par quelle abſurde logique fera-t-on dériver l'intelligence & la liberté de la déclinaiſon des atomes ?

Qu'eſt-ce qu'un ſyſtême fondé ſur l'ignorance la plus profonde de la ſaine phyſique, ſur les rêveries aſtronomiques de Ptolémée, ſur l'impoſſibilité des antipodes, & ſur la chûte des étoiles ?

Au reſte, quelqu'abſurde que ſoit aux yeux du philoſophe l'ouvrage de Lucrece, c'eſt l'arſenal où, depuis cette époque, les athées de tous les ſiecles & de toutes les nations ſemblent avoir puiſé les armes avec leſquelles ils ont cru foudroyer le théiſme; & réfuter le poëme *ſur la nature des êtres*, c'eſt anéantir la *Théologie politique* de Spinoſa, le *Bon-Sens* & le *Syſtême.*

Lucrece n'eut pas le tems de preſſentir le ravage que ſon livre pouvoit faire parmi les

PART. III.

penſeurs mal organiſés : un philtre que lui fit prendre ſa femme pour le rendre plus amoureux, le rendit frénétique, & dans un de ſes accès il ſe donna la mort; il étoit âgé de 42 ans.

Les mœurs de ce poëte furent douces, ſon cœur ſenſible & ſa vie ſans tache ; il faut le mettre dans le rang du petit nombre d'athées qui ont été vertueux.

On ne voit pas que le poëme de Lucrece ait jamais été flétri dans l'ancienne Rome ; cependant la religion y étoit regardée par le ſénat, comme un frein politique, fait pour être reſpecté par le citoyen même qui ne s'y ſoumettoit pas; mais les vainqueurs du monde ſubordonnoient le ſoin du culte à l'adminiſtration ſociale : le patriotiſme chez eux faiſoit pardonner à l'athéiſme, & on pouvoit attaquer Dieu impunément, pourvu qu'on calomniât Carthage & qu'on blaſphémât contre les rois.

Je consens a être aveugle.... je ne verrai point les hommes.

FOÉ.

L'HOMME AVEC DIEU.

VERS l'an 65 de notre ere, parut à la Chine une ſecte d'athées dont la doctrine approchoit aſſez de notre ſpinoſiſme ; ſon fondateur n'étoit pas un écrivain vulgaire, il avoit pour pere le roi In-Fam-Vam, & ſe nommoit Xekia : à l'âge de trente ans il prit le nom de *Foë*, mot Chinois qui ſignifie *non homme* ; & en effet, en ôtant Dieu aux hommes, il méritoit d'en perdre même le nom.

Les lettrés viſionnaires qui ont écrit ſa vie, & les viſionnaires jéſuites qui l'ont traduite, aſſurent que la ſimple inſpection de la planete de Vénus lui dévoila le premier principe des êtres & l'origine des choſes (*) ; ainſi il en apprit plus en un clin-d'œil qu'Epimenide dans ſa vie de patriarche, & nos philoſophes après une expérience raiſonnée de plus de ſoixante ſiecles.

(*) Voyez les prolégomenes qui ſont à la tête du *Confucius* des miſſionnaires & le dict. de Bayle, art. *Spinoſa*.

PART. III.

Foë qui ne croyoit pas ſa nation encore mûre pour l'athéiſme, lui prêcha pendant quarante ans la doctrine vulgaire; ce ne fut qu'à l'âge de ſeptante-neuf, quand il ſe vit étendu ſur ſon lit de mort, qu'il ouvrit ſon ame toute entiere à ſes diſciples: « Mes amis, leur dit cet enthou-» ſiaſte, j'ai trahi la vérité pendant quarante » ans, mais j'entre dans la tombe (*). Le » vuide eſt le principe de tout: vivez heureux » & ne cherchez rien au-delà; vous étiez dans » le néant avant d'être, vous y retomberez » quand vous ne ſerez plus. »

Les bonzes de la Chine partirent de ce teſtament de mort, pour diviſer la doctrine de leur fondateur en deux: ils appellerent l'une la *doctrine publique*, & l'autre la *doctrine ſecrete*: la premiere conſiſtoit à ſe ſoumettre aux dog-

(*) Le même événement eſt arrivé 1500 ans après; nous avons vu un prêtre, dans un teſtament de mort, avouer que pendant ſa vie il avoit trompé les brebis ſacrées dont il étoit le paſteur, & leur tenir mot à mot le langage que tient ici Foë à ſes diſciples: tant les ſectaires de tous les ſiecles ſe reſſemblent! — Voyez ci-après l'article *Meſſier*.

mes politiques de l'état où l'on vit ; mais ce n'étoit que le ceintre d'une voûte qu'on détache, quand l'édifice eſt achevé : dès qu'on étoit ſuffiſamment initié dans les myſteres de la ſecte, on parloit ſans voile, & on expliquoit aux proſélytes le code affreux de l'athéiſme. L'HOMME AVEC DIEU.

La parfaite apathie des ſtoïciens, ou ſi l'on veut, la doctrine de l'automatiſme, ſe lioit dans l'imagination des partiſans de Foë avec ſon ſyſtême ; les commentateurs de ſon évangile débitoient que plus on s'approchoit de la nature d'une pierre, plus on devenoit ſemblable au premier principe (*) : — tous les ſcélérats qui avoient des remords, cherchoient alors à devenir pierres, & l'athée de cabinet fit éclorre les athées de cour.

(*) Voyez ſur l'apathie la *correſpondance du docteur Young & de Fontenelle*, au tome III de cet ouvrage.

AVERROÈS.

PART. III.

JE franchis un intervalle de près de douze cents ans; pendant ce tems-là on ne rencontre pas un ſeul athée de principe: le petit nombre des détracteurs de l'exiſtence de Dieu qui parurent alors, furent des diſciples de Lucrece qui le commenterent obſcurément, mais ſans dogmatiſer.

Averroës, ſi célebre dans l'Europe, pour avoir traduit Ariſtote en arabe, avoit des ſentimens très-libres ſur Dieu & ſur les cultes religieux de la terre: il appelloit le chriſtianiſme la religion des aveugles, à cauſe de l'obſcurité de ſes dogmes; le judaïſme la religion des enfans, à cauſe de la frivolité de ſes cérémonies, & le mahométiſme la religion des pourceaux, à cauſe de la licence de ſa morale.

Son athéiſme fit tant de bruit à Maroc où il exerçoit la premiere des magiſtratures, que le ſouverain l'obligea à ſe rétracter à la porte de

la moſquée, & en vertu de la ſentence royale, tous les Muſulmans eurent la permiſſion de lui cracher au viſage. Averroës ſe ſoumit à tant d'opprobres ; il rentra chez lui flétri, conſpué, ſifflé, mais plus athée que jamais.

L'HOMME AVEC DIEU.

Averroës peut être regardé comme le chef d'une ſecte d'athées qui ſubſiſte encore parmi les Muſulmans ; on les appelle *manſcrini*, ou les *poſſeſſeurs du ſecret* ; ils ſont en général plus lettrés que le reſte des Turcs, & on en voit beaucoup à Conſtantinople (*) : le grand muphti qui repréſente le pontife de Rome, & qui en a ſi non le pouvoir, du moins l'intolérance, cherche autant qu'il eſt en lui à exterminer ces malheureux, ſoit avec le cordon des muets, ſoit avec la flamme des bûchers. Bayle rapporte que de ſon tems on en fit périr un à Conſtantinople avec beaucoup d'éclat ; il ſe nommoit Effendi : on lui offrit la vie, s'il ſe rétractoit : il répondit que la vérité lui étoit

(*) *Voyages de Gemelli Carreri*, tome I, page 406.

PART. III.

plus chere que le jour, & il mourut martyr de l'athéiſme (*).

Averroës mourut en 1226, juge ſuprême des mêmes Muſulmans qui avoient craché ſur lui à la moſquée : ce qui n'eſt point extraordinaire dans un état ſoumis au pouvoir abſolu.

(*) Bayle, œuvr. diverſ. *Parallele de l'athéiſme & de l'idolâtrie.*

POMPONACE.

POMPONACE, né à Mantoue, patrie de Virgile & de Sannazar, étoit de la taille d'un Lapon; ce pygmée avoit la tête d'Encelade, & tenta tant qu'il vécut, de détrôner la divinité. L'HOMME AVEC DIEU.

Son livre *de l'immortalité de l'ame*, où il la nie; celui *des enchantemens*, où il se fait le défenseur de l'influence des astres; & celui *du destin*, où il se joue de la providence, firent beaucoup de bruit en Italie: on les mit à l'index; mais l'auteur ne fut pas brûlé, ce qu'il faut attribuer en partie à la circonspection de son caractere: car il avoit pour maxime de parler en homme crédule, & de penser en philosophe.

Pomponace avoit la plus haute idée des philosophes: *ce sont*, dit-il dans un de ses ouvrages, *les seuls êtres qui méritent le nom d'hommes; pour les autres, il faut les regarder*

PART. III.

comme de ſimples figures, propres à remplir les vuides qui ſont dans l'univers.

Ce bébé de l'athéiſme étoit un des plus violens enthouſiaſtes du péripatétiſme : on peut même dire que ce ſceptique qui croyoit au-deſſous de lui de ſe proſterner devant un Être ſuprême, adoroit réellement Ariſtote. Il mourut dans ſon lit, vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

DESPERIERS.

L'HOMME AVEC DIEU.

DESPERIERS fut, dit-on, un des précurſeurs de Spinoſa, & on le prouve par ſa petite ſatyre du *Cymbalum mundi*, où il s'amuſe aux dépens des adeptes qui cherchent le grand œuvre, des chevaux qui parlent, & des chiens d'Actéon : dès que le livre parut, il fut brûlé par le parlement, & cenſuré par la Sorbonne ; on l'a réimprimé au commencement de ce ſiecle, & on voit à ſa lecture qu'il peche bien plus contre le bon-ſens, que contre la divinité.

Deſperiers avoit été valet-de-chambre de la ſœur de François premier : il ſe perça de ſon épée dans ſon palais au milieu d'un accès de frénéſie : les théologiens ne manquerent pas alors de renouveller leurs anathêmes ; ils perſuaderent à la nation, que l'écrivain qui s'étoit tué comme Lucrece, devoit avoir été athée comme lui, ce qui pourroit n'être vrai qu'en Sorbonne.

RUGGERI.

PART. III.

LE Florentin Côme Ruggeri, s'introduisit en qualité d'aſtrologue à la cour de Catherine de Médicis; il entra dans une conſpiration, & on lui fit ſon procès : ſon principal crime étoit d'avoir percé au cœur une image de cire qui repréſentoit Charles IX; on l'appliqua à la queſtion, il la ſoutint avec intrépidité, & on ne le condamna qu'aux galeres; mais bientôt après la reine-mere qui avoit beſoin de l'influence des planetes pour s'endormir ſur ſes crimes, le rappella à la cour & l'aſtrologue flétri devint plus puiſſant que jamais.

Ruggeri ſous le grand Henri IV, devint hiſtoriographe de France (*) : mais au lieu d'écrire les mémoires de ſon ſiecle, il ne fit que des almanachs.

Cet Italien paſſe pour avoir été un des athées les plus effrénés que l'Europe ait vus depuis

(*) Thuanus *de vitâ ſuâ*, lib. VI.

Diagoras : ſon ſiecle le jugea ainſi ſur ſes almanachs & ſes horoſcopes : la poſtérité plus ſenſée, ne le conjecture que par le délire de ſa mort. Les prêtres s'étant rendus chez lui avec leur cortege funebre, & voulant l'intimider par l'image d'un Dieu irrité & de l'éternité des peines : *inſenſés que vous êtes*, leur dit-il, *y a-t-il d'autres démons que les fanatiques qui tourmentent notre exiſtence, & d'autre Dieu, que les rois qui la rendent heureuſe ?* Il expira en proférant ces blaſphêmes ; ſon cadavre fut traîné ſur la claie & ſes cendres jetées à la voirie (*).

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) Dict. de Bayle, art. *Ruggeri.*

VANINI.

PART. III.

L'ATHÉISME du malheureux prêtre Napolitain Vanini, eſt encore plus conſigné dans ſa vie que dans ſes ouvrages : preſque tous ſes livres ſont imprimés avec privilege & reſpirent l'orthodoxie & la barbarie de ſon ſiecle ; il n'y a que ſes dialogues *ſur les merveilles de la nature* où l'on puiſſe entrevoir la licence de ſes opinions ; c'eſt-là qu'il conſeille de décharger les villes des vieillards, des fainéans & de tous les hommes inutiles à la patrie, & de mettre ainſi à mort tous les ans un million d'hommes comme des ronces qui étouffent les plantes ſalutaires ; idée atroce, mais qu'il avoit puiſée dans la légiſlation de Lacédémone : car il n'étoit pas fait pour tirer de ſa tête même une erreur.

Le minime Merſenne qui auroit été le plus obſcur des moines, qui ſont les plus obſcurs des hommes, ſans l'honneur que lui fit Des

cartes de cultiver ſa correſpondance, oſa imprimer que Vanini étoit parti de Naples avec douze apôtres pour convertir l'univers à l'athéiſme ; mais ce malheureux métaphyſicien n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez enthouſiaſte pour fonder une ſecte ; l'origine de ce conte fut ſans doute quelqu'épigramme téméraire contre le chriſtianiſme, & il falloit être auſſi ſtupide que Merſenne pour la rapporter ſérieuſement, afin de flétrir la mémoire de Vanini.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quoi qu'il en ſoit de ce fait, le ſophiſte Napolitain parla d'une maniere aſſez inconſidérée pour qu'on l'accuſât d'athéiſme devant le parlement de Toulouſe ; ſon procès lui fut fait avec une atrocité que la même ville n'a renouvellée que de nos jours dans l'abominable procès de Calas : on le condamna, non pour avoir propoſé aux légiſlateurs d'aſſaſſiner les membres inutiles de la ſociété, mais pour avoir conſervé chez lui un crapaud vivant dans un vaſe, ce qui étoit aux yeux de ſes juges une

PART. III.

preuve évidente de magie : on pouſſa la démence juſqu'à le condamner comme athée & comme adorateur de ce crapaud, ce qui eſt contradictoire ; mais la logique du fanatiſme n'eſt pas celle du bon-ſens.

La ſentence de Vanini fut exécutée en 1619 ; il eut la langue coupée & fut brûlé vif ; on aſſure qu'un moment avant ſon ſupplice, l'exécuteur lui ayant ordonné de demander pardon à Dieu, au roi & à la juſtice, il répondit : *Je ne crois pas en Dieu ; je n'ai point offenſé le roi ; & je donne la juſtice au diable* (*).

Dans ces tems de barbarie on ne réfutoit point l'athée, on le brûloit ; c'étoit l'unique juriſprudence de nos climats : comme ſi nos peres avoient appréhendé qu'on n'oubliât qu'ils deſcendoient de ces adorateurs de Teu-

(*) Voyez ſur la plupart de ces faits la vie de Vanini imprimée à Londres en 1717, & dédiée à mylord North car Vanini a eu un hiſtorien auſſi bien qu'Alexandre & Charles XII.

tatès qui brûloient dans des paniers d'oſier leurs Jephté & leurs Iphigénie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quelque tems avant le ſupplice de Vanini, on avoit brûlé dans Paris un homme ſoupçonné d'avoir dogmatiſé ſecrétement en faveur de l'athéiſme; ce malheureux, dont le nom même n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, diſoit qu'il n'y avoit d'autre Dieu dans l'univers qu'un corps pur & ſans tache: auſſi quand on le brûla il avoit encore ſa virginité (*); cet athée d'une nouvelle eſpece étoit un frénétique obſcur, qui fut opprimé par des frénétiques puiſſans: & dans toute ſociété l'abus de la raiſon eſt encore moins dangereux que l'abus du pouvoir.

(*) Œuvres diverſ. de Bayle. — *Parallele de l'athéiſme & de l'idolâtrie.*

BRUNI.

PART. III.

GIORDANO Bruni, un des plus grands propagateurs de l'athéiſme qu'ait produits le ſeizieme ſiecle, compoſa une foule d'ouvrages qui n'ont de mérite que leur cyniſme & leur rareté : celui où l'impiété de cet Italien ſe montre le plus à découvert, fut imprimé à Londres chez le lord Sydnei, l'un des plus grands hommes de l'Angleterre ; il a pour titre *la déroute de la bête triomphante.* (*) L'auteur ſuppoſe que Jupiter indigné de voir ſon culte ſi négligé, aſſembla toutes les conſtellations, & leur repréſenta que l'offenſe étoit d'autant plus grande, qu'il leur avoit impoſé à preſque toutes le nom d'une divinité ; ce qui faiſoit du ciel un livre de théologie. Momus

(*) *Spaccio della beſtia triomphante.* — Addiſon dit, que de ſon tems ce petit pamphlet contre les religions étoit devenu ſi rare qu'on l'achetoit trente louis. Voyez le *Spectateur*, tome IV, diſc. XXVII. — Un moyen bien ſûr de faire tomber dans l'oubli tous ces livres merveilleux, ſeroit de les réimprimer.

répondit

répondit qu'il falloit l'attribuer aux contes scandaleux qu'on avoit faits sur ces mêmes divinités, & à ce sujet le prétendu Lucien des athées détruit tous les cultes de la terre : la conclusion de l'apologue est que Jupiter bannit les divinités du ciel & donne le nom des vertus aux étoiles. L'HOMME AVEC DIEU.

Si du moins Bruni avoit substitué le culte simple & sublime du théisme aux cultes extravagans dont la terre de tout tems a été inondée, on lui pardonneroit d'avoir défendu la meilleure des causes dans la plus insipide des allégories.

Mais on voit par son traité de l'*Infini*, par son *Souper du jour des cendres*, &c. que c'étoit un sophiste sans principes & sans caractere ; il s'étoit proposé d'anéantir Dieu & l'inquisition ; Dieu lui a pardonné peut-être ; pour l'inquisition elle le fit brûler vif, & la sentence du saint-office fut exécutée à Venise en 1600.

CAMPANELLA.

PART. III.

CE dominicain de la Calabre débuta dans ſon ordre par un crime que les moines ne pardonnent jamais, celui d'avoir raiſon contre ſes anciens : le plus frénétique de ſes confrères l'accuſa d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis de l'état, & ce qui dans ce tems-là paroiſſoit encore plus grave, d'être un hérétique. Campanella fut puni par vingt-ſept ans de priſon, & y ſubit la queſtion juſqu'à ſept fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures; je ne ſerois point ſurpris qu'une oppreſſion auſſi longue & auſſi abominable eût porté ce malheureux à blaſphémer contre la providence; l'effet du crime triomphant eſt de rendre Dieu plus cher à l'homme éclairé & de faire un athée de l'homme ſans principes.

Campanella devenu libre fit imprimer à Rome ſon *Atheiſmus triumphatus*, où toutes les objections contre Dieu ſont expoſées avec

force, tandis que tout eſt vague & inſipide dans les réponſes: cet ouvrage pourroit être intitulé *Atheiſmus triumphans*; les bibliographes qui jugent des livres par le frontiſpice, rangent cet ouvrage parmi les apologies du chriſtianiſme; & il eſt probable que c'eſt l'autorité de ces quinze-vingts de la littérature qui a empêché le ſaint-office de mettre ce livre à l'index.

L'HOMME AVEC DIEU.

BERIGARD.

PART. III.

C'ÉTOIT un ſophiſte, grand partiſan des quiddités & des catégories, qui profeſſa avec diſtinction la philoſophie à Piſe & à Padoue; ſon *Circulus Piſanus* & ſes *Dubitationes Galilæi Lyncæi*, renferment les germes de l'athéiſme le plus réfléchi; il attribue au haſard la fondation du monde, jette des doutes ſur l'exiſtence divine, & anéantit la providence; ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'eſt que ſes livres furent approuvés avec éloge par le ſaint-office. Mais aucune contradiction ne doit étonner dans un tribunal eſſentiellement contre nature.

KNUTSEN.

L'HOMME AVEC DIEU.

CE Diagoras Allemand eſt très-connu, pour avoir tenté d'exécuter le projet que le calomniateur Merſenne prêta à Vanini : il voulut fonder une ſecte d'athées ſous le nom d'*amis de la conſcience ;* on y entroit en promettant de nier l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & de ne ſe conduire que par les lumieres de la raiſon. Les dogmes de cette nouvelle profeſſion de foi ſont conſignés dans deux dialogues allemands de Knutſen, qui ſont un chef-d'œuvre d'extravagance (*) ; le patriarche de la ſecte ſe vantoit d'avoir trouvé beaucoup d'*amis de la conſcience :* ce qui étoit le moyen le plus ingénieux d'en faire naître ; mais malgré ſes prétentions, ſa tombe renferme aujourd'hui ſon nom, ſa ſecte, & ſes ouvrages.

(*) On connoît auſſi de ce ſophiſte une lettre latine qu'on peut lire dans les *entretiens ſur divers ſujets d'hiſtoire & de littérature*, par le ſavant la Croze.

THÉOPHILE.

PART. III.

CE poëte célebre pour ſon tems, fut une des plus déplorables victimes de l'inquiſition françoiſe, dans un ſiecle où les jéſuites étoient puiſſans & par conſéquent perſécuteurs : une ſatyre qu'il eut la foibleſſe de ſe permettre contre ces religieux fut le germe de tous ſes malheurs : on l'accuſa d'athéiſme : on lui fit ſon procès & il fut brûlé en effigie en 1621 ; il revint à Paris cinq ans après, logea chez le duc de Montmorency, qui lui avoit offert un aſyle, & y mourut de chagrin à l'âge de 36 ans ; l'accuſation d'athéiſme intentée contre lui n'eſt rien moins que prouvée : ſes vers inſipides ou bourſouflés attaquent moins Dieu que le bon-ſens ; & il n'y a d'évident dans cette perſécution, que la rage des prêtres qui l'accuſerent, & la démence barbare des juges qui le flétrirent.

DES-BARREAUX.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE ſoupçon de la poſtérité ſur l'athéiſme de Des-Barreaux eſt un peu mieux fondé, mais ne doit point être mis cependant au rang des vérités hiſtoriques; c'étoit un conſeiller au parlement, grand partiſan d'Épicure, vivant comme Pétrone, & aimant trop la tranquillité pour ne pas croire même au Dieu des théologiens.

On trouva, dit-on, dans les papiers de Théophile des lettres latines de Des-Barreaux, où ſon impiété ſe montroit ſans voile; mais ces lettres ne furent point imprimées, & tant que ces pieces du procès ne ſeront pas entre les mains du public, perſonne n'a le droit de flétrir ſa mémoire.

Boileau a pu dire dans ſes ſatyres:

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu, du ton de Des-Barreaux:

Mais au tribunal de la raiſon, de quelle autorité peut être une ſatyre?

PART. III.

Au reſte, ſi Des-Barreaux a été vraiment un athée, il l'étoit ſans principe, & de quel poids ſeroit le ſuffrage d'un Épicurien qui, tant qu'il ſe portoit bien, faiſoit des épigrammes contre Dieu, & à la moindre indigeſtion, lui demandoit pardon, dans des ſonnets qu'enſuite il aimoit à déſavouer ?

LISZINSKI.

CASIMIR Liſzinski, gentilhomme Polonois, s'étoit fait un ennemi d'un évêque de Poſnanie; celui-ci l'accuſa d'athéiſme à la diete de Grodno, & comme il étoit très-puiſſant, il fut écouté; malheureuſement, on avoit trouvé chez Liſzinski un manuſcrit où il ſoutenoit que c'étoit l'homme qui étoit le créateur de Dieu; il n'en fallut pas davantage pour condamner l'auteur au feu : la ſentence fut exécutée en 1689, & ſes cendres ayant été miſes dans un canon furent tirées en l'air du côté de la Tartarie (*); on voit que chez toutes les nations, on s'eſt permis très-légerement de brûler les hommes pour la cauſe de Dieu.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) *Spectateur* d'Addiſſon, tome IV, diſc. 27.

HOBBES.

PART. III.

CE célebre ſceptique de l'Angleterre n'attaqua pas le théiſme avec des argumens de l'école, ou dans des vers oubliés : il étaya le génie de Lucrece de ſa puiſſante dialectique: c'eſt à lui peut-être qu'on doit Spinoſa, & il eſt bon de s'arrêter un moment ſur ſa perſonne & ſur ſes ouvrages.

Hobbes naquit à Mamelsbury, l'année où la flotte invincible de Philippe II fut détruite par les tempêtes; il fut dans ſa jeuneſſe de la ſociété du chancelier Bacon : c'eſt chez ce beau génie qu'il apprit à détruire non l'idée de Dieu, mais les préjugés des hommes.

Londres commençoit à devenir le foyer de cette guerre civile célebre, d'où devoit dériver la conſtitution angloiſe, le chef-d'œuvre des gouvernemens, & le ſeul de l'Europe moderne où l'on ait cimenté par des loix, le contrat qui lie un roi à ſes peuples. Hobbes étudia la poli-

tique en lui-même, & non dans les livres frivoles de ſes contemporains, & le fruit de ſes travaux, fut ſon traité *du citoyen* & ſon *Leviathan.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Ces deux ouvrages qui, malgré les erreurs qu'ils renferment, reſpirent la tolérance & l'amour des hommes, ne furent accueillis d'aucun parti : Hobbes étoit philoſophe & ne pouvoit ſe faire entendre par des rebelles ou par des eſclaves.

Obligé de quitter l'Angleterre, il vint en France; Richelieu régnoit alors pour Louis XIII, & le défenſeur des droits du citoyen fut accueilli de l'aſſaſſin des de Thou, des Marillac & des Montmorency.

Une diſpute qu'il eut dans ce tems-là avec Deſcartes ſur les loix du mouvement, acheva de développer dans ſon eſprit les germes de l'athéiſme; il s'en falloit bien que ſes principes fuſſent les mêmes que ceux de ſon adverſaire : le philoſophe François étoit parti de cet axiome, *je penſe, donc je ſuis ;* celui de Mamelsbury, poſa pour baſe de ſa métaphyſique : *je penſe,*

PART. III.

donc la matiere peut penſer ; quoique l'infini ſépare ces deux ſyſtêmes, il eſt venu de nos jours un Hardouin qui a mis d'accord leurs auteurs en les rangeant tous deux dans la claſſe des athées.

Le philoſophe a appellé de ce jugement par rapport à Deſcartes : il n'en eſt pas de même de Hobbes ; on ne peut douter à la lecture réfléchie de ſon *corps politique*, de ſon *décameron*, de ſes écrits polémiques contre l'évêque de Derry, qu'il n'eût les ſentimens les plus audacieux ſur la divinité.

Son grand principe que tout s'exécute par des loix méchaniques, & que la matiere par ſa ſeule énergie a produit & conſerve le ſyſtême des êtres, conduit au dogme deſtructeur de la fatalité.

Ses axiomes politiques que la nature a donné à tous, le droit à tout, même à l'offenſe ; qu'il n'y a point de différence entre le juſte & l'injuſte, & qu'on n'eſt vraiment bon ou méchant, que dans la ville où l'on vit, renverſent eſſentiellement la morale du genre humain.

Hobbes né le plus indépendant des êtres qui reſpirent ſur ce globe, ſoutenoit que l'athée ne donnant pas ſon conſentement au pacte de l'homme avec Dieu, n'étoit point ſous ſon empire, & ne devoit point être obligé d'obſerver ſes loix (*), comme ſi le modérateur des mondes reſſembloit à nos foibles deſpotes, dont un Caton rend la tyrannie inutile en fuyant, ou par un coup de poignard. L'HOMME AVEC DIEU.

Le philoſophe de Mamelsbury croyoit le premier dogme du théiſme tellement inutile aux légiſlateurs, qu'il a écrit que ſi dans une république où l'on ne reconnoîtroit point de Dieu, quelque citoyen venoit en propoſer un, il le feroit pendre.

Quelqu'atroces que ſoient ces propoſitions, ce ne furent point celles contre leſquelles l'Angleterre réclama : c'étoit ſa liberté qui l'occupoit alors & non ſon culte; ou plutôt elle ne s'occupoit de ſon culte que par rapport à ſa liberté; auſſi quand Hobbes imprima que la

(*) *De cive*, cap. XIV & XV.

PART. III.

ſanction civile étoit néceſſaire à la religion, & que le vrai pontife étoit le magiſtrat, cette vérité éternelle ſouleva la moitié de la nation; les prêtres qui avoient intérêt que l'état fût dans l'égliſe & non l'égliſe dans l'état, anathématiſerent le philoſophe, & ils en firent un athée non pour avoir nié Dieu, mais pour avoir prévenu les crimes du ſacerdoce.

Hobbes odieux à une partie de l'Angleterre par l'audace de ſes écrits politiques, fut ſoupçonné d'avoir favoriſé Cromwel dans ſon régicide : ce fait n'a jamais été avéré; on ne put lui reprocher à cet égard que cette phraſe du *Leviathan* : « Les ſujets ne ſont obligés envers » leur ſouverain que tant qu'il lui reſte le pou» voir de les protéger (*). » Le ſophiſte de Mamelsbury eſt déjà aſſez coupable envers les

(*) *Obligatio civium erga eum qui ſummam habet poteſtatem, tandem nec diutius permanere intelligitur quam manet potentia cives protegendi.* — Charles I étoit alors malheureuſement hors d'état de protéger ſes ſujets fideles : il n'en falloit pas tant pour empoiſonner les vues du philoſophe.

hommes ſans charger encore ſa mémoire du crime de rebellion.

L'HOMME AVEC DIEU.

Hobbes mourut tranquillement à l'âge de 91 ans regretté de tout ce qui l'approchoit ; car il étoit fils tendre, citoyen éclairé & bon ami ; ainſi il reſſerroit par l'exemple de ſa vie les vertus ſociales qu'il relâchoit par l'intempérance de ſa plume.

Une ſi ſinguliere contradiction n'étoit pas la ſeule qui caractérisât la perſonne de ce philoſophe : ce ſceptique qui nioit hautement qu'il y eût une ſubſtance diſtincte de la matiere, avoit tellement peur des eſprits, qu'il ne pouvoit reſter ſeul dans une chambre fermée (*) ; il vanta l'excellence des mathématiques & il écrivit contr'elles ; il profita de l'excellente dialectique de Bayle, & il affecta pour lui le plus ſouverain des mépris ; Hobbes, en un mot, fut un homme extraordinaire, mais ne ſera jamais un grand homme.

(*) *Londres*, tome II, page 8.

SPINOSA.

PART. III.

CE fameux athée tant cité & ſi peu lu, naquit en 1632 d'un juif Portugais, établi à Amſterdam; l'activité de ſon génie s'exerça de bonne heure : trop éclairé pour admettre ſans motif les idées reçues, il commença par ſe faire le juge de la religion de ſes peres; les rêveries du rabiniſme n'étoient pas de nature à pouvoir germer dans ſon entendement, & il ne tarda pas à les rejeter : les juifs inſtruits de cette apoſtaſie ſecrete craignirent les ſuites de ſa franchiſe, & répondirent à ſes argumens par un coup de poignard.

Spinoſa revenu de ſa bleſſure abandonna publiquement un culte qui autoriſoit les aſſaſſinats, & ſe livra tout entier à la philoſophie, l'amie des mœurs & de la tolérance; il laiſſoit paſſer quelquefois trois mois entiers ſans ſortir de ſon cabinet : cette perſévérance dans le travail auroit fait de ce philoſophe le rival de Deſcartes,

Deſcartes, s'il avoit eu ſa logique & ſon génie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Spinoſa, en adoptant le dogme effréné de Diagoras, conſerva les mœurs de Socrate; il avoit la ſobriété des bonzes & de nos anachoretes: ſon déſintéreſſement étoit ſi héroïque, que malgré la modicité de ſa fortune, il remit aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une penſion de 200 florins que lui faiſoit ce grand homme: on ne le connoiſſoit dans ſa ſolitude que par ſes bienfaits: il ſembloit que ce vertueux ſophiſte cherchât à rendre à la terre par l'exemple de ſa vie, le Dieu qu'il lui raviſſoit par ſon ſyſtême.

Ses travaux inconſidérés réunis à ſes malheurs abrégerent ſes jours: il mourut à la Haye, âgé de 45 ans, avec les regrets de tous les gens de bien qui n'avoient pas lu ſes ouvrages.

Spinoſa ne tomba que par degrés dans l'athéiſme; il en paroiſſoit très-éloigné au commencement de ſa carriere philoſophique, quand il publia les *Principes de Deſcartes démontrés à la façon des géometres*: mais il en eſt de ce

PART. III.

juif célebre comme de Bayle : ſon ſcepticiſme étoit un fluide corroſif qui commença par mordre ſur les erreurs & qui attaqua enſuite les vérités de la nature.

Le premier ouvrage où Spinoſa fut lui-même, eſt ce fameux traité *Théologo-politique*, où il examine les cultes religieux en citoyen du monde; ſes principaux traits ſont dirigés contre la légiſlation de Moyſe, les prophéties des juifs & leurs miracles. S'il faut croire ce dangereux ſceptique, le légiſlateur Hébreux étoit un fanatique imbécille; les prophéties n'ont pas plus de poids que les oracles des Sybilles, & les miracles ſont impoſſibles : il y a au reſte des recherches immenſes dans cet ouvrage, & Newton y avoit puiſé les principes fondamentaux de ſa chronologie.

Les œuvres poſthumes de Spinoſa, bien plus hardies encore que le traité *Théologo-politique*, renferment ſa vraie profeſſion de foi : il expoſe ſon ſyſtême avec un ordre géométrique qui étonne; le fameux comte de Boulain-

villiers l'a analyſé avec préciſion dans un livre qui a pour titre *Réfutation de Spinoſa* : cette réfutation annoncée dans le frontiſpice ne ſe trouve pas dans l'ouvrage ; & il eſt probable que c'eſt afin de faire paſſer le poiſon, qu'on a écrit ſur le vaſe le mot d'antidote.

L'HOMME AVEC DIEU.

Suivant ce héros des athées modernes, il n'y a qu'une ſeule ſubſtance douée de l'étendue & de la penſée ; tous les êtres de l'univers ſont des modes de cette ſubſtance, qu'on peut appeller Dieu, ſi l'on ne veut pas effaroucher le vulgaire ; un autre ordre de choſes que celui que nous voyons eſt impoſſible ; les cauſes finales ſont une chimere, & le monde ne ſe meut que par les loix d'une aveugle fatalité.

Bayle, qui malgré ſon pyrhoniſme n'étoit qu'un théiſte inconſéquent, a réfuté ce ſyſtême d'une maniere triomphante (*) ; il a prouvé

(*) Voyez ſon Diction. hiſtor. au mot *Spinoſa* ; vous y trouverez des choſes : ſi vous ne voulez que des mots & des injures, liſez l'ouvrage qui a pour titre : *Arcana atheiſmi revelata philoſophiæ & paradoxa refutata examine tractatûs Theologo-politici, authore Cupero* ; &

PART. III.

qu'une ſubſtance unique ne peut être compoſée de parties hétérogenes & diviſibles comme la matiere; que ce monde n'eſt pas le meilleur des mondes poſſibles; que des effets ſans cauſe ſont une contradiction dans les termes; & que Dieu dans cette hypotheſe étant ſujet à déraiſonner avec les ſophiſtes, à être violé avec Lucrece, & à ſe manger avec les Cannibales, ſe trouve le plus extravagant des monſtres qui ſoient ſortis de l'imagination des mythologiſtes & des théologiens.

La phyſique de Spinoſa a pour baſe la chimere Cartéſienne ſur le plein. Sa métaphyſique roule ſur le néant des abſtractions: ſa morale dérive d'une ignorance profonde de la nature des hommes & de leur rapport avec les êtres qui les environnent. — Quand un athée marche ainſi ſans ceſſe ſur des ſables mouvans, il eſt difficile qu'il parvienne à la vérité auſſi-tôt que le théiſte, qui ſuit d'un pied ferme une route qui lui a été frayée par une chaîne de grands hommes.

les critiques diffuſes du bénédictin Lamy ou du miniſtre Bredembourg.

TOLAND.

CE ſceptique Irlandois étoit né avec une ame fiere & indépendante, que l'indigence aiguillonnoit ſans humilier & que l'oppreſſion irritoit ſans abattre; le premier ouvrage qu'il publia fut ſon *Chriſtianiſme ſans myſteres*, la moins audacieuſe de ſes déclamations contre le culte de ſes ancêtres : on le flétrit dans ſa patrie au lieu de l'inſtruire; on l'opprima au lieu de le réfuter : alors ſa plume ceſſa d'être circonſpecte; il lança contre tous les cultes religieux ſon *Nazaréen*, ſon *Panthœiſticon* & ſes *Origines* (*). Il ſembloit que cette attaque dût irriter les ſerpens du fanatiſme : mais contre l'attente générale, ils ceſſerent de ſiffler, & Toland

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) Le chriſtianiſme ſur-tout étoit à ſes yeux une idole qu'il ſe faiſoit un devoir d'abattre : on voit dans ſes ouvrages les plus étrangers à la religion des traces de ſon animoſité contre ce culte; il a fait une vie de Milton, où à propos de l'*Eikon Baſiliki*, attribué à l'infortuné roi Charles I, il ſe joue de nos livres ſacrés; ſa fureur eſt trop ouverte pour être dangereuſe.

PART. III.

perſécuté pour avoir combattu un culte, ceſſa de l'être quand il les attaqua tous.

Les idées extraordinaires, je ne dis pas les idées juſtes, ſe rencontrent en foule dans les ouvrages de Toland; il eſt le premier ou plutôt le ſeul écrivain qui ait avancé que Moyſe étoit auſſi athée que Spinoſa : le ſavant Huet a eu la foibleſſe de réfuter ſérieuſement ce paradoxe.

Toland étoit lui-même athée; & quoiqu'il n'en faſſe pas l'aveu, on le voit évidemment dans ſes ouvrages. Il mourut en 1722, en diſant : *Je vais dormir.*

MANDEVILLE.

L'HOMME AVEC DIEU.

CE médecin Hollandois publia dans la patrie des Locke & des Newton tous les ouvrages audacieux auxquels il doit une ſorte de célébrité; ſes *Penſées libres* & la *Fable des Abeilles* ſont les ſeuls que conſervent les bibliomanes; le cyniſme s'y montre à découvert; l'auteur y nie la diſtinction du juſte & de l'injuſte, & tente de faire l'apologie de la licence & des crimes : ſans l'allégorie qui ſert de voile à ces dogmes atroces, l'athée lui-même ne pourroit les lire. Mandeville mourut à Londres en 1733, après avoir vécu dans les principes qui dirigerent ſa plume.

MESLIER.

PART. III.

IL y avoit en Champagne un curé de mœurs irréprochables qui vivoit en ſtoïcien, & donnoit à l'indigent chaque année le reſte de ſon revenu ; on le propoſoit à l'incrédule comme l'exemple du ſacerdoce : il mourut en 1733 ; on chercha ſon teſtament, & on trouva ſous ce titre un manuſcrit très-volumineux, ſur l'enveloppe duquel étoient ces mots adreſſés à ſes paroiſſiens : « J'ai vu & reconnu les » erreurs, les folies & les méchancetés des » hommes ; je les déteſte : je n'ai oſé le » dire pendant ma vie ; mais je le dirai au » moins en mourant. Puiſſe ce mémoire, » écrit de ma main, ſervir de témoignage à » la vérité ! »

On ouvrit ce manuſcrit & on y lut avec étonnement une critique naïve & groſſiere de tous les dogmes qu'il avoit prêchés pendant vingt ans : ſon but étoit d'anéantir toute reli-

gion, même celle de la nature (*) ; on ne traîna pas ſon cadavre ſur la claie, ſupplice cependant bien plus fait pour ſon crime que pour le ſuicide. L'HOMME AVEC DIEU.

Quelqu'éloge qu'on faſſe de la vie privée de Meſlier, il ne ſera jamais mon héros. Un honnête homme qui a des doutes ſur ſon culte, n'entre pas dans le ſacerdoce : il ne prêche pas pendant vingt ans des dogmes dont il croit voir l'abſurdité ; il n'eſt pas hypocrite toute ſa vie, pour être philoſophe quand il ne ſera plus. — Si toutefois on eſt philoſophe quand on ravit à l'homme ſon Dieu & ſa morale.

(*) Voyez les détails de cette ſinguliere anecdote, *Nouv. mélang.* de M. de Voltaire, tome VII, page 301.

FRERET.

PART. III.

FRERET, un des écrivains les plus étonnans de ſon ſiecle par ſes vaſtes connoiſſances & par l'abus qu'il fit de ſa raiſon, vécut moins avec les hommes qu'avec les livres, & on s'en apperçoit aſſez à l'aſpérité de ſes mœurs & à la ſéchereſſe de ſes ouvrages.

Reçu à l'âge de 25 ans à l'académie des belles-lettres, il y débuta par un diſcours hardi ſur l'origine des François, qui lui valut la célébrité & la Baſtille (*); les inquiſiteurs d'état qui le conduiſirent dans ſa priſon ne lui laiſſerent que le dictionnaire de Bayle, pour en charmer les ennuis; Freret apprit preſque par cœur ce fameux ſceptique; ſes doutes contre les cultes

(*) On demandoit à un homme d'état philoſophe quel étoit dans la capitale l'emplacement où l'on pourroit ériger une ſtatue à un roi qui voudroit être le pere de ſes peuples, à Louis XVI: il répondit, *la Baſtille.* — Mot ſublime que tous ces petits Machiavels de cour qui font de la politique l'art d'opprimer, ne ſont pas à portée d'entendre.

religieux germerent dès-lors dans ſa tête ardente, & voilà l'origine de la *lettre de Thraſibule.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Freret qui connoiſſoit preſque toutes les langues anciennes & modernes, qui avoit défriché toutes les landes de la chronologie, qui par l'étude raiſonnée qu'il avoit faite des annales humaines, étoit devenu le citoyen du monde entier, Freret, en un mot, le Varron des modernes, a reçu du fond de ſa tombe le tribut d'éloges qu'il méritoit pour l'étendue & la variété de ſes connoiſſances : mais je ne l'enviſage ici que comme deſtructeur du théiſme.

Avant d'attaquer la religion de la nature, ce ſceptique s'eſſaya ſur celle de ſes peres : je ne parle point de ſa *Moyſade*, ſatyre de college, qu'il eut dans l'âge mûr le courage de déſavouer ; mais ſon *Examen des apologiſtes du chriſtianiſme*, eſt un ouvrage digne de Celſe ou du grand Julien, & quelqu'hétérodoxe qu'il paroiſſe, il eſt reſté juſqu'ici ſans réponſe.

Freret très-profond dans ſes écrits, étoit très-modeſte dans les titres qu'il leur impoſoit :

PART. III.

l'*examen de nos apologiſtes*, eſt cependant moins un examen qu'un jugement ; & le livre audacieux qu'il écrivit contre la divinité, au lieu de s'appeller *lettre de Thraſibule*, pouvoit être décoré à ſon frontiſpice du titre faſtueux de *Syſtême de la nature.*

Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que les principaux ſophiſmes du *ſyſtême* ſont tirés de cette lettre de Thraſibule qu'on ne cite jamais (*) ; le nouveau Mirabaud n'auroit pas plus exiſté ſans Freret que Boileau ſans Juvenal & l'auteur de l'Enéide ſans celui de l'Iliade.

Les ſophiſmes de l'athée, au reſte, ne ſont pas plus neufs dans Freret qui cite des faits, que dans Mirabaud qui fait des phraſes. Ils

(*) Tout ce que dit le patriarche des athées des idées innées, de l'action & de la réaction des parties du grand tout, de la maniere dont l'homme a créé ſon Dieu, de l'altération des êtres qui les rend alternativement cauſes & effets, des rêveries théologiques ſur les attributs de l'être ſuprême ; toute cette chaîne, dis-je, ſoit de raiſonnemens, ſoit de ſophiſme, eſt copiée de la *Lettre de Thraſibule*. Voyez ſur-tout depuis la page 161 juſqu'à la page 274.

roulent ſur l'impoſſibilité de connoître l'eſſence de Dieu, qu'on confond avec celle de s'aſſurer de ſon exiſtence; ſur l'incompatibilité apparente du mal phyſique & de la providence; ſur l'abſurdité des cultes des hommes qu'on fait retomber ſur celui de la nature, &c. tous ces argumens cent fois rebattus & cent fois réfutés ne peuvent guere plus être rajeunis que par le ſtyle; ce ſont des traits rouillés dont on polit encore le fer, mais dont on a pour jamais émouſſé la pointe. L'HOMME AVEC DIEU.

Ajoutons pour l'honneur de la mémoire de Freret, que la *lettre de Thraſibule* ne fut point imprimée de ſon vivant; s'il eut le malheur de devenir athée, il n'y ajouta pas le crime d'en faire.

Ce ſavant mourut en 1749, âgé de 62 ans; il avoit vécu trois ſiecles, ſi on en juge par ſes ouvrages.

LA METTRIE.

PART. III.

PERSONNE n'a écrit contre Dieu avec plus d'audace que La Mettrie, & perſonne ne mérite moins d'être réfuté ; c'étoit, dit-on, un fol qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe : on s'en apperçoit aſſez à l'incohérence de ſes idées, & à ſa brillante imagination, à ſon éternelle déraiſon & à ſes ſaillies.

Son *Hiſtoire naturelle de l'ame*, ſon *Homme-plante*, ſon *Homme-machine*, ſon *Art de jouir*, ſont ſans logique & ſans méthode : toutes les productions de ſa plume effrénée, ne peuvent être lues que par les éleves de Pétrone, au milieu du repas de Trimalcion.

La Mettrie fut toute ſa vie un prodige de contradictions : il la paſſa à traduire Boerhaave & à ſe jouer de ſa morale ; à exercer la médecine, & à écrire contre elle : l'auteur de l'*Homme-machine* avoit vraiment la machine de ſon entendement détraquée ; & ſes livres n'ont pas plus d'autorité en philoſophie que les oracles

de la Sybille de Cumes ou de l'Elie des convulſionnaires.

L'HOMME AVEC DIEU.

La plus forte contradiction qu'on reproche à La Mettrie, eſt d'avoir cherché à anéantir Dieu dans ſes écrits, tandis qu'il avouoit à ſes amis dans l'intimité, qu'il croyoit à ſon exiſtence : la manie d'être cité par-tout, comme une machine extraordinaire, ſuffit pour expliquer ce problême moral; au reſte, on a vu en ce genre un prodige encore plus extraordinaire : un jéſuite employé vingt ans dans les miſſions du Canada, avoit affronté cent fois le martyre pour amener les ſauvages au culte d'un Dieu qu'il regardoit comme un impoſteur. Un philoſophe lui objectant cette inconſéquence : « ah, répondit-il, vous n'avez pas d'idée du » plaiſir qu'on goûte à ſe faire écouter de vingt » mille hommes, & à leur perſuader ce qu'on » ne croit pas ſoi-même. »

La Mettrie mourut à Berlin en 1751, âgé de 43 ans, & ſa mort plus brillante que ſa vie, fut honorée d'un éloge funebre du roi de Pruſſe.

BOULANGER.

PART. III.

CE génie extraordinaire qui ſe forma lui-même malgré la nature, fut jugé dans ſa jeuneſſe, le plus inepte des hommes, par ſes inſtituteurs; & il eut cela de commun avec le célebre Malebranche: ils appellerent tous deux à la poſtérité de ce jugement des beaux-eſprits de college; Malebranche lut Deſcartes & fit la *Recherche ſur la vérité*; Boulanger étudia le cœur humain & le fruit de ſon travail fut le *Deſpotiſme oriental*.

Boulanger étoit ingénieur des ponts & chauſſées: ce fut ſur les grands chemins dont la direction étoit confiée à ſes talens qu'il devint philoſophe: on diroit que l'intelligence ſuit à certains égards les progrès de la vue; l'une & l'autre trop reſſerrées dans l'enceinte des villes ſe développent avec avantage dans une campagne ouverte, & où on jouit en liberté de toute la nature.

Boulanger

Boulanger eut la ſageſſe de bonne heure de ſe défier d'une imagination dont on eſt porté à confondre le brillant avec l'audace; il voulut ſavoir ce que penſoient ſur la nature les hommes qui l'avoient précédés, afin d'acheter le droit de confirmer leurs opinions ou de les combattre; mais on ne peut apprécier les anciens, que par la lecture de leurs écrits originaux; ſuivant ce principe il étudia les langues; dans l'intervalle d'un petit nombre d'années il apprit le grec, le latin, l'arabe & l'hébreu avec ſes dialectes: ſa logique naturelle lui tenoit lieu de grammaire; & quand on a une tête bien organiſée, on volé de ſoi-même dans une carriere où on ne feroit que ramper avec les méthodes arbitraires des Etienne, des Schrevelius & des Maſcleff. L'HOMME AVEC DIEU.

Le *Deſpotiſme oriental* fut le premier écrit de Boulanger; mais il n'eſt que le dernier chapitre d'un ouvrage bien plus audacieux qui ne parut qu'après ſa mort; je veux parler de l'*Antiquité dévoilée*, livre plein de recherches,

PART. III.

de ſaine critique, & quelquefois d'excellente philoſophie, mais où il s'eſt trop abandonné à ſes conjectures : quelque brillant que ſoit un édifice, on n'aime point à le voir bâti ſur des nuages.

Le *chriſtianiſme dévoilé* eſt une ſatyre amere contre la religion de nos peres, qui a révolté juſqu'au théiſte : la terre a peu de cultes eſſentiellement deſtructeurs : les aſſaſſinats ſacrés, les bûchers de l'inquiſition, les guerres religieuſes ſont moins l'ouvrage de la doctrine que des impoſteurs qui l'annoncent : on peut écrire contre le fanatique, mais ſans l'être ſoi-même.

En général, Boulanger paroît trop affecté des maux qui affligent l'eſpece humaine ; les révolutions phyſiques du globe, les traces d'un grand déluge empreintes ſur nos monumens, les crimes du ſacerdoce ſont les ſeuls objets qui ſe préſentent à ſes pinceaux : ſon imagination voit tout en noir, & s'il avoit été ſublime, il auroit été le Tacite des philoſophes.

Ce malheur de voir par-tout le mauvais

principe, le conduiſit inſenſiblement à nier le bon; il ne falloit peut-être que préſenter des tableaux rians à ſon imagination pour le guérir de l'athéiſme. Boulanger mourut à Paris en 1759, âgé de 37 ans : il reſſembloit, dit-on, à Socrate tel qu'il eſt repréſenté dans d'anciennes agathes : mais il n'avoit de ce grand homme que le courage & la phyſionomie.

L'HOMME AVEC DIEU.

MIRABAUD.

PART. III.

MON enthouſiaſme pour la tolérance m'engage à ne parler ici que des athées qui ne ſont plus : ce n'eſt point au philoſophe de la nature à fournir de l'aliment à la haine ſacerdotale, & à indiquer à la loi les victimes qu'elle doit frapper.

Puiſque le nom de Mirabaud ſe trouve à la tête du *Syſtême de la nature*, je vais ſuppoſer un moment que ce livre effréné a été réellement trouvé dans les papiers du traducteur du Taſſe ; je n'oublierai jamais, même en réfutant un athée, que la perſonne de l'auteur qu'on critique doit toujours être diſtinguée de ſes ouvrages.

Le *Syſtême de la nature* eſt de tous les livres de ce ſiecle, celui qui eſt le plus aiſé à réfuter, pourvu que la critique parte de la plume d'un théiſte & non celle d'un théologien.

Le cynique Mirabaud, tout en déclamant contre l'obſcurité des principes métaphyſiques,

eſt lui-même, dans ſa définition de la nature, de l'intelligence & des élémens de la matiere, auſſi obſcur que Sanchoniaton, ou les livres d'alchymie. L'HOMME AVEC DIEU.

Le *ſyſtême* fourmille de contradictions : ici *l'homme eſt produit de toute éternité* (*) ; comme ſi la réunion de ces deux mots *produit* & *éternité*, n'étoit pas néceſſairement incompatible : là *l'obſervateur attentif voit la nature ſe remplir de germes errans* (**), tandis que quelques pages plus haut, il aſſure *qu'il n'y a point de germes* (†) : ailleurs il avance cette étrange propoſition, que *dès que le vice rend l'homme heureux, il doit aimer le vice* (††) ; & dans ſes péroraiſons éloquentes il aſſure au genre humain que le bonheur n'exiſte que dans la vertu.

Il me ſemble que quand on oſe affirmer que Dieu n'exiſte pas, il faut le démontrer à la façon

(*) Tome I, pages 81 & 82.
(**) Ibid. page 34.
(†) Ibid. pages 23 & 27.
(††) Ibid. page 152.

PART. III.

des géometres : dès qu'on ne m'offre que des doutes, je dois préférer ma croyance à l'athéiſme : s'il n'y a rien d'évident ſur la terre, j'aime encore mieux me tromper avec mon cœur & le genre humain, qu'avec un petit nombre de ſophiſtes qui mutilent ma ſenſibilité, & me font mourir mille fois avant d'entrer dans la tombe.

Après une lecture très-réfléchie de ce livre effréné, il m'a paru que l'auteur ne s'étoit point propoſé pour but de faire un ouvrage utile, mais un ouvrage ſingulier, & que, ne ſe ſentant point aſſez de génie pour élever à la vérité un monument qui fît époque, il avoit tenté d'acheter la célébrité d'Eroſtrate, par le livre le plus hardi qui fût ſorti encore de la main des hommes.

Il m'a ſemblé que cet écrivain n'étoit ni chymiſte, ni phyſicien; & il n'y avoit cependant qu'un homme tel que Newton, Stalh ou Boerhaave qui eût le droit de décompoſer la matiere, & de faire un nouveau ſyſtême ſur la génération des êtres.

Je ſuis tenté de croire que le *Syſtême de la*

nature eſt un recueil des chapitres faits ſans méthode, & dont des phraſes de rhétorique forment ſeules la liaiſon; l'auteur avoit aſſez d'eſprit pour écrire avec chaleur quelques pages de ſophiſmes; mais ſa tête n'étoit pas aſſez bien organiſée pour embraſſer d'une vue générale un vaſte ſyſtême d'erreurs, où toutes les idées s'enchaînaſſent & dont rien ne trahît la foibleſſe de l'architecte (*). L'HOMME AVEC DIEU.

(*) L'indifférence de l'auteur de la *Philoſophie de la nature* pour ce livre ſi vanté par les femmes qui ne le liſent point, eſt juſtifiée par une lettre de M. de Voltaire, qui nous eſt tombée entre les mains, & dont nous allons tranſcrire quelques fragmens.

Lettre de M. de Voltaire à l'Auteur de la Philoſophie de la nature.

« Je ſuis bien ſûr, monſieur, que vos mélanges ſur » Suétonne me donneront autant de plaiſir que votre » dernier ouvrage, & que j'y trouverai par-tout la » main du philoſophe: je mets une différence eſſentielle » entre la *Philoſophie de la nature* & le *Syſtême de la* » *nature*; il y a, j'en conviens, deux ou trois cha- » pitres éloquens dans le Syſtême, mais tout le reſte eſt » déclamation & répétition; l'auteur ſuppoſe tout & » ne prouve rien: ſon livre eſt fondé ſur deux grands » ridicules; l'un eſt la chimere que la matiere non pen-

PART. III.

Voilà pourquoi il y a ſi peu de choix dans les matériaux qui forment ce tout monſtrueux; tant de penſées foibles ou extravagantes à côté de quelques principes pleins de lumiere, & un enthouſiaſme ſi factice pour la vertu, après avoir répété le blaſphême de Brutus.

Quant au mérite littéraire de l'ouvrage, il me ſemble encore bien au-deſſous de ſa réputation; il eſt aiſé de démontrer que l'auteur n'a rien créé, & qu'il s'eſt contenté de raſſembler ſous un point de vue les opinions extravagantes qui ſont répandues dans le traité théologo-

---

» ſante produit néceſſairement la penſée : chimere que » Spinoſa même n'oſe admettre : l'autre . . . .

» . . . . . .

» . . . . . .

» C'eſt la honte éternelle de la France que des philo- » ſophes d'ailleurs inſtruits aient fait ſervir ces inepties » de baſe à leurs ſyſtêmes.

» Vous êtes bien loin, monſieur, de tomber dans de » pareils travers, & je n'ai vu dans votre livre que du » génie, des connoiſſances & de la raiſon.

» Votre ſage critique. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A Ferney, ce 25 novembre 1771.

politique de Spinoſa, dans la lettre de Thraſibule, & dans les œuvres de la Mettrie, de Bolingbroke & de Shaftesbury.

Son unique mérite eſt d'avoir rajeuni par le ſtyle des abſurdités qui commençoient à déplaire en vieilliſſant; encore combien en général la maniere de l'auteur eſt-elle lâche & traînante! on achete par une heure d'ennui quelques lignes écrites avec chaleur : un philoſophe qui ſeroit le génie du mal, pourroit mettre en trente pages les deux volumes du ſyſtême, & il en feroit alors un miroir ardent qui embraſeroit une partie de l'Europe.

Des femmes ont dit que ce livre étoit éloquent : je ne puis le croire; il n'y a point d'éloquence ſans vérité : voilà pourquoi les ſophiſtes ingénieux qui foudroyoient Socrate, n'étoient point regardés à Athenes comme des hommes éloquens : voilà pourquoi dans le roman d'Héloïſe, de deux lettres contradictoires ſur le ſuicide, il n'y en a qu'une qui ſoit un chef-d'œuvre d'éloquence.

PART. III.

Je ne ſais ſi je me trompe; mais dans trente ans on ne lira pas plus le ſyſtême, qu'on ne lit aujourd'hui les rapſodies théologiques de Spinoſa, le Leviathan de Hobbes, & le livre apocryphe des Trois Impoſteurs; la phyſique, le théiſme & la raiſon, auront ſapé alors les pieds d'argile de ce coloſſe qui ſemble nous écraſer; & malheur à nous ſi j'étois un faux prophete!

CHAPITRE VII.

RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE ET NATURELLE SUR LA PHILOSOPHIE QUI NE CONSISTE QU'A DÉTRUIRE.

L'HOMME AVEC DIEU.

LES hommes ont preſque toujours mal jugé les philoſophes; ils les ont perſécutés, quand ils étoient utiles; ils les ont adorés, quand ils ceſſoient de l'être.

Il y a des tems où un philoſophe peut être regardé comme un demi-dieu parmi les nations; c'eſt lorſqu'elles ſont en proie à la ſuperſtition & au fanatiſme; lorſque d'indigenes préjugés déshonorent leurs opinions, leur culte & leurs loix; lorſque, pour les ramener à la nature, il faut détruire également ce qu'elles ſont & ce qu'elles croient; les Bacon, les Galilée, les Deſcartes paroiſſent alors, & donnent une ſecouſſe à l'eſprit humain pour le tirer de ſa léthargie; mais le premier uſage que les peuples font de leur liberté, c'eſt de frapper leurs libérateurs.

PART. III.

Cependant les germes qu'ont ſemés ces grands hommes ſe développent ; le mouvement philoſophique ſe communique d'un état à l'autre ; la révolution s'acheve, & tout le monde devient philoſophe : c'eſt dans ce moment que les ſages de la terre ſont remplacés par les ſophiſtes. Dès qu'on ne trouve plus de préjugés à détruire, on attaque les vérités immortelles de la nature, & cette philoſophie bâtarde fait alors plus de tort au genre humain que les anciennes erreurs dont la philoſophie légitime l'a délivré ; cependant à meſure que l'art devient moins utile, les artiſtes ſont plus honorés ; on tremble d'imiter les hommes ſtupides qui mépriſerent Bacon (*), qui exilerent Deſcartes, & qui brûlerent les ouvrages de Galilée, & on ne prononce qu'avec reſpect les noms de Chubb, de Tyndale & de la Mettrie.

Quand les philoſophes ont été les plus ref-

(*) Ce grand homme a mis dans ſon teſtament : *Je legue mon nom & mes ouvrages à la poſtérité ; car mon ſiecle ne me connoît pas.*

pectables des hommes, on a cabalé contre eux; quand ils ſont devenus moins dignes de reſpect, ils ont cabalé à leur tour.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le nom de cabale ne doit offenſer perſonne; il eſt certain que dans tous les tems où les hommes de lettres ont pu faire une ſecte à part, ils ont cabalé pour être les diſpenſateurs uniques de la célébrité. De grands hommes même n'ont pas été exempts de cette foibleſſe : voyez Port-Royal; jamais on n'a vu ſur la terre de ſociété qui ait rendu plus reſpectable le génie & la vertu; cependant ces ſolitaires célebres n'étoient pas exempts des préjugés des ſectaires. Arnaud doutoit que les jéſuites puſſent produire un bon géometre, & Paſchal faiſoit l'éloge des Enlumineures (*).

Je ſerois tenté de pardonner à des hommes de génie, de vouloir aſſervir tous les êtres qui penſent, à leurs opinions littéraires; mais je ne vois qu'avec douleur que des philoſophes caba-

(*) Ridicule déclamation en vers contre les jéſuites, dont on voit un grand éloge dans les Provinciales.

PART. III.

lent pour faire du ſcepticiſme la religion de la terre; on diroit qu'ils cherchent moins à m'éclairer qu'à me rendre infortuné.

J'étois heureux & tranquille dans ma croyance : obſervant avec ſimplicité les loix ſociales, fidele au culte de ma patrie, & eſpérant de me repoſer un jour dans le ſein du Dieu que mon pere en expirant avoit invoqué; pourquoi un écrivain téméraire vient-il renverſer l'édifice de mes connoiſſances? Pourquoi cherche-t-il à anéantir dans un inſtant cinquante années de vertu? Pourquoi m'expoſe-t-il à vivre dans la crainte & à mourir dans les remords?

Qu'on ne diſe point que la religion naturelle n'eſt qu'un tiſſu de préjugés qui déshonorent l'être qui penſe? C'eſt bien à des philoſophes que j'ai vu naître à attaquer un culte qui ſubſiſte depuis la naiſſance des âges! J'exigerois autant de preuves pour juſtifier leur incrédulité, qu'ils en exigent de moi pour juſtifier ma croyance.

Je ſais que les théologiens ont défiguré

l'ouvrage de Dieu & de la nature ; mais ces préjugés même deviennent une nouvelle preuve de ſon authenticité ; comme les faux calculs ſur la quadrature du cercle démontrent l'excellence de la géométrie. L'HOMME AVEC DIEU.

Mais accordons pour un moment à Freret & à Shaftesbury que tous les cultes de la terre ſont des préjugés ; ce blaſphême ne les rendra pas plus conſéquens ; la philoſophie ne conſiſte pas à détruire tous les préjugés. Combien y a-t-il d'inſtitutions ſublimes fondées ſur eux, & qui ſont la gloire des peuples & des légiſlateurs ? L'honneur lui-même, conſidéré ſous certains points de vue, n'eſt-il pas un préjugé ? Ainſi quand même la religion qui fait notre bonheur ne ſeroit que le fruit de l'impoſture, le philoſophe devroit encore la reſpecter ; il devroit préférer les ténebres d'une erreur utile au genre humain, à l'affreuſe lumiere de la vérité.

Au reſte, il s'en faut bien que le théiſte ne marche dans le crépuſcule de la vie qu'avec un bandeau ſur les yeux : tous ſes ſens dépoſent

PART. III.

en faveur du Dieu qu'il adore, & il a mille fois plus de motifs pour y croire, que le pyrhonien n'en invente pour en douter.

L'athée demande pour ſe faire théiſte le miracle de Julien : il veut lire ſur un nuage en caracteres de feu : *Homme, adore la divinité :* mais le ſpectacle de ces ſyſtêmes de ſoleils gravitans les uns ſur les autres, pour maintenir l'harmonie de l'univers, n'eſt-il pas plus lumineux qu'un vain nuage ? Quels ſont ces caracteres qu'on oblige la main de Dieu à tracer pour ſe faire reconnoître ? Veut-on que l'ordonnateur des mondes parle la langue de l'athée & s'aſſujettiſſe à ſa grammaire ?

Le philoſophe qui ne dogmatiſe que pour détruire a une ſinguliere logique ; il dit : on ſouffre ſur ce globe, donc la providence eſt un phantôme : il y a du mal, donc il ne peut y avoir un auteur du bien.

Pour mettre tout le monde à portée d'apprécier ce ſophiſme, je ſuppoſe que des enfans de Negres & d'Albinos qui n'ont encore rien vu,

vu, entrent pour la premiere fois dans la plaine où ſont les ruines de l'ancienne Palmyre; après le premier quart-d'heure de ſilence, ils ſe mettront à raiſonner chacun ſuivant ſon préjugé; l'Albinos dira: c'eſt un Albinos qui a conſtruit Palmyre; non, repondra le Negre, il n'y a que l'être infini, le grand Hanneton qui ait eu ce pouvoir: ſurvient un Brame qui leur dit: vous vous trompez tous deux; les élémens de cette terre que vous foulez aux pieds ſe ſont combinés d'eux-mêmes pour former ces colonnes: l'Albinos & le Hanneton n'ont rien créé, & il n'y a point de Palmyre.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'Albinos eſt le peuple qui fait de Dieu un homme ordinaire; le Negre eſt le théologien qui à force de ſubtilités en fait un être de raiſon; le Brame eſt l'athée qui le nie.

Le Negre & l'Albinos ſe trompent, parce qu'ils veulent juger de ce qu'ils ne ſont pas à portée de connoître; mais celui de tous qui raiſonne le plus mal eſt le Brame, qui ſur les ruines mêmes de Palmyre veut que Palmyre n'ait jamais exiſté.

PART. III.

Un philoſophe n'a point le droit d'écrire contre Dieu à cauſe des nuages dont il s'enveloppe ; c'eſt être de mauvaiſe foi que de juger du théiſme par le voile léger qui le couvre, & non par les traits de lumiere qu'il laiſſe échapper de toutes parts. Le point mathématique, le calcul des infiniment petits, la conſidération de ces lignes, qui, en s'approchant ſans ceſſe ne parviennent jamais à ſe rencontrer, ſont autant d'écueils pour l'intelligence des géometres. En conclurez-vous qu'Archimede & Bernouilli ſont des impoſteurs? Ferez-vous avec Hobbes un nouveau livre contre la géométrie ?

Voici une remarque plus déciſive qu'on ne penſe, contre la philoſophie qui ne conſiſte qu'à détruire : j'ai déjà eu occaſion plus d'une fois de la faire preſſentir ; mais c'eſt ici le lieu de la mettre dans un nouveau jour.

Il eſt preſqu'impoſſible que les perſonnes qui ont reçu de la nature une grande ſoupleſſe dans les organes, beaucoup de fineſſe dans

le tact & un cœur très-ſenſible, favoriſent une doctrine qui tendroit à l'athéiſme; il eſt auſſi eſſentiel à leur bonheur d'adorer un être & d'aimer les autres, que d'exiſter; le ſilence de la nature reſſerre leurs cœurs comme la vue d'un champ de bataille hériſſé de cadavres. L'HOMME AVEC DIEU.

Pour l'athéiſme, quand il n'annonce pas un cœur corrompu, il ſuppoſe du moins une ame triſte & glacée; d'ordinaire un athée eſt un homme blaſé, ſes paſſions n'ont plus d'énergie, ſon imagination eſt froide, comme il ſe repréſente la nature.

S'il peut y avoir un homme de bonne-foi qui ſoit ſans religion, c'eſt un ſavant égaré par l'eſprit de ſyſtême, dont les études profondes ont émouſſé l'activité des organes, & qui ceſſe de croire, parce qu'il ceſſe de ſentir. Tel étoit l'auteur célebre de la *Lettre de Thraſibule*, l'homme de l'Europe qui avoit acquis le fonds le plus prodigieux de connoiſſances; mais ſans tempérament, ſans ame & ſans génie. Bacon, Locke, Malebranche & Newton qui

PART. III.

étoient auſſi philoſophes que Freret, mais qui avoient plus de ſenſibilité, furent des hommes religieux; ils ne prononçoient qu'avec reſpect le nom de l'Être ſuprême; ils avoient trop étudié les grands effets de la nature pour ne pas adorer la premiere cauſe.

En général, les hommes dont l'imagination ardente & la fineſſe de goût trahiſſent la ſenſibilité, ſont naturellement pieux. Voyez Paſchal, Fénelon, le docteur Young & ſur-tout l'immortel Racine; on n'auroit pu leur ravir Dieu ſans leur ravir en même tems la moitié de leur exiſtence.

Il me ſemble que la dévotion dans un beau génie nourrit l'imagination; le langage de l'une & de l'autre eſt le même: les lettres latines d'Héloïſe à Abailard me paroiſſent des poëmes pathétiques; & je regarde les nuits philoſophiques d'Young comme un livre aſcétique, tel qu'auroient pu le faire un Pacôme & un Hilarion, s'ils avoient ſu écrire.

Quel eſt l'homme ſenſible qui pourroit

s'accommoder d'une doctrine eſſentiellement contraire à tous les nœuds qui l'enchaînent à la nature ? qui voudroit vivre dans la ſociété ſans famille, ſans patrie & ſans ami ? qui oſeroit s'expoſer à être ſeul au milieu de l'univers ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Je ne parle point ici de la religion comme ſcience ; il eſt trop facile d'en abuſer. Mais la religion comme principe des mœurs, fait la félicité du genre humain : lorſqu'elle eſt éclairée, elle maintient l'harmonie entre les principes qui conſtituent l'homme ; elle réprime encore les paſſions, lorſqu'elle eſt triſte & minutieuſe.

Je crois avoir aſſez prouvé que la philoſophie, qui ne conſiſte qu'à détruire, eſt un fléau pour une nation ; cependant je ſuis fort éloigné de faire aux gens de lettres un crime d'être philoſophes ; je ne ſuis ni aſſez ſtupide pour mépriſer les beaux génies qu'on honore de ce titre, ni aſſez enthouſiaſte pour écouter leurs oracles ſans les peſer. Voici mon vœu, & peut-être celui de tous les gens de bien. Il ſeroit à ſouhaiter que la philoſophie s'occupât

PART. III.

plus à élever qu'à renverſer ; qu'elle éclairât les peuples ſans les rendre malheureux ; qu'elle foudroyât à ſon gré la ſuperſtition & le fanatiſme, mais qu'elle reſpectât la religion de la nature. Ne peut-elle pas écarter les ronces qui défigurent le plus auguſte des monumens ſans le mutiler ? Que le ſage n'aſpire pas à n'être que hardi ; qu'il me rende chers Dieu & les hommes, & la terre eſt à ſes pieds.

LIVRE II.

DES ERREURS HUMAINES SUR L'ESSENCE DE DIEU.

L'HOMME AVEC DIEU.

BACON a dit : une philoſophie ſuperficielle fait de l'homme un athée, mais une philoſophie profonde en fait un homme religieux : c'eſt ſur la foi de ce beau génie que j'oſe m'enfoncer un moment dans l'abyme de l'eſſence de Dieu ; le flambeau que je porte me ſervira, ſinon à me conduire, du moins à m'éclairer, ſur les chûtes des grands hommes.

Lorſque de nos jours un philoſophe a propoſé avec circonſpection ſes doutes ſur l'eſſence de Dieu, un tribunal ſubalterne abandonnant les cauſes des citoyens confiées à ſon arbitrage, pour juger la cauſe de Dieu qui ne le regardoit pas, a crié à l'impiété & à l'athéiſme ; il a flétri, proſcrit, opprimé un homme de lettres

PART. III.

qui n'oppoſoit aux décrets, aux anathêmes & aux bûchers, que Dieu, ſon livre & l'indignation tacite des gens de bien.

Aujourd'hui que ce livre brûlé renaît de ſa cendre, on ne trahira point la vérité par une prudence puſillanime; ſi l'eſſence de Dieu eſt vraiment un problême inexplicable à l'intelligence humaine, ce n'eſt pas avec des ſentences du Châtelet qu'on pourra le réſoudre; le décret du ſaint-office contre Galilée n'a pas porté la terre au centre du ſyſtême ſolaire: pourſuivons notre carriere avec courage & appellons à la poſtérité d'un jugement odieux, dût-elle ne rendre qu'une juſtice tardive à notre mémoire.

CHAPITRE PREMIER.

DES ERREURS POPULAIRES SUR L'ESSENCE DE DIEU.

L'HOMME AVEC DIEU.

TELLE eſt la nature de l'eſprit humain que, s'il n'exerce ſon activité ſur les êtres ſenſibles, il s'élance dans la région des chimeres : l'inertie ne peut être ſon élément ; il faut qu'il travaille ſur la nature ou qu'il cherche à l'anéantir.

L'homme du peuple borné en général aux fonctions animales n'a pas le loiſir de tendre avec vigueur les reſſorts de ſon intelligence ; mais il réfléchit quelquefois, quoique d'une maniere vague & découſue, & ces idées précipitées n'étant point corrigées par des idées ſubſéquentes, il n'eſt pas étonnant que l'erreur en ſoit le réſultat.

Un cri échappé du fond des entrailles annonce à tout être penſant qu'il y a un Dieu : ſi le peuple étoit ſage, il s'arrêteroit là & adoreroit ce Dieu en ſilence.

PART. III.

Mais l'homme vulgaire qui croit en Dieu, veut fixer ſes regards ſur ce Dieu qu'il adore; il ſe croiroit athée, s'il ne deſſinoit pas l'objet de ſon culte : il faut que l'ordonnateur des mondes ait à ſes yeux des proportions de grandeur, comme la ſtatue que l'artiſte veut placer ſur ſa baſe.

Les attributs du Dieu populaire ſont d'abord très-imparfaits; il faut du tems pour que le philoſophe vienne rectifier les deſſeins groſſiers de la multitude : Sophocle n'a pas paru avant Theſpis, & les palais n'ont pas été conſtruits avant les chaumieres.

Il eſt probable que les peuples ſauvages dont les idées fugitives ſe ſeroient échappées, ſi elles n'avoient été fixées par des objets phyſiques qui frappaſſent leurs organes, voulant offrir leurs hommages au Dieu dont leur cœur & leur raiſon leur atteſtoient l'exiſtence, commencerent à ſe proſterner devant le Soleil : dès que le premier pas vers l'erreur étoit fait, le ſecond étoit aiſé à juſtifier; puiſque l'homme

avoit eu la foibleſſe de vouloir ſaiſir Dieu, il ne pouvoit mieux faire que de choiſir pour le repréſenter l'aſtre brillant qui vivifie la nature. L'HOMME AVEC DIEU.

Mais il y a des jours où le ciel eſt voilé par les nuages; des climats tels que ceux du pole ſont privés de la vue du ſoleil pendant des mois entiers : cependant le peuple ſent le beſoin d'adorer ſon Dieu : alors il le repréſente par des images frivoles de l'aſtre qui répand la lumiere; ces ſymboles groſſiers repoſent ſon imagination, & il eſt religieux.

Dans ces belles contrées de l'Aſie qui ſemblent le berceau du genre humain, le feu devient le ſymbole du ſoleil, qui eſt lui-même le ſymbole de la divinité; & il faut avouer que de toutes les erreurs du peuple ſur l'eſſence divine, l'opinion qui identifie Dieu avec l'élément principe, eſt celle qui fait le plus d'honneur à ſon intelligence.

Mais il s'en faut bien que le culte de Zoroaſtre ait été la religion de toutes les ſociétés naiſſantes : la plupart des premiers adorateurs

PART. III.

du ſoleil ne jugeant du diſque de cet aſtre que par ſa grandeur apparente, crurent le bien déſigner par une pierre circulaire : voilà l'origine de ce caillou conique que la Syrie révéroit ſous le nom d'Elagabal (*) & de la meule informe dont on avoit fait le type de Jupiter Ammon (**).

Peu à peu les peuples ſortent de la fange de la barbarie : alors on voit éclorre chez eux des ſculpteurs ; ces artiſtes donnent le poli au marbre & à l'airain : on taille en forme de rayons la circonférence de la pierre, & le peuple s'applaudit de la ſupériorité de ſon ſoleil ſur celui de ſes voiſins qu'il traite de barbares.

Les progrès des arts amenent inſenſiblement ceux de la raiſon ; on voit le ſoleil ſe mouvoir de lui-même & parcourir à pas de géant ſa vaſte carriere ; alors on rougit de l'avoir déſigné par une pierre ſoit brute, ſoit rayonnante : on propoſe au culte public la nature animée, plutôt que les froids ouvrages de l'art, & voilà

(*) Herod. lib. V.

(**) Quint-Curt. lib. IV, cap. VII.

au rang des dieux la tortue de l'Inde qui porte le monde ſolaire ſur ſon écaille ; le bœuf Apis qui a le firmament empreint ſur le poil qui le couvre, & le hanneton phoſphorique des Caffres.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quelque demi-ſceptique paroît au milieu de ces peuples à demi-civiliſés : il leur fait entendre que, puiſque l'homme eſt le maître de la tortue, du bœuf & du hanneton, il ne peut les choiſir pour ſymboles de la divinité : ce raiſonnement étoit ſans replique ; dès-lors les animaux n'ont plus été que des dieux ſubalternes, & le Dieu par excellence eſt devenu un homme.

De ce moment la ſcience des attributs de Dieu s'eſt diviſée en trois branches : l'homme a donné à ſon idole ſes vertus, ſes foibleſſes & ſon impuiſſance, & voilà le Dieu populaire ; il a réuni à ſes qualités & à ſes vices un grand pouvoir, & voilà le Dieu des théologiens ; enfin il a donné à ſes perfections finies une étendue infinie, & voilà le Dieu des philoſophes.

Ne fixons en ce moment nos regards que

PART. III.

ſur le Dieu populaire; il eſt évident que l'idée de faire un homme du ſoleil convenoit parfaitement à l'intelligence de la multitude: ce ſoleil paroiſſoit un char de feu roulant dans les plaines de l'eſpace; mais qui conduit ce char ? C'eſt ſans doute un jeune homme inviſible dont la beauté eſt indépendante des outrages du tems: & voilà Apollon, le dieu de la terre, qui ſous des noms différens, a eu le plus d'encens & d'adorateurs.

Les poëtes ſont venus avec ce cortege d'artiſtes qui peignent au lieu de diſcuter, & embelliſſent la raiſon au lieu de l'étendre; ils ont fait l'hiſtoire de cet Apollon, & quand la rouille du tems s'eſt une fois répandue ſur ces contes religieux, ils ont acquis la même autorité qu'ont pour nous les marbres d'Arondel ou les faſtes du capitole.

C'eſt un ſingulier ſpectacle pour l'obſervateur de la nature humaine, de voir comment s'y ſont pris ces poëtes de l'antiquité pour rectifier leur abſurde mythologie: l'homme

groſſier que le peuple avoit diviniſé ne tarda pas à bleſſer leur raiſon : ils ſentirent aiſément combien un Dieu qui croît & qui digere étoit abſurde : alors ils le firent léger & diaphane, ſans cependant le rendre invulnérable : auſſi le Diomede d'Homere bleſſe Mars & Vénus ; il a fallu des ſiecles entiers pour que la multitude ſe perſuadât, que l'artiſte ſuprême ne devoit pas être confondu avec le foible argile que ſa main organiſe ; pendant que les philoſophes repréſentoient l'être par excellence vivifiant les mondes, le peuple alloit en foule admirer dans la Crête le tombeau de Jupiter.

L'HOMME AVEC DIEU.

En général, dès qu'il a été décidé dans l'eſprit du peuple que Dieu étoit un homme, il l'a fait raiſonner d'après ſes préjugés & agir d'après ſa foibleſſe ; par-tout les mœurs des nations déſignent les mœurs des êtres devant qui elles ſe proſternent : une chaîne ſenſible unit l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & la théogonie avec les annales du genre humain.

De tems immémorial, les Orientaux ſont

PART. III.

accoutumés à être gouvernés par des deſpotes inviſibles qui, du fond de leur ſerrail, ordonnent qu'on vende ou qu'on égorge les troupeaux intelligens confiés à leur conduite; les malheureux eſclaves qui traînent dans ces climats leur pénible exiſtence, ne voient jamais leur ſouverain : ils ne s'adreſſent à lui que par l'intermede de ſes viſirs : c'eſt auſſi dans l'Orient qu'on a vu multiplier cette foule de génies ou de demi-dieux qui déchargent l'Être ſuprême du fardeau de la toute-puiſſance.

Il eſt probable que c'eſt en Aſie, qu'Epicure a pris ſon ſyſtême des dieux ſupérieurs, végétant obſcurément dans leurs intermondes; du moins ce culte étoit plus fait pour les empires des Xerxès & des Aurengzeb que pour la patrie des Ariſtide & des Thémiſtocle.

Il y a beaucoup de traces de deſpotiſme dans la théogonie grecque; mais c'eſt que les peuples n'étoient pas encore libres, quand ils ſe firent des dieux; il n'y avoit point de république en Europe, quand on écrivit l'hiſtoire de Jupiter: auſſi

auſſi ce dieu eſt-il vraiment un de ces deſ-
potes de l'Aſie à qui ſes ſens diſent ſans ceſſe qu'il peut tout ce qu'il veut : il épouſe ſa ſœur, il jouit de ſes filles, il détrône & mutile ſon pere ; & ſa vie ſeroit le comble de l'horreur, ſi elle n'étoit pas le comble du ridicule.

L'HOMME AVEC DIEU.

Lorſque ces peuples ont ſecoué le joug de leurs tyrans, leurs mœurs altieres & indépendantes ont influé ſur leur culte religieux : c'eſt ainſi qu'on a vu ces Germains que Tacite a rendus célebres, mais qu'il auroit moins vantés ſi Rome avoit été plus vertueuſe, porter l'eſprit républicain juſques dans leur commerce avec la divinité. Le dieu Thor chez cette nation ſinguliere étoit chargé de détourner la grêle & les orages ; les prêtres dans cette intention ſacrifioient ſur ſon autel ; & pour rendre ſon engagement plus authentique, ils faiſoient un contrat, & le plaçoient aux pieds de ſa ſtatue ; quand la grace étoit obtenue, ils venoient en cérémonie déchirer le traité, &

PART. III.

donner au dieu ſa quittance (*). On voit que les Germains anéantiſſoient la divinité, pour conſerver la bonne foi.

Le vulgaire a cru pendant long-tems les dieux dans une dépendance réciproque les uns des autres; cette idée, que le polythéiſme donne de leur ſubordination paroît étrange au philoſophe. Céſar qui ſe connoiſſoit mieux en ſupériorité que les dieux de la mythologie, ſe croyoit ſujet, ſi Pompée étoit ſon égal. La divinité comme le deſpotiſme, n'admet ni rivalité, ni dépendance.

L'abſurdité religieuſe a été pouſſée encore plus loin: on a chez quelques nations ſubordonné la divinité aux hommes. Le Dairi du Japon loge dans ſon palais 366 idoles, qui font tour-à-tour ſentinelle autour de ſon lit; quand il paſſe mal la nuit, le dieu eſt fuſtigé & banni de la cour. Au reſte, ce prince qui a tant de dieux pour eſclaves, n'eſt lui-même que le premier ſujet du Kubo; il dérange à ſon gré les

(*) *Voyez* Brouwer, *de adorationibus.*

hiérarchies céleſtes, & n'a pas le moindre pouvoir dans le Japon.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt peu de perfections que le peuple ait plus conteſté à l'Être ſuprême, que l'unité (*): cependant les polythéiſtes ſont les plus inconſéquens des hommes. Deux êtres ne ſauroient exiſter avec les privileges de la divinité; ſi l'un des deux eſt moins puiſſant, il n'y en a qu'un qui ſoit Dieu; ſi la puiſſance eſt égale, il n'y en a point.

Rien ne démontre mieux la dépravation de l'eſprit humain, que le fanatiſme des peuples, qui firent Dieu aveugle & barbare comme eux. Comment des hommes policés ont-ils pu élever des autels à Saturne, à Teutatès, à Vitziliputzili, à ces idoles qu'on ne nourriſſoit que de ſang humain, à ces dieux qu'il eût fallu étouffer, s'ils avoient vécu parmi les hommes? Quelle idée me donne-t-on d'un Être ſuprême, qui n'inſpire d'autres ſentimens que la férocité,

(*) Cet attribut de Dieu ſera ci-après l'objet d'un chapitre.

PART. III.

& qui n'apprend à ſes adorateurs à exiſter, que pour leur apprendre à ſe détruire ?

De vils déclamateurs parmi le peuple ont auſſi traité Dieu de tyran, parce qu'il y a des ſcélérats ſur la terre. Eh, quoi ! la divinité devoit-elle pour plaire à quelques ſophiſtes, dépouiller nos actions de la moralité qui les ennoblit, nous ôter la raiſon pour prévenir ſes abus, & nous créer inſenſibles afin de nous rendre heureux ?

Il eſt inutile de s'étendre davantage ſur les préjugés populaires qui déshonorent la divinité, parce qu'ils ſont bien moins dangereux que ceux des théologiens & des philoſophes; il ſuffit de voir les erreurs du peuple, pour s'en garantir; mais pour ne point partager les rêveries d'un Platon, ou d'un Tertullien, il faut détruire leur ſyſtême.

CHAPITRE II.

DES ERREURS PHILOSOPHIQUES SUR L'ESSENCE DE DIEU.

L'HOMME AVEC DIEU.

SI l'on interroge un homme du peuple ſur l'eſſence de Dieu, il bégayera par habitude une réponſe inintelligible, & croira vous avoir ſatisfait. — Hyeron fit autrefois la même queſtion à Simonide : ce ſage demanda un tems fort long pour y réfléchir; au bout du terme, il fit prolonger le délai, & répéta ainſi pluſieurs fois le même expédient. Le prince parut étonné de l'embarras de Simonide; mais le philoſophe répondit, que plus il examinoit le ſens de cette énigme, plus elle lui devenoit inintelligible (*): c'eſt ce qu'il cherchoit en inſtruiſant le roi de Syracuſe, non à être ſubtil, mais à être vrai. Le problême de l'eſſence de Dieu n'a point de

(*) Cicer. *de Natur. Deorum*, lib. I. D'autres écrivains mettent cette aventure entre Crèſus & Thales. Voyez Tertull. *in apologetico*, cap. XLVI.

PART. III.

données; toute la différence qu'il y a ſouvent entre l'ignorant & le ſavant qui veulent l'expliquer, c'eſt que l'un eſt dupe, & que l'autre eſt frippon.

Le docteur Clarke qui cependant n'étoit ni dupe ni frippon, a tenté de réſoudre le problême de Simonide.

Ce Clarke qui a imaginé de décompoſer Dieu, comme Newton ſon maître décompoſoit la lumiere, débute dans ſon analyſe par la plus palpable des contradictions : il dit que l'eſſence de Dieu eſt incompréhenſible (*); & enſuite il s'occupe à la comprendre & à la faire comprendre même à l'athée; c'eſt un ſophiſte qui aſſemble ſes diſciples pour leur démontrer la chimere du grand œuvre, & qui finit la ſéance alchymique par leur dire : *je l'ai trouvé.*

La nature, comme je l'ai déjà dit pluſieurs fois, nous perſuade de l'exiſtence d'une pre-

(*) *Démonſtrat. de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, propoſ. V.

miere cauſe ; mais elle ne nous éclaire pas de même ſur ſes attributs : il faut une philoſophie trop abſtraite pour meſurer un être qu'on appelle infini, ou plutôt ces connoiſſances hardies ſont l'écueil de la philoſophie. L'HOMME AVEC DIEU.

Il me ſemble que l'intelligence de l'homme qui calcule ſi bien les merveilles des productions de la nature, eſt bien peu faite pour analyſer ſes principes. La phyſique qui rend compte avec tant de ſagacité des phénomenes de l'électricité, ignore la nature de l'élément qui les fait naître; les Harvey, les Lewenhoeck & les Buffon ont été peres, ont même analyſé les plaiſirs de la jouiſſance, ſans avoir développé les myſteres de la génération : Newton même, le grand Newton, qui a ſurpris ſi ſouvent la nature dans ſes opérations, a-t-il jamais expliqué pourquoi tout gravite dans l'univers, & d'où vient cette force projectile qui fait décrire des ellipſes aux planetes ?

Ne ſeroit-il pas plus ſimple de ſe dire à ſoi-même : l'Être ſuprême ne nous a point organiſé

PART. III.

pour pénétrer dans l'eſſence des choſes, donc il ne veut pas que nous nous occupions de la ſienne.

Ce que nous appellons le ſecret de la nature ſur l'eſſence des choſes eſt pour nous la boîte de Pandore : on ne peut l'ouvrir ſans faire les malheurs du genre humain.

Tâchons d'analyſer les principaux poiſons que renferme cette boîte fatale : ſi *l'eſpérance* eſt au fond, ce ne peut être que celle de la refermer.

ARTICLE PREMIER.

De Dieu infini.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le premier philoſophe qui rêva dans ſon atelier ſur les attributs qu'il donneroit au Dieu qu'il vouloit forger, dit en lui-même : le peuple a mis un homme ſur l'autel ; il ne faut point être vain & vil comme lui.

Je ſuis borné, ajouta-t-il, donc Dieu ne l'eſt pas : je ſuis fini, donc Dieu eſt un être infini.

Mais quelle idée avons-nous de l'infini ? N'eſt-ce qu'une progreſſion illimitée du fini ? Mais une ſuite même illimitée de nombres finis ne ſauroit former un nombre infini ; l'infini n'eſt-il qu'une négation du fini ? mais une négation n'eſt rien : le philoſophe en rectifiant le Dieu populaire, ne lui a donc ſubſtitué qu'un homme incommenſurable ou un être de raiſon.

L'infini eſt un être métaphyſique qu'il ne faut ni analyſer, ni réaliſer ; lorſque l'illuſtre Fontenelle voulut le ſoumettre à ſes calculs dans

ſes *Élémens de la géométrie de l'infini*, il prouva par cette alliance monſtrueuſe de la métaphyſique & de la géométrie, qu'il n'étoit ni métaphyſicien ni géometre.

Le profond Prémontval dans ſa *Théologie de l'être* (*) n'a fait que multiplier les énigmes de la théorie de l'infini, en diviſant cet être abſtrait en trois : en créant un *infini ſuprême*, un *infini mathématique* & un *infini mitoyen* (**). On croit lire l'almanach de Lanſberg en théorêmes & en corollaires ; encore

(*) Cet ouvrage fait partie des *Mémoires de l'Académie royale de Pruſſe.*

(**) Suivant cet Œdipe de la métaphyſique l'*infini ſuprême* eſt ce à quoi l'on ne peut rien ajouter, par la raiſon qu'il renferme tout.

L'*infini mathématique* ne peut ſe comprendre que par une comparaiſon, telle que celle de l'éternité ; la quantité des heures écoulées qui la compoſent diminue ſans ceſſe tandis que la quantité de celles qui ſont à écouler augmente, ſans qu'il ſoit poſſible de dire que le nombre des unes & des autres ſoit fini.

Pour l'*infini mitoyen*, on ne l'explique ni par une définition, ni par une comparaiſon. Voyez *Théologie de l'être*, paragr. 9 *du principe de l'aſéité univerſelle.*

C'eſt avec une pareille théorie que l'académicien de Berlin ſe flatte de rendre l'athée à la divinité.

l'aſtrologue eſt-il en ce genre ſupérieur au géo- L'HOMME AVEC DIEU.
metre : car s'il opere un aveugle, c'eſt du moins ſur des êtres réels, au lieu que les créateurs de l'infini operent en aveugles ſur des chimeres.

Tout ce qui exiſte nous ſemble fini : la nature elle-même eſt finie, puiſque le vuide ſans lequel il n'y a point de mouvement eſt démontré.

Or, comment Dieu infini pourroit-il vivifier une nature finie?

Sa puiſſance s'étend-elle dans le néant? Peut-il exiſter où il n'y a point d'exiſtence?

Dieu eſt un être infini : mais qui l'a dit à cet être fini, qui s'appelle philoſophe? A-t-il une échelle graduée pour meſurer cet attribut métaphyſique? Non, l'infini ne ſignifia jamais que notre impuiſſance de diviſer le fini juſqu'à ſes élémens; ainſi la définition de Dieu par les philoſophes eſt un crime de leze-divinité, ainſi que celle qui a été donnée par la multitude.

ARTICLE II.

DE DIEU ÉTERNEL.

PART. III.

LE premier philoſophe qui a dit, Dieu eſt éternel, étoit moins abſurde que celui qui a dit, Dieu eſt un être infini : il eſt certain qu'on ne ſauroit concevoir un Dieu qui ait commencé; car, pourquoi auroit-il paſſé du néant à l'être, & qu'eſt-ce que le néant ?

Il eſt impoſſible d'aſſigner un moment où Dieu n'étoit pas, ainſi que de fixer une époque où il ne ſera plus : ainſi quand Héſiode a fait éclorre la divinité d'un œuf, & quand Séneque a prédit que Jupiter ſeroit entraîné dans la chûte des mondes, ils ont avancé tous deux la plus complete des extravagances.

Mais d'abord cette éternité n'eſt point eſſentielle à Dieu ; il eſt très-probable que la matiere la partage : puiſque de tout tems Dieu a pu vivifier la nature, il l'a vivifiée de tout tems : l'idée théologique que Dieu s'eſt répoſé pen-

dant une éternité, pour créer le monde d'hier, eſt un vrai blaſphême.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ajoutons qu'il ne faut point preſſer ce mot *éternité*; car il n'a point d'acception réelle dans la langue des vrais philoſophes.

L'éternité n'eſt pour notre foible intelligence que l'infini en durée, mais il eſt auſſi impoſſible de le concevoir que l'infini en eſpace.

Qu'eſt-ce qu'une éternité qu'on diviſe à ſon gré, ainſi qu'une échelle arbitraire du tems qui s'écoule?

Il faut bien que le moment où je parle, ſoit une partie de l'éternité : voilà donc une durée infinie ſoumiſe à des fractions : ce qui eſt contradictoire.

On peut dire encore que ce même moment où je parle eſt la limite entre une éternité qui finit & une éternité qui commence : ainſi voilà l'eſprit humain entre les abymes de deux éternités.

L'extravagance de ces raiſonnemens métaphyſiques paroît encore plus à découvert, quand

PART. III.

on réfléchit que l'éternité qu'on meſuroit hier eſt plus petite que l'éternité qu'on meſure aujourd'hui, & qu'ainſi nous ne pourrons avoir une meſure exacte de l'éternité, que quand nous ſerons arrivés à ſon terme : ce qui eſt encore une idée abſurde ; car il ne peut y avoir un terme à l'éternité.

Le délire philoſophique en ce genre n'eſt pas encore épuiſé : on a vu un ſavant de l'Allemagne ſoutenir en pleine académie, que quoique les êtres coexiſtaſſent avec Dieu, il n'y en avoit pas un qui fût coéternel avec lui : *J'avoue*, diſoit-il, *qu'il y a eu autant d'inſtans dans l'exiſtence de Dieu que dans celle des êtres ; mais chaque inſtant de cette exiſtence divine a eu une intenſité infinie & infiniment infinie, privilege auquel les inſtans correſpondans des êtres ne ſauroient atteindre* (*) ; quand on

(*) Voyez la *Théologie de l'être* du ſubtil Prémontval dans les *Mémoires de l'Académie royale de Pruſſe*. On a imprimé à Paris chez Rozet, en 1767, un choix de ces mémoires : celui-ci ſe trouve dans le tome III, & la phraſe citée ſe lit à la page 97 ; il eſt difficile de

s'amuſe à déchiffrer de pareils logogryphes, on mérite de croire à l'aſtrologie judiciaire ou de paſſer ſa vie en Sorbonne.

L'HOMME AVEC DIEU.

Diſons donc, Dieu n'a pu commencer & il ne ſauroit finir : mais arrêtons-nous là ; au-delà eſt la région des chimeres ; où les Ariſtotes de la métaphyſique peuvent voyager : ils n'y ſeront jamais ſuivis par les vrais philoſophes.

croire cette extravagance avant de la lire, & peut-être même après l'avoir lue.

ARTICLE III.

DE DIEU IMMUABLE.

PART. III.

NOUS changeons, dit le philoſophe : la ſcene des êtres varie à chaque inſtant : l'état de l'homme phyſique & moral dépend de l'impulſion de tout ce qui l'environne : donc il y a un être qui n'éprouve pas ces viciſſitudes : donc Dieu eſt immuable.

Telle eſt la maniere de raiſonner de Clarke & de tout le troupeau philoſophique qui ne fait que répéter ſes oracles : ils ſuppoſent que l'homme eſt un aſſemblage d'imperfections, & ils qualifient Dieu des attributs oppoſés à ces imperfections : ainſi l'ordonnateur des mondes dans cette hypotheſe ſe déſigne non parce qu'il eſt, mais parce que nous ne ſommes pas.

Je réponds à Clarke que la variété dans les êtres n'eſt peut-être pas une imperfection : c'eſt un effet du mouvement eſſentiel à la matiere, que le théâtre de l'univers change à chaque inſtant

inſtant de décorations : il ne faut point de baguette d'Armide pour opérer ces merveilles : ce déſordre apparent eſt une ſuite de l'ordre éternel établi par la nature. L'HOMME AVEC DIEU.

C'eſt une ſinguliere logique que celle qui conduit à ſuppoſer que Dieu eſt un deſpote immuable, mais dont l'empire ſubit les plus étonnantes révolutions : qu'il regne par des loix invariables, & qu'il regne dans l'anarchie.

Les théologiens qui dans les ſiecles éclairés admettent les ſyſtêmes philoſophiques en déclamant contre les philoſophes, ont voulu l'expliquer, pourquoi dans un monde gouverné par un être qui veut invariablement le bien, tout n'eſt pas bien : ils ont dit que c'étoient nos crimes qui forçoient Dieu à nous punir : mais alors Dieu n'eſt plus immuable, à moins qu'on ne mette l'Être ſuprême dans la claſſe de ces ſouverains pontifes qui violent leurs filles, qui empoiſonnent les prêtres, qui détrônent les rois & qui ſont toujours infaillibles.

ARTICLE IV.

DE DIEU SOUVERAINEMENT LIBRE.

PART. III.

L'HOMME ſe ſent libre, il l'eſt, il doit l'être : voilà le cri de la nature : mais dès qu'il veut raiſonner ſur la liberté, les difficultés naiſſent en foule : des Leibnitz veulent les expliquer avec leurs Théodicée & l'hydre coupée acquiert de nouvelles têtes.

Mais ſi, depuis que l'eſpece humaine eſt raſſemblée en ſociété, perſonne n'a pu encore s'élairer ſur l'eſſence de cette liberté dont il jouit, par quelle étrange extravagance a-t-on dit : Dieu eſt libre, & a-t-on voulu ſoumettre cette liberté ſuprême à l'analyſe ?

Dieu eſt libre : mais la liberté ſe définit le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait ; or, ſi Dieu ſe détermine par la néceſſité de ſa nature, il ceſſe d'être libre : s'il ſe détermine par la puiſſance des objets, il ceſſe d'être indépendant.

La ſouveraine liberté n'exiſte point : toute liberté eſt néceſſairement reſſerrée dans les bornes du poſſible : Dieu ne ſauroit faire de la matiere ſans étendue, un cercle triangulaire & un homme vivant ſans organes. L'HOMME AVEC DIEU.

Pour moi, s'il étoit permis d'établir des conjectures dans une pareille matiere, je croirois relever davantage l'idée de Dieu, en niant ſa liberté, qu'en la reculant au-delà des limites du poſſible.

La liberté dans l'homme eſt une ſuite de ſon imperfection : s'il ne s'écartoit jamais de la nature, il n'auroit pas beſoin de ſe déterminer : enchaîné invinciblement aux loix de ſon être, il ſeroit toujours bon & heureux.

La liberté n'eſt néceſſaire à l'homme que pour mériter & démériter, & avoir par-là droit à la vertu : mais qu'eſt-ce que le mérite ou le démérite dans l'Être ſuprême ? n'eſt-ce pas l'outrager également d'encenſer ſes crimes, ou de louer ſa vertu ?

ARTICLE V.

DE DIEU SOUVERAINEMENT INTELLIGENT.

PART. III.

DIEU eſt un être intelligent : mais concevons-nous une intelligence, ſans les organes qui lui permettent de ſe développer ? concevons-nous une intelligence qui ne ſoit pas limitée ? en faiſant Dieu intelligent, nous ne lui donnons que notre pouvoir de raiſonner & d'abuſer de la raiſon.

Le mot de ſuprême que nous ajoutons à celui d'intelligent ne lui fait pas changer de nature : la ſuprême intelligence, telle que nous pouvons l'imaginer, ſeroit l'effet d'un nombre infini de ſens portés à leur dernier période de perfection : donnons toute l'étendue poſſible aux qualités phyſiques des Houris de Mahomet, & nous aurons à peu près l'idée d'êtres ſouverainement intelligens : mais certainement il n'y a aucun rapport entre l'ordonnateur des

l'homme; car le philoſophe qui les apprécie, n'a ſous les yeux aucun des baſſins de la balance; loin de ſavoir juſqu'où s'étend la force de l'Être ſuprême, il ignore même la ſienne : il ne ſait pas ſi les automates de Vaucanſon peuvent conduire à former des êtres animés : ſi en ſuppoſant un point d'appui, Archimede conſtruiroit le levier avec lequel il vouloit remuer le monde.

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour la toute-puiſſance de Dieu elle a sûrement des limites; il eſt indubitable qu'elle ne peut s'étendre à faire qu'une choſe, ſoit & ne ſoit pas en même tems, à ſe donner un collegue, ou à mourir.

Le docteur Clarke avoue comme nous, que la puiſſance de Dieu ne s'étend pas juſqu'à faire des choſes qui impliquent contradiction (*); & quelques lignes après, il ajoute que Dieu peut créer la matiere : voilà deux propoſitions

(*) Voyez *Démonſtrat. de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, propoſ. X. Il ſe ſert même de l'exemple que j'ai cité : *Que Dieu ne peut pas faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems.*

ARTICLE VI.

DE DIEU TOUT-PUISSANT.

PART. III. J'ÉCRIS dans un ſiecle de lumieres ; ainſi je n'épuiſerai point la matiere que je traite, comme ſi je me défiois de l'intelligence de mes lecteurs : voici le dernier attribut philoſophique de l'Être ſuprême que je ſoumets à l'analyſe.

Dieu eſt très-puiſſant ſans doute ; mes ſens, ma raiſon & la nature me l'atteſtent : mais Dieu peut-il tout ? c'eſt ce qu'il faut diſcuter.

Le célebre David Hume a dit : « un poids de » dix onces eſt enlevé dans la balance par un » autre poids : donc cet autre poids eſt de plus » de dix onces ; mais ſi on n'a pas ſous les yeux » les deux baſſins, on ne peut apporter de rai- » ſon, pourquoi ce dernier poids ſeroit de cent » livres ou de mille quintaux (*). »

L'induction eſt encore plus forte dans le parallele de la puiſſance de Dieu & de celle de

(*) *Particular. Providence*, page 359.

l'homme; car le philoſophe qui les apprécie, n'a ſous les yeux aucun des baſſins de la balance; loin de ſavoir juſqu'où s'étend la force de l'Être ſuprême, il ignore même la ſienne : il ne ſait pas ſi les automates de Vaucanſon peuvent conduire à former des êtres animés : ſi en ſuppoſant un point d'appui, Archimede conſtruiroit le levier avec lequel il vouloit remuer le monde.

L'HOMME AVEC DIEU.

Pour la toute-puiſſance de Dieu elle a sûrement des limites; il eſt indubitable qu'elle ne peut s'étendre à faire qu'une choſe, ſoit & ne ſoit pas en même tems, à ſe donner un collegue, ou à mourir.

Le docteur Clarke avoue comme nous, que la puiſſance de Dieu ne s'étend pas juſqu'à faire des choſes qui impliquent contradiction (*); & quelques lignes après, il ajoute que Dieu peut créer la matiere : voilà deux propoſitions

(*) Voyez *Démonſtrat. de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, propoſ. X. Il ſe ſert même de l'exemple que j'ai cité : *Que Dieu ne peut pas faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems.*

PART. III.

qui ſont vraiment contradictoires ; changer le néant en être, eſt auſſi abſurde que faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems : ſi Dieu ne peut faire un cercle quarré, il ne peut créer la matiere.

La puiſſance de Dieu s'étend-elle même juſqu'à lire dans l'avenir ? il eſt difficile de le croire : l'avenir n'eſt pas, & l'être par excellence n'agit point ſur ce qui n'eſt pas : on me dira que du moins il le prévoit ; mais l'art de prévoir n'eſt que celui de conjecturer, & ce ſeroit blaſphémer la divinité que de la mettre dans la claſſe des médecins & des aſtrologues.

S'il eſt téméraire d'aſſurer que Dieu lit dans l'avenir, il l'eſt encore plus de prétendre qu'il peut le changer : mais ce point ne ſera diſcuté que dans l'article des miracles : voyez ci-après le livre qui a pour titre : *De la Superſtition.*

Il ne faut point conclure de cet expoſé que je fais Dieu impuiſſans : le pouvoir de l'ordonnateur des mondes eſt très-grand ſans doute, puiſqu'il n'eſt circonſcrit que par la nature ;

mais ce pouvoir n'eſt pas le mien; je ne puis ni le meſurer, ni le définir; & mon ſcepticiſme honore plus l'Être ſuprême, que l'encens ſacrilege que les ſophiſtes brûlent en l'honneur de la toute-puiſſance.

L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE III.

DE DIEU IMMUABLE.

PART. III.

NOUS changeons, dit le philoſophe ; la ſcene des êtres varie à chaque inſtant : l'état de l'homme phyſique & moral dépend de l'impulſion de tout ce qui l'environne : donc il y a un être qui n'éprouve pas ces viciſſitudes : donc Dieu eſt immuable.

Telle eſt la maniere de raiſonner de Clarke & de tout le troupeau philoſophique qui ne fait que répéter ſes oracles : ils ſuppoſent que l'homme eſt un aſſemblage d'imperfections, & ils qualifient Dieu des attributs oppoſés à ces imperfections : ainſi l'ordonnateur des mondes dans cette hypotheſe ſe déſigne non parce qu'il eſt, mais parce que nous ne ſommes pas.

Je réponds à Clarke que la variété dans les êtres n'eſt peut-être pas une imperfection : c'eſt un effet du mouvement eſſentiel à la matiere, que le théâtre de l'univers change à chaque inſtant

en colombe, en taureau, jouit de nos femmes, digere & meurt.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quand leurs erreurs ſur l'eſſence divine ſont devenues l'évangile de la multitude, ils s'arment des chaînes mêmes qu'ils lui ont données pour frapper le philoſophe qui les démaſque : ils empoiſonnent Socrate parce qu'il démontre qu'il n'y a qu'un Dieu : ils font flétrir Anaxagore, parce qu'il dit que ce Dieu n'eſt pas le ſoleil (*) : ils tourmentent l'exiſtence de Galilée, parce que ſa phyſique ne s'accorde pas avec le miracle de Joſué.

L'aurore de la philoſophie commence-t-elle à poindre ſur les deux hémiſpheres ? alors les théologiens adoptent des Platon, non leurs vérités, mais leurs rêveries : ils prennent à la philoſophie ſes paradoxes ſur l'eſſence de Dieu & continuent à perſécuter les philoſophes.

Il eſt certain que le Dieu des théologiens comme celui des philoſophes eſt compoſé de négations & d'abſtractions : il eſt infini, parce

(*) Joſeph. lib. II, *Contr. Appion.*

PART. III.

qu'il n'eſt pas fini ; il eſt eſprit parce qu'il n'eſt pas corps ; il eſt tout-puiſſant parce qu'il n'a pas notre entendement & nos organes.

A ces attributs métaphyſiques, les miniſtres des autels ont joint des qualités morales non moins arbitraires, ils ont dit : Dieu eſt juſte ; Dieu eſt bon : c'eſt l'antropomorphiſme populaire réduit en ſyſtême.

Que ſignifie Dieu eſt bon ? la bonté telle que nous la concevons, n'eſt qu'une ſuite de la ſenſibilité de notre nature ; or, Dieu ne peut avoir des attributs qui dépendent de nos ſens, ſans avoir des ſens ; ainſi ſi Dieu eſt bon, l'homme ne l'eſt pas.

Que ſignifie ſur-tout Dieu eſt juſte ? Dieu a-t-il nos balances ? Quel rapport peut avoir l'Être par excellence, qui décrit à des millions de ſoleils leurs routes dans l'eſpace, avec un magiſtrat qui dort dans un divan ou ſur des fleurs de lys ? L'ordre exiſte, mais il faut être au ſein de Dieu pour en obſerver le principe, comme il faut être au centre de l'univers pour en découvrir tout le ſyſtême.

S'il étoit permis de juger de la juſtice ſuprême par la nôtre, Dieu deviendroit le tyran de l'eſpece humaine : qu'ai-je fait pour être aſſiégé en naiſſant du mal phyſique, pour lutter toute ma vie contre l'injuſtice des hommes, & pour marcher ſans ceſſe entre l'erreur & le crime, juſqu'à ce que l'abyme de la tombe vienne m'engloutir ?

L'HOMME AVEC DIEU.

L'objection devient plus terrible quand on admet l'hypotheſe atroce de l'éternité des peines : alors la juſtice divine ne peut ſe comparer qu'à ce Machiaveliſme pratique des Muley-Iſmaël, des Néron & des Aureng-Zeb, c'eſt-à-dire, des plus ſcélérats des hommes, après leurs panégyriſtes.

La théologie m'a conduit au deſpotiſme, & le deſpotiſme me ramene à la théologie ; ce ſont les enfans du même pere, de l'Arimane de Zoroaſtre.

Les théologiens, dans leurs rêveries ſacrées ſur la nature de Dieu, ont qualifié ce premier des êtres de toutes les foibleſſes que les eſclaves prêtent à leurs deſpotes : ils ont dit qu'il avoit

PART. III.

créé le monde pour ſa gloire ; que ſa gloire conſiſtoit à avoir beaucoup d'autels, & que les ſyſtêmes des philoſophes étoient des attentats contre ſa gloire.

Mais le mot de gloire appliqué à Dieu eſt une abſurdité ; la gloire ne peut naître pour nous que d'un rapport entre notre excellence & celle des êtres nés avec nos organes ; or, Dieu n'a point d'égal ; s'il en avoit, il ne ſeroit plus (*).

On ne travaille pour la gloire, que quand on a des ſpectateurs : quand Alexandre vouloit conquérir de nouveaux mondes, c'étoit pour que ſon nom fût cité par les êtres intelligens qui habitent les planetes : le Prométhée des mythologiſtes n'organiſa ſa Pandore que pour faire admirer ſon pouvoir aux dieux ; mais quels étoient les témoins de l'Être ſuprême

(*) « Rien de plus abſurde, dit Plotin, que de dire » que Dieu a fait le monde pour ſa gloire : c'eſt lui » attribuer les vues baſſes des ouvriers qui travaillent » pour l'honneur ou pour le profit. — Voy. *Ennead.* 1, » lib. II.

quand il créa les mondes ? Lorſque rien n'exiſtoit, travailloit-il pour ſa gloire ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Le plus grand mal que le ſacerdoce ait fait à la terre, eſt d'avoir imaginé un Dieu terrible qui ſe repaît du ſang des hommes, qui pourſuit dans les enfans les erreurs de leurs peres & qui ſemble ne manifeſter ſon empire ſur nous qu'en éterniſant ſes vengeances.

De-là l'homme crédule a conclu que pour déſarmer ce tyran céleſte, il falloit ſe faire volontairement une partie des maux que ſa fureur lui prépare : alors les ſtylites ſont montés ſur leurs colonnes ; les bonzes & les anachoretes ſe ſont tués lentement par les jeûnes ; Origene & les prêtres d'Atys ſe ſont mutilés.

De-là les mœurs des nations ſont devenues féroces : on a imaginé de venger Dieu : l'inquiſition a paru, les ſectaires ſe ſont anathématiſés tour-à-tour & on a aſſaſſiné les philoſophes.

Mais ne prévenons pas ce que j'ai à dire dans le livre du fanatiſme : la mine eſt ouverte : le tems ne viendra que trop tôt de l'exploiter.

CHAPITRE IV.

DE TROIS DÉFINITIONS SUBLIMES DE LA DIVINITÉ.

PART. III.

MONTAGNE (*), Locke (**), & d'autres ſages (†), ſe ſont donc élevés avec raiſon contre la témérité des moraliſtes, qui veulent juger de l'eſſence d'un être qui ne ſe fait connoître à nous que par ſon exiſtence ; ils ont plus reſpecté la divinité en ne la définiſſant point, que leurs adverſaires en la chargeant de titres abſurdes ou contradictoires.

Les termes inintelligibles que nous employons pour exprimer des attributs inintelligibles (††),

(*) *Eſſais* de Mich. de Mont. *apologie de Raymond de Sebonde.*

(**) *Eſſais philoſ. ſur l'entend. humain*, liv. II, chap. XXIII.

(†) Guillaume King, évêque de Londonderry, dans un traité intitulé : *De origine Mali.* On pourroit auſſi citer S. Grégoire de Nazianze, *orat.* 35 ; S. Auguſtin, *lib. II, de Ordin.* & même Lactance, cité pour ce ſujet dans l'ouvrage de Warburton, ſur l'union de la religion, de la morale & de la politique, *tome II, page* 113.

(††) « C'eſt une néceſſité pour les ſavans & pour les

décelent

décelent ou le délire de notre raiſon ou notre pente à l'antropomorphiſme, ce que je vais dire n'eſt donc point un paradoxe : il y a un ſens, où dire avec les prêtres que Dieu eſt ſage, eſt un blaſphême égal à dire avec la populace Egyptienne, que Dieu eſt un crocodile. L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme du peuple donne ſon corps à la divinité : le philoſophe vulgaire lui donne ſon eſprit ; le théologien eſt homme du peuple (*) ou philoſophe ſuivant ſon intérêt ; mais tous ſont antropomorphites.

Je connois trois définitions ſublimes de la divinité : on les a trouvées chez les trois peuples les plus ſuperſtitieux de la terre ; comme on trouve les ſtatues des Miltiade & des Phi-

» ignorans de ne pouvoir diſcourir de Dieu ſans mettre » des mots à la place des idées qui leur manquent ; & il » ſemble que ce ſoit un malheur attaché à cette ſubſti- » tution, de n'avoir plus d'autre idée de la divinité que » celle que préſentent ces mots. *De la Nature, t. II, p. 47*

(*) Tertullien par exemple étoit un homme du peuple dans toute la force du terme : il donnoit à Dieu un corps : voici ſon texte : *Quis negabit Deum corpus eſſe, & ſi Spiritus eſt ? Spiritus enim corpus ſui generis in ſuâ effigie.* — Tertulli. *contra praxeam*, cap. VII.

lopémen chez ces Grecs abrutis qui élevent leurs filles pour les ſerrails des ſultans.

Iſis avoit un temple dans la ville Egyptienne de Saïs, & on liſoit au pied de ſa ſtatue cette inſcription : *Je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui eſt & tout ce qui ſera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre* (*).

Je ſuis celui qui ſuis, dit le Dieu des Hébreux à Moïſe dans le buiſſon ardent : — trait admirable du Pentateuque, qui ne rendra pas tolérans envers les ennemis du Dieu fantaſtique de la théologie, les théologiens mêmes qui admettent le Pentateuque.

C'eſt peut-être d'après Moïſe que Mahomet a donné aux Muſulmans cette célebre profeſſion de foi : « Dieu eſt Dieu, & Mahomet eſt ſon » prophête : » *Allah illah, Mehemet Raſoul illah ;* & quand les traducteurs ont rendu ainſi ce texte arabe, « il n'y a qu'un Dieu, & Maho» met eſt ſon prophête », ils ont prouvé qu'une idée ſaine de la divinité leur étoit auſſi inconnue que la langue du Coran.

(*) Plutarch, *De Iſide & Oſiride.*

CHAPITRE V.

DE L'UNITÉ DE DIEU, LE SEUL DE SES ATTRIBUTS QUI SOIT A LA PORTÉE DE NOTRE INTELLIGENCE.

L'HOMME AVEC DIEU,

J'AI dit: Dieu exiſte, & ce dogme unique de ma théologie doit me ſuffire pour m'apprendre à ne jamais ceſſer d'être homme.

Dieu a des attributs, ſans doute, mais mon intelligence eſt trop limitée pour les apprécier; Dieu n'eſt pas ſage, mais plus que ſage; il n'eſt pas ſaint, mais plus que ſaint; il n'eſt pas intelligent, mais plus qu'intelligent; en un mot, il eſt Dieu: & comme je l'ai déjà fait entendre, ſi je pouvois pénétrer ſon eſſence, je ſerois ſon égal & il n'exiſteroit plus.

Si cependant il falloit néceſſairement ajouter au ſymbole des théiſtes un article ſur l'eſſence divine, il eſt un attribut qu'on ne peut conteſter à l'ordonnateur des mondes, c'eſt l'unité: queſtion qui entraîne l'examen du fameux ſyſtême des deux principes.

PART. III.

Au reſte comment ne parlerois-je pas du dogme ſingulier des deux principes, puiſqu'on l'a trouvé également dans la religion des barbares & dans la tête des philoſophes; puiſque la terre preſqu'entiere, étonnée de ſe voir Manichéenne, l'a regardé long-tems comme le ſyſtême de la nature?

N'ôtons point à Manès l'opprobre que lui a imprimé ſon apoſtaſie; mais Hermès (*), mais Zoroaſtre (**), mais Pythagore (†) qui

(*) C'eſt probablement le Thot des Egyptiens; ſa nation lui dut ſon culte, ſes hyéroglyphes & ſes loix. Voyez *Hiſt. crit. Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram uſque ætatem deducta*, de l'allemand Bruker, *tome I.* --- Les ouvrages de ce grand homme ne ſont plus, mais ſon nom vit encore; tandis que celui de la plupart des rois, qui ont conſtruit des pyramides, eſt oublié.

(**) Les principes de ſa religion philoſophique ſont recueillis dans le *Zenda-Veſta* (l'évangile de l'Orient).

(†) *L'Agamemnon* d'Eſchyle, la *Théodicée* de Leibnitz, le *Syſtême intellectuel* de Cudworth, ſont des chefs-d'œuvres de clarté, ſi vous les comparez à cette partie de la philoſophie de Pythagore. --- M. Formey, qui eſt à pluſieurs égards le Fontenelle de l'académie de Berlin, analyſe ainſi les principes de ce légiſlateur. --- » Il y a des nombres intellectuels & des nombres ſcien-

répandirent dans les trois parties de l'ancien continent le dogme des deux principes, furent de grands hommes; pluſieurs ſiecles ſe ſont

L'HOMME AVEC DIEU.

» tifiques ; les premiers exiſtent de toute éternité dans » l'entendement divin, & c'eſt d'eux que toutes choſes » procédent, par l'extenſion des raiſons ſéminales, & » par la production de l'unité en acte. Le nombre infini » eſt pair ; la monade eſt le commencement du repos, » & tient de la divinité ; la dyade en vient, & de celle- » ci la matiere informe, & dans un état de diſcorde ; » le premier nombre parfait eſt le ternaire ; la tétrade » renferme les plus profonds myſteres d'une philoſophie » divine ; le nombre de ſix eſt parfait, celui de ſept » ſacré, & celui de dix harmonique, &c. *Hiſt. abrég.* » *de la philoſophie*, chap. II, art. II. » -- Cette arithmétique ſublime a dû faire beaucoup de fortune parmi les diſciples de Pythagore ; car on remarque dans les religions des hommes que plus un dogme eſt obſcur, plus il fait d'enthouſiaſtes.

Il y a un peu loin du ſiecle de Pythagore à celui de Conſtantin ; cependant la manie d'être bel-eſprit en arithmétique, ſemble commune à tous les deux : voici comment s'exprime le panégyriſte du fondateur de l'empire d'Orient : -- « Dieu a créé les nombres dans ſon » unité ; il a embelli le monde par le nombre deux ; » par le nombre trois il l'a compoſé de matiere & de » forme ; ayant enſuite doublé le nombre deux, il a » donné naiſſance aux quatre élémens : c'eſt une choſe » merveilleuſe, qu'en faiſant l'addition d'un, de deux, » de trois & de quatre on trouve celui de dix, qui eſt la

PART. III.

écoulés avant que le tems ait imprimé ſa pierre de touche ſur leur doctrine pour en découvrir l'alliage, & ces philoſophes célebres ont perdu leurs diſciples ſans perdre leurs admirateurs.

Plutarque a dit que tous les légiſlateurs & les poëtes s'étoient accordés ſur la doctrine des deux principes (*), & le ſuffrage de Plutarque eſt du plus grand poids pour les hommes qui penſent ; il eſt également le philoſophe des hiſtoriens & l'hiſtorien des philoſophes.

Parcourez l'hiſtoire des peuples des deux continens, & vous ſerez tenté de penſer comme Plutarque ; les anciens Perſes adorerent le principe du bien ſous le nom d'Oromaze, & le principe du mal ſous celui d'Arimane (**) ;

» fin, le terme & la perfection de l'unité. --- Euſeb. *Panégyr. Conſtant.* cap. IV & V. -- Cette théologie numérique, à propos de la cendre d'un empereur eſt aſſez extraordinaire : ce n'eſt pas tout-à-fait ainſi que Pline a loué Trajan ; Boſſuet, le Grand-Condé ; & Thomas, Sully & Dagueſſeau.

(*) Traité d'*Iſis* & d'*Oſiris*, Œuvr. mor. *tome II de l'édit. in-fol. de Vaſcoſan.*

(**) *Hiſt. critic. Philoſ.* de Brucker, *tome I.*

l'Egypte eut ſon Oſiris & ſon Typhon (†); la partie de l'Aſie qui fut éclairée par Pythagore, ſon unité & ſon Binaire (*); Rome, ſon Jupiter & ſon Vejovis (**); les Péruviens, leur Pachachamac & leur Cupaï (†); les Mexicains, leur Witziliputzili & leur Teſcalipuca (††); les habitans de Calicut, leur Temerani & leur Deumone (§); & les Hottentots, leur capitaine d'en-haut & leur capitaine d'en-bas (§§). Cette énumération pourroit être plus longue (¶);

L'HOMME AVEC DIEU.

(†) *Pantheon Ægyptiacum* de Jablonski.

(*) Plutarq. *de placit. Philoſophorum*, Œuvr. mor. *tome II.*

(**) *Noct. attic.* d'Aulu-Gelle, *lib. V, cap. XII.*

(†) *Hiſt. des Yncas* de Garcilaſſo de la Véga, *tome I.*

(††) *Conquête du Mexique* de Solis, *tome II.*

(§) Wolff. *Manichæiſmus ante Manichæos*, pag. 92.

(§§) Voyages de la Loubere, *tome II.*

(¶) Ainſi les Saxons avant Charlemagne nommoient leur mauvais génie Tibilensk, & les Slaves, peuples de la Sarmatie, Zeevuboch. On peut rapporter à l'idée de ce principe mal-faiſant, le Matchi-Manitou des Sauvages de la baye de Hudſon, le Maboya des inſulaires des Antilles, & le tigre inviſible des anciens habitans du Paraguai. --- Il ſuffit d'ouvrir un livre ancien ou un voyageur moderne, pour voir combien le manichéiſme eſt antérieur à Manès.

PART. III.

mais les ſavans la feront mieux que moi; & je n'écris pas pour être cité, mais pour être lu par les hommes.

Ce tableau a quelque choſe d'effrayant; mais quand la terre entiere auroit adopté le ſyſtême des deux principes, j'éviterois encore de me faire Manichéen; car il eſt bien plus évident pour ma raiſon que Dieu n'eſt pas abſurde, qu'il ne l'eſt que l'univerſalité d'un dogme en démontre la vérité.

Manès a pour lui un ſyſtême raiſonné, l'inſtinct dépravé des peuples & le ſuffrage d'une foule de philoſophes; mais je ſuis plus fort que lui, ſi j'ai pour moi la nature.

Les partiſans des deux principes ont été entraînés à ce paradoxe, par l'envie qu'ils avoient d'expliquer le mal phyſique & le mal moral qui regnent dans l'univers; pour faire Dieu juſte, ils l'ont fait inconſéquent.

Il étoit bien plus ſimple d'attribuer le mal moral à la liberté de l'homme, & le mal phyſique au développement des formes de la ma-

tiere; mais cette idée n'étoit pas aſſez ſyſtématique pour les philoſophes : ce n'eſt ordinairement qu'après de grands efforts d'imagination qu'on revient à la nature ; & Colomb laiſſa épuiſer l'induſtrie des ſeigneurs de la cour de Caſtille, avant de caſſer l'œuf qui devoit lui ouvrir le chemin du Nouveau-Monde.

L'HOMME AVEC DIEU.

Lactance qui a quelquefois défendu une bonne cauſe avec la foibleſſe qui caractériſe la plus mauvaiſe, a dit, en réfutant Manès, qu'il falloit que Dieu produisît le mal, afin de communiquer à l'homme le ſentiment du bien : Lactance a dit une abſurdité ; car le bien ſubſiſte par lui-même, & non ſimplement par relation. J'aurois tort de dire que je ne connois point la liberté, parce que je n'ai jamais été eſclave : Lactance ſemble auſſi dire une impiété ; car un Dieu qui produit le mal eſt un être mal-faiſant : ce qui eſt incompatible avec l'idée de ſon exiſtence. Le critique eſt donc plus coupable encore que l'héréſiarque qu'il réfute, puiſqu'il vaut mieux être Manichéen que de former des athées.

PARTIE III.

La raiſon eſt aſſez forte par elle-même, ſans lui prêter l'appui des ſophiſmes; examinons ſi, ſous quelque face qu'on enviſage la doctrine des deux principes, elle ne révolte pas l'élève de la nature.

Si Arimane eſt ſubordonné à Oromaze, il ceſſe d'être principe. S'il eſt ſon égal, l'un & l'autre ne l'ont jamais été.

Une premiere cauſe ne peut ſubſiſter ſans être active; or, dans le ſyſtême de Zoroaſtre, tandis qu'un génie agiroit, l'autre ſeroit obligé de ſe repoſer.

Suppoſez un accord parfait entre Oromaze & Arimane, voilà le Dieu du bien qui approuve le mal; ce qui n'eſt pas différent de le faire, & alors le Dieu du mal eſt un perſonnage inutile. — Faites combattre les deux principes, le vainqueur ſeul ſera Dieu; mais ce vainqueur l'étoit-il avant ſa victoire?

Quand, par un prodige qui confondroit à chaque inſtant notre raiſon, les deux principes pourroient ſe combattre ſans ceſſe ſans ſe dé-

truire, ils ſeroient encore les plus malheureux des êtres ; le Dieu du bien verroit regner le mal, & le Dieu du mal verroit regner le bien. L'HOMME AVEC DIEU.

En vain quelques mages, pour ſauver l'honneur de Zoroaſtre, ſubordonneroient-ils Oromaze & Arimane au grand dieu Mithra ; ils deviendroient peut-être plus conſéquens, mais ſans être moins abſurdes. Pourquoi l'Être par excellence permettroit-il au principe du mal de le faire ? pourquoi ſe laiſſeroit-il dépouiller par le principe du bien du plus ſublime de ſes privileges ? -- Arimane atteſteroit la méchanceté de Mithra & Oromaze ſa foibleſſe.

Réſumons : -- Dieu exiſte ; il eſt ſeul ; le ſage ſe tait ſur ſa nature, & l'eſpece humaine doit l'adorer en ſilence.

LIVRE III.

DE LA SUPERSTITION.

PART. III.

AVANT d'examiner les religions inventées par les hommes, il eſt utile de s'arrêter ſur ce poiſon interne dont elles ſont toutes plus ou moins infectées, poiſon qui les mine lentement juſqu'à ce que la raiſon vienne achever de les diſſoudre, faſſe rougir le peuple même de ſa crédulité, & venge la nature.

Ce poiſon interne, ce principe de ruine eſt la ſuperſtition; au reſte la philoſophie de tout tems ſe déchaîna contr'elle, & ce ſervice rendu au genre humain, que l'envie même reconnoît, devroit bien rendre indulgent pour les torts qu'on lui ſuppoſe.

La ſuperſtition eſt tout ce que la crédulité ajoute au culte de la nature; on peut la définir la religion que le peuple ſe fait à lui-même; il n'eſt point ſurprenant qu'un eſprit foible &

vain ne pouvant s'élever juſqu'à l'idée ſublime de Dieu, le rabaiſſe pour le mettre au niveau de ſon intelligence; la foibleſſe empêche d'aller juſqu'à la regle, la vanité conduit au-delà; mais la foibleſſe réunie à la vanité, n'y ſont atteindre que pour la courber. L'HOMME AVEC DIEU.

Le peuple ne dénature pas tout d'un coup le culte de la nature; il commence par couvrir d'une gaze légere la ſtatue de la vérité; il multiplie enſuite les ornemens bizarres dont il la ſurcharge, juſqu'à ce qu'il adore en elle tout ce qui n'eſt pas elle; les hommes de bien qui tentent de déchirer ce tiſſu frivole ſont traités de ſacrileges; mais de tems en tems les voiles tombent d'eux-mêmes, la vérité paroît nue, & la vertu eſt vengée.

Quelques légiſlateurs ont cru que la ſuperſtition étoit néceſſaire aux peuples pour les forcer à reſpecter les loix; mais on remarque qu'un homme ſuperſtitieux eſt ordinairement un très-mauvais citoyen, parce qu'après s'être créé un Dieu, il veut ſe créer une patrie.

PART. III.

Liſez la vie de Louis XI & celle de Henri IV, vous verrez que quand la ſuperſtition regne chez les rois, elle fait l'opprobre des peuples, & que quand elle regne chez les peuples, elle fait le malheur des rois.

S'il étoit vrai que la ſuperſtition fût l'unique frein que des tyrans puſſent oppoſer aux nations pour s'en faire obéir, ce monſtre ſeroit encore plus digne de l'horreur des hommes, puiſqu'il ne les aveugleroit que pour les rendre eſclaves.

Ce livre eſt conſacré à éclairer toutes les ſinuoſités que ménage à la ſuperſtition l'impoſture ſacerdotale: il eſt utile à l'éleve de la nature de ſuivre la plante empoiſonnée depuis ſon germe juſqu'à ſon développement.

Mais avant que d'établir le culte de la nature ſur les débris des cultes inventés par les hommes, n'eſt-il pas à propos d'examiner ſi un culte, quel qu'il ſoit, eſt néceſſaire à l'homme ſocial? ce problême philoſophique eſt au-deſſus de mes lumieres, & je rentre pour le réſoudre dans la priſon de Socrate.

CHAPITRE PREMIER.

SOCRATE AU MILIEU DES PRÊTRES.

L'HOMME AVEC DIEU.

ON ſait que des fêtes populaires retarderent de trente jours le ſupplice de Socrate : ainſi Athenes dut au délire de la ſuperſtition l'avantage d'avoir vu prolonger le dénouement de la plus ſublime des tragédies ; des fêtes abſurdes ſont le triomphe de l'impoſture ſacerdotale : auſſi Athenes dans ce tems-là fourmilloit-elle de prêtres, ſoit Grecs, ſoit étrangers qui venoient rallumer leur zele amorti à ce foyer du fanatiſme.

Quand ils furent le jugement de l'aréopage, la manie du proſélytiſme les ſaiſit tous ; & ils vinrent dans la priſon d'Athenes, dans le deſſein d'attirer Socrate chacun dans ſa ſecte ; les uns étoient des aveugles de bonne-foi, qui mettoient leurs ſuperſtitions particulieres au-deſſus du théiſme ; les autres étoient de hardis impoſteurs accoutumés à mener la multitude avec le

PART. III.

frein de la crédulité, & qui ſe croyoient aſſez éloquens pour convaincre le plus ſage des hommes.

Ces prêtres, divers tous diviſés dans leurs opinions, mais tous réunis dans le deſſein de faire mourir Socrate apoſtat, tenterent d'abord d'en impoſer à ce philoſophe par la pompe de leurs céremonies; ils ſe rendirent dans la priſon d'Athenes avec leurs torches, leurs encenſoirs & les ſimulacres de leurs dieux.

L'édifice où Athenes logeoit ſes criminels devoit être vaſte pour contenir cette populace ſacrée, & il l'étoit en effet : il ne faut pas confondre ces monumens publics de la Grece avec nos cachots petits & mal-ſains, où des malheureux ſéparés les uns des autres par le ſeul intervalle de leurs chaînes, ſemblent ſe diſputer l'air contagieux qu'ils reſpirent, & meurent de mille morts avant de ſubir celle qui doit les dérober aux loix.

Le premier prêtre qui parut fut un vieillard de la Chaldée, qui portoit ſur ſon dos le ſimulacre

lacre d'or d'un brochet. « Athénien, dit-il à » Socrate, voici le grand Dieu Oannes; il » y a juſte 480 mille ans qu'il a créé le » monde, & c'eſt pour ſe faire reconnoître » plus aiſément qu'il a pris la figure d'un bro- » chet: vois-le, du haut du ciel, te tendre ſes » nageoires immortelles : crois en lui & tu » mourras en paix. L'HOMME AVEC DIEU.

Socrate ſourit. « Mon ami, dit-il, je plains » tes concitoyens, s'ils n'ont eu pour légiſla- » teur qu'un brochet; tu as diviniſé dans la » ſuite ce légiſlateur, mais je crois ce nouveau » Dieu meilleur à manger qu'à protéger les » hommes : malheureux vieillard, tu portes » l'ordonnateur des mondes ſur ton dos; moi » je le porte dans mon cœur : vas, mon autel » vaut bien le tien.

Le ſage parloit encore, quand un prêtre Egyptien entra avec un jeune taureau blanc qu'il menoit en leſſe. « Socrate, dit-il, tu vois » le ſucceſſeur du Dieu Apis, que j'éleve pour » le ſalut de l'Egypte : entends les mugiſſe-

PART. III.

» mens ſublimes dont il fait retentir les plages
» céleſtes : vois ſes oracles empreints ſur mes
» hiéroglyphes. -- Crois en lui & tu mourras
» en paix.

» Adorateur d'Apis, répondit Socrate, je
» ne crois pas que tu te flattes jamais d'entendre
» les mugiſſemens de ton céleſte quadrupede :
» tu ſais ſans doute à quoi t'en tenir ſur l'im-
» mortalité de ce taureau dont tu proteges
» l'exiſtence : s'il eſt vrai qu'il n'y a *point de*
» grand homme pour l'eſclave qui l'habille, il
» y a encore moins de Dieu pour le prêtre qui
» le dégrade.

» Mais je voudrois que le culte que tu in-
» ventes fût plus digne des hommes que tu
» gouvernes : quel rapport y a-t-il pour des
» êtres qui penſent, entre un bœuf qui rumine
» triſtement ſur l'autel où tu le places, & l'Être
» qui a lancé des milliers de mondes dans les
» déſerts de l'eſpace.

» Si ton Apis, ton Anubis & tes crocodiles
» ſacrés ne ſont que des êtres allégoriques, du

» moins mets un peu plus d'eſprit dans tes
» apologues ; prends pour modele Eſope : L'HOMME AVEC DIEU.
» ſonge que ce bon Phrygien a fait parler ſes
» bêtes, bien mieux que les théologiens de
» Memphis ne font parler leurs dieux.

L'Egyptien rougit de ſe voir deviné, & il alla dans un coin de la priſon, mettre aux priſes ſon taureau blanc avec le brochet de Babylone.

Dans ce moment le geolier ouvrit toutes les portes & une foule de ſaltinbanques vinrent repréſenter leurs farces ſacrées devant le philoſophe.

L'un jouoit avec le cygne de Léda ; l'autre careſſoit la géniſſe Io ; un troiſieme eſſuyoit les plumes de l'aigle de Ganymede.

Un petit negre avoit apporté le hanneton qui bourdonnoit ſaintement dans les déſerts de l'Afrique : un Eſpagnol avoit amené juſqu'à la biche merveilleuſe dont la poſtérité rendit tant d'oracles en faveur de Sertorius.

Ce qui bleſſa le plus Socrate fut le ſpectacle

des mœurs violées par la religion : il vit des Bachantes échevelées implorer le ciel, dans des attitudes faites pour la jouiſſance; des augures de Rome célébrer tout nuds la fête des Lupercales, & des eunuques conſacrés au ſervice de Cibele ou de Combabus, montrer avec oſtentation le couteau avec lequel ils s'étoient retranchés du nombre des hommes.

» Je croyois, dit à Platon le célebre accuſé, » que je ne devois vous quitter que dans quelques jours ; mais je ſens mon ſupplice qui » commence : — & il ſe couvroit le viſage d'un pan de ſon manteau.

Un petit prêtre d'Herſalaïm vint arracher le voile de Socrate : « profane à genoux, s'écria-t-il, voici le Dieu exterminateur que je » t'apporte dans un coffre de bois de cedre : » ce Dieu pour manifeſter ſon pouvoir a bouleverſé la terre, & la terre ne s'en eſt pas » apperçue : il régit la nature, mais en violant » ſans ceſſe ſes loix : preſque tous ſes prodiges » ſont des phénomenes de deſtruction : il crée

» un nouvel Océan pour noyer l'eſpece hu-
» maine ; il anéantit les ſujets d'un Pharaon, L'HOMME AVEC DIEU.
» parce que les magiciens d'Egypte ont été
» moins puiſſans que les nôtres ; il arrête le
» ſoleil dans ſa courſe, pour donner le tems
» aux pierres qui pleuvoient du ciel d'écraſer
» un peuple fugitif, qui avoit eu l'audace de ſe
» croire une patrie : nous eſpérons qu'il fera
» périr un jour toutes les nations dans un
» déluge de feu, excepté nous qui vivons obſ-
» curément au ſein de quelques rochers, qui
» ne nous défendons contre la haine univer-
» ſelle qu'avec nos prophéties, que les rois voi-
» ſins ſont ſans ceſſe eſclaves, mais qui nous
» flattons cependant d'être les rois de l'univers.
» Dignes adorateurs de ce Dieu des ven-
» geances, nous parcourons la terre l'épée à
» la main, pour lui faire des proſélites : ſi tu
» étois général d'armée, nous enverrions nos
» filles te trancher la tête, ou t'aſſaſſiner avec
» des cleux ; ſi tu étois roi, nous aurions le plai-
» ſir de te couper en morceaux : nous ne reſ-

PART. III.

» pectons que les vierges, quand elles ſont
» belles, ou les femmes quand elles ſont le
» métier de courtiſannes.

» Tu vois, Socrate, que notre Dieu ne
» s'appaiſe pas auſſi aiſément que le bœuf de
» Memphis, ou le brochet de Babylone: trem-
» ble, ton heure s'approche; l'ange exterми-
» nateur fait étinceller ſon glaive ſur ta tête:
» mais proſterne-toi devant mon livre ſacré,
» crois en lui & tu mourras en paix. »

Socrate frémit: ſes cheveux blancs ſe hériſ-
ſerent ſur ſa tête ſeptuagénaire: « O Platon,
» dit-il, quel eſt cet ennemi de la terre qui
» vient me parler au nom du ciel? il flétrit les
» derniers momens d'une exiſtence que je vou-
» lois conſacrer à la patrie & à l'amitié.

» Il paroît que le petit peuple d'Herſalaïm
» n'adore qu'un Dieu: mais combien ce dogme
» ſublime de la nature n'a-t-il pas été dégradé,
» en germant dans ces têtes ennemies de la
» raiſon & de la tolérance? ah! ne vaut-il pas
« encore mieux faire l'apothéoſe d'un cygne

» ou d'un oignon, que d'arroſer ainſi de
» ſang humain les autels de l'ordonnateur des
» mondes ?

L'HOMME AVEC DIEU.

» O Platon, crois-en un philoſophe qui a
» paſſé un demi-ſiecle à étudier la nature.
» L'Être ſuprême n'eſt point un tyran : tous
» les hommes lui ſont chers, depuis Orphée
» qui l'annonce en paix à des ſauvages, juſ-
» qu'à ce monſtre d'Herſalaïm qui en fait le
» polyphême de l'Olympe.

» C'eſt blaſphémer ſa juſtice que de la com-
» parer à la nôtre : il ne ſe venge pas de
» l'homme, parce que l'homme ne peut lui
» nuire : il n'anéantit pas les machines organi-
» ques qui ſe dérangent, il les perfectionne.

» Si j'étois légiſlateur d'Athenes, ce Dieu
» antropophage d'Herſalaïm en ſeroit banni à
» jamais : je ne voudrois pas que la religion,
» faite pour unir les hommes, vînt les diviſer :
» je ne voudrois pas qu'un prêtre pût couper
» un Archonte en morceaux, parce qu'il ne
» voit en Dieu que le plus tendre des peres. »

PART. III.

Cependant le petit prêtre, indigné de voir que le ſage qu'il vouloit convertir ne daignoit pas même lui répondre, le dévoua à ſon ange exterminateur, dans des cantiques d'un goût oriental que l'Europe a adoptés, quoiqu'ils ſoient des libelles contre le genre humain.

Le dernier miniſtre des dieux qui entretint Socrate, fut l'hyérophante du fameux temple d'Eleuſis : il venoit propoſer au maître de Platon de l'initier dans les myſteres de Cérès, pour expier le crime d'être philoſophe.

« Bon vieillard, lui dit Socrate, je ſuis loin » de te confondre avec tous ces charlatans » ſacrés qui vivent des erreurs de la multitude.

» Tes myſteres ſont établis pour révéler » l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame, » dogmes ſublimes, ſur leſquels repoſe la féli- » cité du genre humain; mais pourquoi ſont-ce » des myſteres ? qu'eſt-il beſoin d'initiations & » d'épreuves, quand on n'eſt que l'interprete » de la nature ? crois-moi, laiſſe là ce pom- » peux appareil de cérémonies ſuperſtitieuſes :

» ne mets pas un bandeau ſur les yeux aux » aveugles que tu veux guérir : dis hardiment » à la multitude, *vous n'adorez que de vains* » *phantômes*, & oſe, s'il le faut, devenir » comme moi le martyr de la vérité. L'HOMME AVEC DIEU.

» Anitus & l'aréopage t'ont dit que c'étoit » un crime d'être philoſophe : il eſt heureux » pour la ſociété qu'il ſe rencontre de tems en » tems de pareils criminels, pour remonter » les reſſorts de la machine politique, pour » épurer la morale, & délivrer les nations de » l'épidémie ſuperſtitieuſe : quoi qu'en diſent » les prêtres, le crime d'être philoſophe mé- » rite d'être envié des hommes plutôt que » d'être expié. »

L'Hyérophante ſe retira tranquillement ſans maudire Socrate ; il n'avoit point comme Anitus un grand intérêt à le croire un ſcélérat : c'étoit un citoyen paiſible qui répétoit les injures des prêtres contre la philoſophie, parce qu'il étoit prêtre, mais qui vivoit avec les philoſophes, & qui l'étoit lui-même ſans s'en douter.

PART. III.

Cependant peu à peu le tumulte cauſé par la populace ſacerdotale s'appaiſa ; les vains ſimulacres de la ſuperſtition diſparurent avec les miniſtres qui les avoient apportés, & la priſon de Socrate redevint le ſanctuaire de la divinité.

PLATON.

O mon maître, que je regrette de vous avoir vu perdre à confondre l'hypocriſie, un tems que vous pouviez employer à éclairer l'ignorance vertueuſe ! Quoi ! vous êtes-vous flatté de faire germer la vérité dans les têtes froides & flétries de tous ces miniſtres des autels ? La raiſon a-t-elle quelque pouvoir, quand la flamme de la ſenſibilité eſt éteinte ? & qu'y a-t-il de commun entre un prêtre & la vertu ?

Vous vous êtes joué de ces phantômes de dieux qui ne doivent leur naiſſance qu'à la fourberie ſacerdotale, & on va vous accuſer de ne pas croire à la divinité ; cette foule de témoins vendus à Anitus dépoſera que vous êtes un athée, & la calomnie qui a empoiſonné vos

jours s'arrêtera ſur votre tombe & juſtifiera votre ſupplice.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Je ſais qu'il eſt égal à certains fanatiques, d'être ſans religion, ou de n'avoir pas leur religion : il eſt de l'intérêt de ces prêtres de me rendre odieux aux générations futures; mais vous me reſtez, il me ſuffit : je vous légue en mourant le ſoin de ma gloire; & quand la terre entiere me croiroit coupable, ſi vous me jugez innocent, la poſtérité n'oſera prononcer : la voix de Platon vaudra pour elle le ſuffrage du genre humain.

PLATON.

Je me ſuis long-tems étonné de la ſtupide fureur avec laquelle on prodigue le nom d'athée au théiſte qui eſt ennemi-né de l'athéiſme; mais à force d'étudier les hommes, je me ſuis apperçu que quand on avoit l'eſprit foible & le cœur faux, il n'y avoit point de contradictions qu'on rougît d'admettre; on ne perſécute pas pour punir des crimes; mais on invente des crimes

PART. III.

pour avoir le plaiſir de perſécuter ; c'eſt la méthode de tous les ſectaires qui admettent des cultes contre nature.

SOCRATE.

C'eſt la méthode de tous les ſectaires qui admettent un culte excluſif. -- Ces gens-là diviſent la terre en deux parties ; dans l'une ils placent leurs proſélytes, & dans l'autre le reſte du genre humain ; le petit point du globe qu'ils occupent, devient alors à leurs yeux l'objet unique des complaiſances de la divinité ; & du centre de leur toile, ces inſectes qui ſe croient les vengeurs du ciel, envoient la mort & l'anathême à tous les points de la circonférence.

Que le théiſme eſt bien plus fait pour le bonheur du monde ! il n'arme jamais les hommes contre les hommes ; il reſſerre d'un pole à l'autre les nœuds de la bienveillance univerſelle ; & ce culte, auſſi ſimple que la divinité, & auſſi ſublime qu'elle, eſt le ſeul dont n'abuſeront jamais des hommes qui abuſent de tout.

PLATON.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le théiſme, je l'avoue, eſt la religion du ſage ; quand il a le malheur de naître dans une contrée où le crime eſt ſur l'autel, il ſait concentrer ſa piété en lui-même : il a le courage de ne point s'avilir en adorant des dieux qui ne le valent pas.

Mais le théiſme eſt-il fait pour le peuple comme pour le ſage ? l'individu qui ſemble n'avoir que des ſens, ſe gouverne-t-il comme celui dont l'intelligence ſublime embraſſe à-la-fois toutes les légiſlations ? contiendrez-vous en un mot, avec la religion de la nature, le ſtupide Ariſmaſque ou le malheureux Ilote, comme vous contenez Orphée ou Anaxagore ?

SOCRATE.

Sans doute. — S'il ſe trouve ſur la terre un culte qui faſſe diſparoître parmi les hommes l'inégalité de leur nature, qui vienne de Dieu & qui y ramene ſans ceſſe ; ſi ce culte né avec le monde doit ſurvivre à ſa ruine ; s'il eſt la baſe des mœurs & des loix, pourquoi cette religion

PART. III.

ſublime n'embraſſeroit-elle pas tous les lieux, comme elle embraſſe tous les tems ? pourquoi le genre humain ne formeroit-il pas ſous ſes loix une ſeule famille ? pourquoi cette famille auroit-elle plus d'un pere, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu ?

PLATON.

La religion du philoſophe ne peut être la religion de la multitude, parce qu'elle eſt néceſſairement ſans ſpectacle : ôtez les temples, les prêtres & les victimes, & vous ôterez Dieu aux trois quarts du genre humain.

SOCRATE.

Mon ami, ôtons au peuple ſes erreurs, & laiſſons-lui ſes temples.

PLATON.

Mais alors ſon théiſme n'eſt plus qu'une eſpece d'idolatrie philoſophique.

SOCRATE.

Et pourquoi le culte extérieur dégraderoit-il l'homme de la nature ?

PLATON.

Et pourquoi le culte extérieur ſeroit-il néceſ-

faire à l'homme de la nature ? que prétendons-nous par l'hommage de notre faſtueuſe indigence ? Notre encens & nos génuflexions ajouteront-ils quelque choſe à la gloire de celui qui fait mouvoir dans l'eſpace des milliers de ſoleils ? L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Non, Platon : ce que nous appellons la gloire de l'être par excellence n'eſt que la vanité humaine diviniſée ; Dieu n'a pas beſoin de notre culte ; mais ce culte convient à l'homme pour lui-même ; ſi j'étois le ſeul habitant de ce globe, le théiſme ſimple me ſuffiroit ſans doute ; mais, né pour la ſociété, j'ai d'autres devoirs à remplir : toutes les fois que j'entre dans un temple, je crois apprendre aux infortunés qui m'environnent, que ſi la juſtice dort ſur la terre, le juge éternel veille encore ; l'aſpect ſeul d'un autel ſuffit pour faire ſoupçonner à un tyran qu'il n'eſt pas ſi heureux que le juſte qu'il perſécute.

Oui, quand les plus ſublimes des légiſlateurs

PART. III.

n'auroient point établi de culte public, pour rappeller ſans ceſſe les hommes à Dieu, il faudroit que Platon l'introduisît dans ſa république; lui ſeul ramene à la liberté primitive des cœurs flétris par l'opprobre, & aſſervis par les préjugés. Voyez le peuple au pied du trône, il n'exiſte que pour ſentir ſon néant : mais dans les temples, le dernier des hommes eſt égal au premier des rois.

PLATON.

Fort bien; vous prouvez que les inſtitutions religieuſes ſont utiles à quelques hommes : mais ſont-elles néceſſaires à l'homme ? Lycurgue a donné des loix qui font depuis pluſieurs ſiecles la gloire de Lacédémone; s'enſuit-il que dans toute la terre on doit violer les mœurs pour aſſurer la tranquillité publique, & que tous les ſouverains doivent empêcher leurs ſujets d'être hommes, afin d'en faire des Spartiates ?

SOCRATE.

Je dirois un blaſphême, ſi j'avançois que le culte de l'Être ſuprême n'eſt utile qu'à quelques-uns

uns de ſes adorateurs; une religion particuliere ne fait que retrécir l'idée de Dieu, elle ſuppoſe que l'ordonnateur des mondes n'eſt que le génie tutélaire d'un Scythe ou d'un habitant de l'Archipel. L'HOMME AVEC DIEU.

Le culte extérieur eſt néceſſaire à l'homme, parce qu'il ſemble compoſé de deux ſubſtances; le théiſme pur ne conviendroit guere qu'à de pures intelligences : dès que l'adorateur de Dieu a un corps, il faut que ſa piété ſe manifeſte par un homme corporel; c'eſt par-là qu'il peut prouver au modérateur de la nature que tout ſon être eſt dans ſa dépendance.

Voulez-vous, Platon, que je réduiſe à un principe le code du théiſme? le voici.

Un grand ſpectacle, mais peu de religion, ſemble l'appanage de l'homme groſſier : l'athée ne veut point de ſpectacle pour être libre de n'avoir point de religion: le vrai philoſophe eſt lié aux hommes par le ſpectacle, & à Dieu par la religion.

PLATON.

O mon maître ! ô grand homme ! de quel

PART. III.

trait de lumiere vous venez me frapper ! combien votre philoſophie eſt faite pour germer dans tous les cœurs ſenſibles & honnêtes ! que votre doctrine eſt bien différente de celle de ces ſophiſtes préſomptueux qui ne dédaignent le culte public, que parce qu'il les confond avec le peuple qu'ils mépriſent; qui ſe font théiſtes, pour ſe diſpenſer d'être religieux, & qui portent juſques dans l'hommage de leur néant le témoignage de leur fierté & de leur indépendance !

La terre va vous perdre, divin Socrate; mais votre gloire & le bien que vous avez fait à l'eſpece humaine ne ſeront point avec vous enſevelis dans la tombe : un jour Athenes déſabuſée élevera des autels au ſage qu'elle oſe aujourd'hui dévouer au ſupplice; & le culte dont elle honore l'eunuque Uranus, l'amante de Tithon & l'inceſtueux Jupiter, ſemblera moins abſurde, puiſque ces phantômes de l'Olympe le partagent avec le plus grand des philoſophes.

CHAPITRE II.

Du système religieux qui bannit la raison.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il faut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, attaquer l'édifice de la superstition par sa base : le philosophe qui ne se sert de sa dialectique que pour combattre les petits préjugés, est Hercule qui agite sa massue pour écraser des moucherons.

Il y a des religions où le prêtre a osé interdire à ses prosélytes la faculté d'examiner ses oracles : c'est le dernier période de la tyrannie, réuni au dernier période de la démence : on ne peut pas plus défendre de raisonner que de respirer ; & tout culte où on dit : *crois & ne pense pas*, n'est fait que pour des automates ou des esclaves.

ARTICLE PREMIER.

DES THÉOSOPHES.

PART. III.

ON ne s'étonne pas de voir des hommes abuſer de la logique naturelle ; mais par quelle ſinguliere contradiction de l'eſprit humain s'eſt-il trouvé des écrivains célebres, qui ont écrit contr'elle ? L'homme de talent qui veut détruire la raiſon, ne reſſemble-t-il pas au Spartiate, qui ſacrifioit à la peur ?

On a donné le nom de Théoſophe à ce détracteur de l'entendement humain ; c'eſt de tous les ſectaires le plus difficile à ramener : en effet, avec quelles armes un philoſophe peut-il attaquer un homme qui refuſe de ſe battre avec celles de la raiſon ?

Un théoſophe eſt un homme doué d'une grande ſenſibilité dans les organes, qui voit errer autour de lui les ſpectres, que ſon imagination fait naître ; qui ſe croit ſubjugué par une puiſſance intérieure qui l'éclaire, & qui

préfere, pour arriver aux connoiſſances ſublimes, l'eſſor impétueux de l'enthouſiaſme, à la marche compaſſée de la raiſon. L'HOMME AVEC DIEU.

La théoſophie s'eſt introduite ſans peine parmi les hommes, parce qu'elle flatte également leur pareſſe & leur vanité : il eſt ſi commode de s'inſtruire ſans étude, & ſi glorieux de convaincre ſans le ſecours de la raiſon !

Ne demandez ni preuves ni examen à un théoſophe ; il eſt perſuadé, parce qu'il eſt perſuadé ; c'eſt le moine du mont Athos, qui croit à la lumiere du Thabor, parce qu'il la voit à ſon nombril.

Si cet enthouſiaſte pouvoit faire un raiſonnement, il s'en tiendroit à celui-ci ; je ſuis convaincu de l'exiſtence de mon génie, parce que ſans lui je ne ſerois point parvenu à la vérité que j'annonce ; & je ſuis convaincu de cette vérité, parce que mon génie me l'a inſpirée.

Un écrivain d'une imagination ardente & déréglée, n'a ſouvent qu'un pas à faire pour arriver à la théoſophie. Milton, l'immortel

PART. III.

Milton, fut l'apologiſte de Cromwel, & il ſeroit peut-être devenu viſionnaire comme lui, ſi ſon génie l'avoit porté à ébranler les trônes, plutôt qu'à faire des poëmes épiques.

A Dieu ne plaiſe que j'outrage la cendre du légiſlateur Penn & du tendre Fénélon; mais l'un fut théoſophe avant de ſe faire quaker, & l'autre le fut, avant de devenir quiétiſte.

On a placé Socrate à la tête des théoſophes, comme on met un titre brillant au frontiſpice d'un ouvrage médiocre afin de le faire vendre; Socrate s'eſt rendu trop célebre par l'uſage de ſa raiſon, pour être ſoupçonné d'avoir été ingrat envers elle : ce grand homme, il eſt vrai, ſe diſoit inſpiré par un génie; mais il ne ſe vantoit de ce don naturel qu'auprès de ces hommes vulgaires, qui ſont faits pour croire & non pour s'inſtruire; il faiſoit parler la raiſon devant les ſages, & c'étoit devant le peuple qu'il faiſoit parler ſon génie.

Socrate, quoiqu'éclairé par ſon génie, étoit auſſi philoſophe que ce Paſchal, qui voyoit un

abyme auprès de ſon fauteuil; il ne faut attribuer qu'au dérangement inſtantané d'une fibre intellectuelle, l'opinion bizarre de ces grands hommes; j'avouerai cependant, qu'un degré d'altération de plus dans cette fibre pouvoit en faire des théoſophes, & la permanence de cette altération, des frénétiques. L'HOMME AVEC DIEU.

Un vrai théoſophe étoit ce Raymond Lulle, qu'on appelloit de ſon tems le *Docteur illuminé*, & qui avoit créé avec des caracteres magiques, un art de raiſonner, diamétralement contraire à la raiſon.

Pourquoi ne feroit-on pas auſſi un théoſophe de ce pere Hardouin, le plus célebre ennemi de la logique naturelle qu'on ait vu dans l'Europe, & qui n'attribua les Odes d'Horace, & l'Énéide de Virgile à des moines du treizieme ſiecle, que pour renverſer d'un ſeul coup tous les plus beaux monumens du goût, du génie & de la raiſon.

La plupart des théoſophes ont été alchymiſtes; c'eſt en cherchant la pierre philoſophale

PART. III.

qu'ils ont cru trouver l'eſprit ſurnaturel qui devoit les illuminer ; ils étoient adeptes avant de devenir viſionnaires.

Le vrai fondateur du ſyſtême théoſophique eſt Paracelſe ; ce fameux médecin Suiſſe avoit voyagé dans tout l'ancien continent, à l'exemple d'Hermes, de Solon & de Pythagore, afin d'éclairer l'Europe ; mais comme à ſon retour aucun peuple ne s'aviſa de le choiſir pour ſon légiſlateur, de déſeſpoir il ſe jeta dans l'alchymie ; ſes fourneaux ne lui procurerent pas plus d'or que ſes voyages ne lui avoient procuré de couronne ; alors il réſolut de guérir les hommes qu'il ne pouvoit ni enrichir, ni gouverner ; on le vit courir le monde offrant par-tout, à un prix modique, ſon *Laudanum* & ſon *Azoth*, qui guériſſoient tous les maux poſſibles, & ſon élixir qui faiſoit vivre trois cents ans ; il fit beaucoup de dupes, s'enrichit fort peu, & mourut à 48 ans ſans avoir été détrompé (*).

(*) Théophraſte Bombaſt de Hohenheim, connu ſous le nom de Paracelſe, étoit fils d'un bâtard d'un

Paracelſe avoit ſon démon familier comme Socrate : c'eſt de ce démon ſans doute qu'il tenoit qu'on ne peut être philoſophe que quand on eſt illuminé ; que l'homme eſt la quinteſſence du macroſcome, & que notre intelligence vient en droiture des ſignes du Zodiaque. L'HOMME AVEC DIEU.

Paracelſe ne paroiſſoit pas organiſé pour être théoſophe : à l'âge de 3 ans il étoit devenu eunuque par le même événement que Boileau (*), & ainſi que ce poëte, il fut toute ſa vie l'ennemi des femmes : cet accident devoit étouffer en lui les germes de la ſenſibilité ; mais il y ſuppléa par l'activité de ſon génie : l'eunuque Paracelſe devint théoſophe malgré la

---

prince Allemand ; il mourut en 1541 : ſes œuvres ont été réunies en trois vol. *in-folio*. On y trouve avec quelques découvertes chymiques, une foule de paradoxes mal écrits, un ton de vanité qui ne convient pas même au génie, & ſur-tout un acharnement ſingulier contre Galien & Avicenne, qui valoient mieux que lui.

(*) Ce fut un porc qui rendit ce mauvais ſervice au médecin & un coq d'inde au poëte. --- Voyez les *Elémens de chymie* de Boerhaave, tome I, page 35, & la vie de Boileau dans l'édition de S. Marc.

PART. III.

nature, comme malgré elle l'eunuque Narsès étoit devenu un grand homme.

Paracelſe, l'ennemi des femmes, fut preſque toute ſa vie celui de la raiſon : dans les grandes queſtions philoſophiques qu'il eut occaſion d'agiter, il ne prit jamais conſeil que du Dieu dont il ſe croyoit inſpiré ; & il diſoit publiquement dans Bâle, que ſi Dieu ne lui répondoit pas, plutôt que d'interroger la nature il conſulteroit le diable (*).

Les théologiens accuſerent Paracelſe d'athéiſme, parce qu'il ne croyoit point à la religion du pape (**) : le peuple le crut ſorcier,

(*) Voyez le *Boerhaave* de la Mettrie, tome VII, page 38. La vie de ce ſavant inſenſé étoit auſſi extraordinaire que ſes ſyſtêmes ; il couroit l'Europe à pied, vivant de la médecine & déclamant contr'elle : il s'énivroit preſque tous les jours, ne changeoit jamais d'habit, couchoit par terre & vint mourir dans une auberge.

(**) Une mauvaiſe épigramme de ce médecin lui valut cette calomnie des prêtres : ſe trouvant en Alſace on l'envoya chercher pour adminiſtrer les ſecours de ſon art à un mourant : comme il étoit alors à demi yvre il renvoya ſa viſite au lendemain : à la pointe du jour en effet, il ſe munit de ſon laudanum, ſe rendit chez le

parce qu'il avoit un élixir contre la goutte ; & ſes diſciples lui ſuppoſerent du génie, parce qu'ils n'entendirent pas ſes ouvrages. L'HOMME AVEC DIEU.

Paracelſe a été mal jugé : il ne fut ni athée, ni ſorcier, ni homme de génie ; c'étoit un enthouſiaſte de bonne foi qui ſe prétendoit inſpiré, parce qu'il avoit plus d'eſprit que ſes contemporains, & qui aima mieux faire du bruit en écrivant contre la raiſon, que la cultiver en ſilence : il forma une ſecte dans un ſiecle où l'on pouvoit faire ſecte ; s'il eût vécu deux cents ans plus tard, on n'auroit cité ni ſon nom, ni ſes ouvrages.

Les théoſophes qui ont ſuccédé à Paracelſe ſont des fols encore plus obſcurs : c'eſt un Robert Fludds qui fait rouler toute la nature ſur deux pivots ; le *principe ſeptentrional* qui

---

malade & demanda ſi dans l'intervalle il n'avoit rien pris : on lui répondit qu'il n'avoit avalé que le Saint-Sacrement : *eh bien*, dit notre théoſophe, *puiſqu'il a fait venir un autre médecin que moi, c'eſt à ce dernier à le guérir ;* alors il ſe retira & le malade mourut. — Voyez Zwinger, *théatr.* 2275.

PART. III.

fait naître la raréfaction; c'eſt un Jacques Boehm, appellé par excellence le philoſophe de l'Allemagne, qui dit que tous les êtres ſont éternels, & s'engendrent par des eſpeces de *jaillîſſemens*; c'eſt un Zimmermann qui veut qu'avant la création tout fût en Dieu, & qu'après elle Dieu ſoit en tout : ce qu'il exprimoit en hyéroglyphe par un livre roulé ou déplié (*) : d'où l'on peut conclure que les dogmes des théoſophes ſont très-obſcurs, malgré l'eſprit intérieur qui les illumine.

Parmi les ſectaires dont Paracelſe eſt le patriarche, il faut diſtinguer le premier Vanhelmont, à cauſe du cas qu'en faiſoit l'illuſtre Boerhaave ; ce théoſophe fut un médecin errant, comme le fondateur de ſon ordre ; il employa 50 ans à diſtiller (**); ſe crut pluſieurs

(*) Œuvres du ſavant Diderot, édit. de 1773, tome I, page 589 : on peut y voir une hiſtoire ſuccinte de la théoſophie, c'eſt la premiere qui ait été rédigée par la plume d'un philoſophe.

(**) *Joann. Bapt. Vanhelmont. opera omnia*, édition d'Amſterdam, page 341.

fois à la veille de découvrir le grand œuvre, & mourut en le cherchant.

L'HOMME AVEC DIEU.

Vanhelmont tranſporta le langage de l'alchymie dans ſa phyſique, dans ſa théologie & dans ſes diatribes contre la raiſon : tantôt c'eſt *Archée* qui eſt le principe de tout ; tantôt c'eſt le *Gas*, ou une certaine exhalaiſon de l'eau & le *Blas*, ou le mouvement alternatif des étoiles qui produit les météores ; ici *l'entendement concourt avec la faculté fantaſtique de l'ame ſenſitive ſur le caractere de l'organe;* là, pour atteindre à la perfection, *il faut ſuſpendre l'activité de la raiſon*, & *la tenir abſorbée dans la non-exiſtence.* -- C'eſt ainſi qu'on écrit chez les peuples barbares, quand on veut être lu, & chez les peuples éclairés, quand on veut être renfermé.

Vanhelmont eut un fils qui hérita de ſon art de conjecturer, de ſes rêves alchimiques & de ſa théoſophie : on peut s'en convaincre ſi on a beaucoup de tems à perdre, en liſant ſon *ordo ſæculorum* : il termina ſa carriere romanef-

PART. III.

que en ſe faiſant quaker ; c'eſt-à-dire, qu'il apprit à *trembler* comme les proſélytes de Penn, mais non à gouverner les hommes comme ce ſublime légiſlateur de Philadelphie.

Le dernier théoſophe un peu connu eſt le miniſtre Poiret, qui après avoir fait beaucoup d'ouvrages de myſticité ſe fit quiétiſte ; il avoit commencé, dit-on, par être enthouſiaſte du cartéſianiſme : il y a un peu loin du doute méthodique de Deſcartes aux viſions de Saint-Sorlin & aux rêveries des Bourignon.

De tems en tems la théoſophie a auſſi été étayée par des ſectes religieuſes, & voilà ce qui éterniſe les principes de Paracelſe, principe que le philoſophe peut appeller la déraiſon en ſyſtême.

L'anabaptiſte qui part de l'idée que l'eſprit du Seigneur ſouffle où il lui plaît pour donner à tout être intelligent le pouvoir de prophétiſer, n'a beſoin que d'écrire contre la raiſon pour devenir un vrai théoſophe.

Le quaker vulgaire qui croit recevoir immé-

diatement de l'eſprit ſaint qui l'illumine, un caractere ſupérieur au ſacerdoce, n'a encore qu'un pas à faire vers la déraiſon pour être un théoſophe. L'HOMME AVEC DIEU

L'enthouſiaſte de l'amour de Dieu qu'on nomme quiétiſte à force de ſe livrer à ſon imagination ardente, de s'abſorber dans la contemplation myſtique de l'eſſence divine, & de s'élancer dans les déſerts du monde métaphyſico-théologique ſe fait auſſi théoſophe; ſi le quiétiſte eſt de bonne foi, il crée les viſions de ſainte Thereſe; ſi c'eſt un hypocrite, il fait avec le jéſuite Girard des enfans à la Cadiere.

Enfin, le dirai-je! les janſéniſtes d'aujourd'hui qui ſont les bâtards de Port-Royal, & qui n'ayant ni le génie de ſes ſolitaires ni leurs vertus, ne peuvent avoir d'exiſtence qu'en perſécutant les philoſophes: les janſéniſtes, dis-je, en ſe faiſant convulſionnaires, ont ajouté une branche à l'arbre cangréné de la théoſophie; ces malheureux illuminés, qui ont des

PART. III.

viſions en pirouettant, qui appellent le prophete Elie en recevant des coups de barres, & qui ſe crucifient pour rendre leur corps glorieux, ſont pour le moins autant que Paracelſe, les ennemis nés de la raiſon : mais je ne dois pas encore examiner les ſuperſtitions de la terre, il ne s'agit ici que de poſer des principes.

Au reſte, ce ſeroit inſulter à ſon ſiecle que d'entreprendre une réfutation ſuivie du ſyſtême des théoſophes : il eſt abſurde de raiſonner contre des gens ennemis par principe de la raiſon ; il faut les traiter comme des malades plutôt que comme des ſectaires ; & le prince qui voudroit les ramener à la doctrine univerſelle devroit les confier à des médecins, avant de les remettre entre les mains des philoſophes.

ARTICLE

ARTICLE II.

QUE TOUT CULTE RELIGIEUX DOIT ÊTRE FONDÉ SUR LA RAISON.

IL eſt auſſi eſſentiel à l'homme de la nature de cultiver ſa raiſon que d'entretenir ſes organes dans leur intégrité : ainſi tout culte qui proſcrit la raiſon eſt un culte eſſentiellement contre nature. L'HOMME AVEC DIEU,

Eh ! de quel droit viendroit-on ôter à l'eſpece humaine le plus ſublime de ſes privileges ; celui de s'élever à l'idée d'un Être ſuprême, de ſavoir qu'il y a une harmonie éternelle entre les êtres, & d'y concourir ?

Nos ſens nous égarent quelquefois, mais jamais la raiſon : cette raiſon n'eſt elle-même que le tact qui nous fait diſcerner le beau & le vrai : ainſi ſi elle nous trompoit, elle n'exiſteroit pas : il y auroit contradiction dans les termes.

Les légiſlateurs qui ont dit que le culte qu'ils

PART. III.

propoſoient étoit au-deſſus de la raiſon ont dit une abſurdité ; car il s'enſuit de ce principe que leur culte n'eſt pas fait pour l'homme qui raiſonne : l'homme dans ce ſyſtême n'a pas beſoin de la religion.

Les enthouſiaſtes qui ont bâti l'édifice religieux ſur la ruine totale de la raiſon, ont ajouté la tyrannie à l'extravagance : ils ont dit à l'homme : « ſois un vil automate dont je dirigerai les reſſorts ; crois & tremble : la voix » du prêtre eſt plus faite pour ton oreille que » le cri de la nature.

Je voudrois bien ſavoir comment l'être eſſentiellement bienfaiſant peut exiger que nous croyions ce qui paroît une erreur à notre intelligence : Dieu n'eſt point contradictoire ; il ne nous dit pas par la voix des mathématiciens *trois ſont trois*, & par la voix des prêtres *trois ne ſont qu'un* : ſi Marc-Aurèle eſt dans l'erreur en ne croyant pas à la trinité de Platon, cette erreur eſt invincible, & le Dieu qui la puniroit ſeroit le tyran du genre humain.

Quand la queſtion qui diviſe le prêtre & le philoſophe eſt un problême, ce dernier, pour le bien de la paix, peut ſoumettre à Dieu ſa raiſon : mais quand les dogmes propoſés ſont évidemment abſurdes, faire le ſacrifice de ſon intelligence, c'eſt le dernier période de la baſſeſſe : c'eſt adeler l'Être ſuprême, c'eſt le traiter comme le deſpote de l'ancienne Perſe étoit traité par ſes eunuques & ſes ſatrapes. L'HOMME AVEC DIEU.

Non, l'ordonnateur des mondes eſt trop grand à mes yeux, pour que je lui attribue les erreurs & les caprices du deſpotiſme.

Je ne croirai jamais ce Valentin Weigel, qui veut que *la lumiere de la révélation ſuffiſe pour concilier deux propoſitions contradictoires* (*).

Je n'adhérerai jamais à ce fanatique d'Hardouin, qui *ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un million de myſteres qui le révoltent, qu'à croire la premiere vérité qu'on lui annonce* (**).

(*) Encyclop. art. *Théoſophe.*

(**) *Biblioth. raiſonnée*, tome I, page 84.

PART. III.

Dès qu'on couvrira un culte religieux du voile des myſteres, j'arracherai ce voile & je ſoumettrai ce culte à l'examen de ma raiſon.

Je ne prendrai point avec le théoſophe les ſpectres de mon imagination pour des objets exiſtans ; je n'appellerai point avec Théreſe amour de Dieu, l'inertie de l'ame qui attend l'influence de la grace : je ne m'abrutirai pas avec le quiétiſte pour m'ouvrir les portes du monde intellectuel : en un mot, je ne mutilerai jamais ma penſée, & je ne ferai point un évangile de l'art de dégrader la raiſon.

J'ai étudié le cœur humain & je ſens que tout légiſlateur qui m'oblige de regarder ſans ceſſe le ciel plantaſtique qu'il a créé, n'a d'autre deſſein que de m'empêcher de voir ce qui ſe paſſe à mes pieds : il ne met une auréole autour de ma tête que pour avoir le tems de charger mes mains d'entraves ; il n'ordonne à la terre de croire que pour la gouverner.

J'obſerve que c'eſt le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre humain que de le

condamner comme le ſultan Ibrahim à une éternelle enfance, parce que c'eſt anéantir la morale de la nature, & dégrader à-la-fois l'idole qu'on met ſur l'autel & ſes adorateurs. L'HOMME AVEC DIEU.

Plus un culte ſera environné de merveilles, plus il m'inſpirera de défiance : il n'appartient qu'au peuple de croire un dogme divin, parce qu'il lui paroît étrange, & de s'énorgueillir d'une foi qui inſulte à ſon entendement.

Je le dirai donc avec franchiſe, quoique je voie la foudre théologique ſur le point d'éclater ſur ma tête, la raiſon humaine qu'on dédaigne, qu'on dégrade, qu'on anéantit : eh bien, cette raiſon..... eſt le juge ſuprême de toutes les religions.

CHAPITRE III.

DES MINISTRES DE LA RELIGION.

PART. III.

DÈS qu'il s'eſt trouvé un homme aſſez audacieux pour créer un culte, il s'en eſt fait le miniſtre ; & en effet, les oracles qu'il ſuppoſoit ne pouvoient lui être utile, qu'autant qu'il avoit le pouvoir de les interpréter.

On ne connoît point de contrée où les prêtres n'aient été antérieurs aux loix : il n'y a point de nation ſe formant en corps de ſociété, qui ait dit à un de ſes membres : *Nous te conſtituons cenſeur des crimes ſecrets, & magiſtrat ſuprême de la morale.*

Les miniſtres de la religion prétendent toujours avoir précédé la formation des gouvernemens : c'eſt du ciel qu'ils diſent tenir le droit d'aveugler la terre.

Si on demande dans les deux mondes quel eſt le diplôme qui autoriſe le ſacerdoce, on dit que c'eſt la révélation ; ſi on demande ce qui

autoriſe la révélation, on répond que c'eſt le ſacerdoce.

L'HOMME AVEÇ DIEU.

En général, on peut dire des miniſtres du culte religieux, que leur droit ſur la croyance humaine vient, non de l'excellence de leur origine, mais de ce qu'on ne connoît pas leur origine.

Au reſte, il faut rendre juſtice à un petit nombre d'entr'eux qui illuſtrerent le berceau des ſociétés; on ne peut douter qu'ils ne fuſſent plus éclairés que le reſte de leurs concitoyens: il eſt probable même qu'il s'en eſt trouvé qui, en faiſant parler la divinité, ne ſongerent qu'à donner une baſe au culte de la nature: tel étoit le ſage Hermès, quand il ſe dit l'interprete d'Iſis, & le grand Zoroaſtre, quand il fit croire à l'Orient qu'il étoit celui d'Oromaze: c'eſt aux prêtres qui ont voulu imiter ces hommes célebres, ſans avoir ni leurs lumieres ni leur vertu, qu'il faut attribuer l'abſurdité de ces cultes, où on ne fait parler les dieux que pour étouffer le cri de la nature.

PART. III.

On a vu auſſi des légiſlateurs ſe faire les prêtres de leur nation, pour donner le dernier ſceau d'authenticité à leurs loix : cette fourberie ſacrée a été miſe en uſage très-fréquemment dans l'antiquité : Minos reçut ſon code de Jupiter, Lycurgue d'Apollon, Zaleucus de Minerve, & Numa d'Egérie ; Xamolxis ſe prétendit inſpiré de Veſta, Charondas de Saturne, & Manco-Capac du ſoleil : ces hommes célebres, qui ne pouvoient faire entendre au peuple leur langage ſublime, & qui dédaignoient d'emprunter le ſien, feignirent de tenir leurs inſtitutions du ciel : ils eurent recours à l'autorité, parce qu'ils ſentoient l'inſuffiſance de la raiſon ; & ſe défiant de l'éloquence des ſages, ils eurent l'audace de faire parler les dieux.

Mais il en eſt des impoſtures religieuſes des prêtres, comme du deſpotiſme des rois : pour un philoſophe qui fait ſervir le pouvoir abſolu, ou la ſuperſtition, au bonheur des peuples, il y a mille monſtres qui emploient ces armes dangereuſes à la perte du genre humain. Liſez

l'hiſtoire des deſpotes, & voyez, pour un Marc-Aurele, combien il y a eu de Séſoſtris, de Cambiſe, de Caligula, de Néron, de Conſtantin, de Muley-Iſmaël & d'Aurengzeb : parcourez les annales du ſacerdoce, & jugez ſi le petit nombre de prêtres reſpectables que je viens de nommer, peut entrer en parallele avec cette foule de brigands ſacrés qui ont trafiqué ſur les autels du ſang des hommes ; avec des Druides & des miniſtres de Saturne ; avec un Samuel qui fait couper les rois en morceaux ; avec les papes qui ordonnent les croiſades ; avec les Anitus, les Grégoire VII, les Alexandre VI, & ces tigres du ſaint office qui ont fait diſparoître quatre millions d'hommes de la ſurface des deux mondes. L'HOMME AVEC DIEU

Il y a cependant une occaſion où il ſemble utile aux hommes qu'un grand pouvoir ſoit attaché au ſacerdoce : c'eſt lorſque le deſpotiſme des rois eſt à ſon comble & menace de tout engloutir. Le dirai-je ? l'inſolence des patriarches de Ruſſie & des muphtis a ſouvent

PART. III.

épargné des torrens de ſang aux nations aſſervies aux czars & aux ſultans. Il eſt affreux, ſans doute, de guérir les maux de l'eſclavage par ceux de la ſuperſtition; mais on réuſſit par-là à rendre les uns & les autres moins ſenſibles: oppoſez un torrent à un autre, leurs flots ſe briſeront avec effort, & l'onde réunie coulera enſuite dans une autre direction.

Les prêtres de toutes les religions inventées par les hommes ſemblent, par leur inſtitution même, ennemis de leur repos.

Ils tiennent leur puiſſance du ciel; ainſi lui ſeul, s'ils prévariquent, a droit de les punir: tel eſt le germe de la fameuſe diſtinction des deux puiſſances; diſtinction qui a fait écrire tant de ſophiſmes aux théologiens, & commettre tant d'aſſaſſinats aux eſclaves des prêtres.

Tout citoyen qui n'eſt pas dans l'état eſt au-deſſus de l'état: voilà pourquoi les prêtres de tout tems ſe ſont dit les égaux des rois: il y a même eu des religions où un pontife a dit aux

ſouverains : *Je ſuis votre maître ;* où il les a faits & dépoſés à ſon gré ; où il a tracé une ligne ſur le globe pour leur partager un monde que leurs ſoldats alloient conquérir.

L'HOMME AVEC DIEU.

Cependant, il y a eu des occaſions où le prêtre a été obligé de faire ſa cour aux ſouverains ; c'eſt lorſqu'un long abus de pouvoir commençoit à ouvrir les yeux de la multitude ; c'eſt lorſque cent mille bras étoient ſur le point de s'armer pour détruire ſon machiavéliſme ; alors il a fait un pacte avec des rois qui chancelоient ſur leurs trônes ; & le deſpotiſme politique eſt venu appuyer le deſpotiſme religieux, afin d'en être appuyé à ſon tour.

Le réſultat de cette ligue offenſive & défenſive entre les deſpotes & les miniſtres des autels, a donc été l'infortune publique : le tyran a livré le peuple enchaîné, au prêtre, pour qu'il l'aveuglât ; & le prêtre a livré le peuple aveuglé, au tyran, pour qu'il reſtât eſclave.

Au reſte, le prêtre ne ſemble pas fait pour affecter long-tems une dépendance qui l'hu-

PART. III.

milie ; le cedre incliné avec force vers la terre ne tarde pas à prendre ſa direction verticale ; auſſi, dès que le tyran eſt devenu inutile à la politique ſacerdotale, les mains qui avoient élevé l'idole ſe ſont empreſſées de l'abattre ; les prêtres ont traité les rois comme le Dieu des Hébreux traitoit les Nabuchodonoſor & les Sennacherib ; ils ont fait ſervir cette verge à châtier les nations ; enſuite, quand leur vengeance a été ſatisfaite, ils ont jeté la verge au feu.

Il eſt bien étonnant que les ſouverains de l'Europe éclairée n'aient jamais ouvert les yeux ſur le danger, en politique, de laiſſer ſubſiſter dans leurs états une puiſſance rivale, qui peut à chaque inſtant armer contr'eux le fanatiſme de la moitié d'une nation, & la crédulité de l'autre ; qu'on n'ait pas enchaîné à jamais l'inſpiré qui, comme le vieux de la Montagne, ordonne de croire ce qu'il veut, & de frapper qui il lui plaît ; qu'on ne frémiſſe pas autour des trônes de cette foule de régicides commis par les miniſtres des autels,

depuis le pontife Joad, qui fait maſſacrer Athalie, juſqu'à Malagrida, qui charge, au nom du ciel, la carabine deſtinée à tuer le roi de Portugal. L'HOMME AVEC DIEU.

Le pontife qui proſcrit les têtes couronnées eſt d'autant plus redoutable, qu'il a le pouvoir de ſanctifier la main des ſatellites de ſes vengeances. N'a-t-on pas répandu à Lisbonne l'hiſtoire des apparitions de la Vierge à Malagrida ? n'a-t-on pas invoqué à Rome, comme un ſaint, le moine Clément qui aſſaſſina le prédéceſſeur d'Henri IV ?

On voit quelquefois le deſpotiſme politique & le deſpotiſme religieux réunis ſur la même tête ; & alors la terre doit trembler. Je vais citer un trait de l'Hiſtoire africaine, pour n'offenſer perſonne.

Un marbut, dans le ſiecle dernier, ſe prétendit inſpiré de Dieu pour venger les negres de la tyrannie de leurs rois : quand il vit que l'eſprit de rebellion commençoit à fermenter, il promit à ſes partiſans, au nom des plus

PART. III.

fameux fétiches, que dorénavant la terre produiroit une moiſſon abondante ſans qu'ils priſſent la peine de la cultiver. Le negre eſt le plus pareſſeux des hommes, & la perſpective du repos a autant de charmes pour lui que celle du paradis de Mahomet pour un *bon* muſulman. Une foule de mécontens ſe rangerent ſous les étendards du nouveau prophete; la révolution bientôt devint générale; on détrôna le Damel; & après avoir couronné à ſa place le marbut, on attendit tranquillement l'effet de ſes promeſſes. Les extaſes du moine ne produiſirent aucun miracle; une famine horrible ſe fit ſentir parmi ſes ſujets, & ils en vinrent juſqu'à ſe manger les uns les autres. Cet horrible fléau fit diſparoître la ſuperſtition africaine; l'enthouſiaſte fut chaſſé du trône, & depuis ce tems-là on n'a ſouffert aucun marbut dans le pays (*). Les negres aiment encore mieux ſouffrir de la tyrannie des rois, que

(*) Voyez le fond de cette anecdote dans l'*Hiſtoire générale des voyages*, édition in-12, tome X.

d'obéir à des prophetes qui les rendent anthropophages.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les Gangas de la côte occidentale d'Afrique, où ſe trouve la colonie portugaiſe de San-Salvador, ne cedent guere en fourberies ſacrées aux marbus : ces prêtres ſemblent avoir réuni toutes les eſpeces de ſuperſtitions répandues dans les fauſſes religions de la terre ; c'eſt peut-être la ſociété la plus corrompue qui exiſte dans les deux mondes : les uns ſe diſent ſorciers & diſtribuent des amulettes pour guérir les maladies qu'on n'a pas ; d'autres ſe chargent de détruire l'effet des enchantemens de leurs confreres ; d'autres enfin, ont la ſurintendance de l'athmoſphere, & ſe vantent de procurer la pluie, la grêle & la foudre : on s'imagine bien que ces impoſteurs ne donnent pas gratuitement leurs bénédictions à leurs crédules adorateurs. Eſt-on malade ? on appaiſe la divinité offenſée par les préſens qu'on offre à ſes miniſtres. Se porte-t-on bien ? on prévient les maladies par des offrandes. Si la peſte vient ravager l'Afrique,

PART. III.

les Gangas s'établiſſent ſeuls médiateurs entre le ciel & le peuple, & ils ſe font payer à proportion des déſaſtres qu'à déjà cauſé la contagion. Mais l'opinion la plus dangereuſe qu'ils aient inſpirée aux negres, c'eſt que perſonne ne meurt naturellement; c'eſt toujours un des ennemis du malade qui l'a enſorcelé pour le faire périr. Si le Gangas eſt conſulté en particulier, il a recours à ſes conjurations & fait un portrait vague du coupable; il ſuffit alors qu'un des ſpectateurs, échauffé par le ſpectacle, croie reconnoître la victime, pour qu'on ſe ſaiſiſſe d'un particulier, & qu'on l'égorge. Si la cérémonie ſe fait en public, le prêtre multiplie ſes exorciſmes, ſe jette enſuite comme un furieux ſur un des aſſiſtans, & le conduit à un autel, où il l'oblige, par forme d'épreuve, d'avaler une liqueur qu'il a eu ſoin de préparer; le malheureux, la mort dans le ſein, ſe débat, entre en convulſions, & juſtifie, en expirant, le monſtre qui l'a empoiſonné (*).

(*) Voy. Pigafetta, Davity, Dapper, &c.

Je

Je me hâte d'achever un tableau qui répugne à mon cœur ſenſible. — Le prêtre eſt dangereux au repos de la ſociété, lors même qu'il laiſſe repoſer le poignard du fanatiſme dans ſon fourreau. L'HOMME AVEC DIEU

Quelle eſt cette foule de pratiques minutieuſes, de cérémonies frivoles, d'expiations abſurdes, que le ſacerdoce a ſubſtituées aux grands principes de la morale? Eſt-ce honorer Dieu que de rétrecir ſon entendement? toutes les génufluxions des dévots, tous les jubilés des papes, valent-ils un acte de vertu?

C'eſt par ce ſyſtême de momeries religieuſes qu'on eſt venu à bout de corrompre les mœurs des peuples : c'eſt par-là qu'on a fait, de la poſtérité des Régulus & des Catons, des diſtributeurs d'indulgences : c'eſt par-là que le jéſuite le Tellier a dégradé la vieilleſſe de Louis XIV.

Le prêtre qui ouvre le ciel, qui le ferme à ſon gré, avec de la foi & des révérences, reſſemble à l'alchymiſte qui promet de faire des

montagnes d'or avec quelques grains de poudre de projection : ce charlataniſme ſert à l'un, à écarter de la voie de la nature, & à l'autre, à détourner du ſentier de la vertu.

Le miniſtre des autels eſt dangereux pour la patrie, parce qu'il n'a point de patrie; il croit relever uniquement de Dieu, & ne communique qu'avec ſon repréſentant, ſoit que ce ſoit le grand lama du Thibet, le grand muphti de Conſtantinople, ou le grand pontife de Rome.

Comme les dogmes des cultes humains ont été inventés en différens tems, & ſuivant le beſoin des légiſlateurs ſacrés, cet aſſemblage informe de pieces de rapport a nui au ſyſtême général; les prêtres ont tenté d'en pallier les contradictions, & alors ils ſe ſont diviſés; les ſchiſmes ſont venus avec les héréſies, & le monde a été troublé pour l'explication de quelques hiéroglyphes.

Le ſacerdoce, dans les cultes ſuperſtitieux, conduit néceſſairement à l'hypocriſie; car il eſt rare qu'un prêtre obligé d'étudier ſa religion

par principes, n'en ſente pas la foibleſſe : dans les tems de barbarie, il eſt d'ordinaire plus éclairé que ſon ſiecle : dans l'âge de la philoſophie il a, pour préſervatif contre les erreurs qu'il enſeigne, ſes propres doutes & la raiſon de ſes contemporains.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ce qui indigne le plus l'homme de bien contre les prêtres, c'eſt de les voir implacables dans leurs vengeances ; ils ne pardonnent pas plus que Saturne, Teutatès & le Dieu de Samuel, dont ils ſe diſent les interpretes : les haines affreuſes qui caractériſent l'hiſtoire de la célebre famille d'Atrée, ſe trouvent fréquemment dans les annales du ſacerdoce ; mais je ne veux point prévenir ici ce que j'aurai à dire quand je parlerai du fanatiſme ; il m'en coûte aſſez de dire aux hommes des vérités cruelles, & la philoſophie n'eſt pas faite pour frapper deux fois ſes victimes.

J'obſerve encore que mon examen du ſacerdoce n'eſt point terminé : le problême philoſophique qui m'occupe ne ſera réſolu que dans

PART. III.

mon eſſai ſur le théiſme; c'eſt là que je traiterai des moyens de rendre le miniſtre des autels reſpectable à tous les hommes : alors je n'offenſerai perſonne, & je me trouverai dans mon élément.

CHAPITRE IV.

DES MYSTERES.

ON donne ce nom, ſoit aux cérémonies ſecretes, ſoit aux dogmes cachés d'une religion; les myſteres, dans le premier ſens, étoient en uſage dans la plus haute antiquité : Oſiris les établit en Egypte, Orphée en Thrace, Zoroaſtre en Perſe, Minos en Crete, Gyniras en Chypre, & Erechtée dans Athenes; de pareils myſteres étoient inſtitués pour propager le théiſme & donner une baſe à la vertu : c'eſt une des idées les plus heureuſes qu'ait produites l'imagination des anciens légiſlateurs : on ne pouvoit les réveler aux femmes; & quand Alexandre obtint de l'hiérophante Égyptien la permiſſion de mander à ſa mere le ſecret des initiés, il la conjura en même tems de brûler ſa lettre après l'avoir lue : c'eſt que la ſuperſtition fut en tout tems l'apanage du ſexe; c'eſt que le dogme de l'unité d'un Dieu parut peut-être trop ſublime

pour entrer dans l'entendement d'une femme.

Un autre motif de cette ſage inſtitution étoit l'expiation des crimes : mais les grands attentats qui annoncent le dernier période de la dépravation humaine, en étoient exceptés : Néron, tout empereur qu'il étoit, après l'aſſaſſinat d'Agrippine, ne put aſſiſter aux myſteres d'Eleuſis; & Conſtantin, qui avoit fait périr ſon beau-pere, ſon neveu, ſon fils & ſa femme, trouva bien des prêtres de notre religion pour le canoniſer, mais non des hiérophantes de la religion de la nature pour l'abſoudre de tous ſes parricides.

Tels étoient dans l'antiquité les myſteres de cérémonie : ſi l'on met à part l'idée injurieuſe au peuple & aux femmes de les avoir cru incapables de s'éclairer ſur ce qui importoit le plus à leur bonheur, c'eſt le plus beau monument de la ſageſſe des premiers ſiecles; c'eſt la meilleure digue que la philoſophie naiſſante ait oppoſée aux torrens de la ſuperſtition, qui menaçoit d'inonder la terre.

Aux myſteres de cérémonies ont ſuccédé les myſteres de dogmes : mais il eſt eſſentiel de ne pas les confondre; car, les uns ſervent à la ſuperſtition, & les autres en ſont l'antidote. L'Homme avec Dieu.

Le myſtere de dogme eſt une invention des prêtres pour rendre eſclave l'entendement de la multitude : on lui montre des contradictions dans l'économie des cultes religieux, afin de pallier celles des miniſtres des autels : on lui fait un devoir d'être crédule, afin de rendre légal ſon empire ſur elle.

Quel eſt ce Dieu caché qu'annoncent les myſteres? Si ſon eſſence eſt à jamais couverte d'un voile impénétrable, pourquoi la théologie le déchire-t-elle dans ſes ſymboles? S'il veut ſe découvrir à la raiſon humaine, qu'eſt-ce qu'un myſtere?

Pourquoi les hommes qui ſe diſent les interpretes de la Divinité ne la font-ils jamais parler que par énigmes? n'eſt-ce pas ſapper d'une main l'édifice religieux qu'on éleve de l'autre? n'eſt-ce pas induire les penſeurs, qu'on révolte

PART. III.

ſur l'eſſence de Dieu, à avoir des doutes même ſur ſon exiſtence ?

Rendons juſtice aux impoſteurs ſacrés qui ont inventé les myſteres : ils connoiſſoient le cœur humain ; ils ſavoient qu'on ne fait point ſecte en n'annonçant que la vérité, ſans faſtes, ſans ténebres & ſans merveilles : ils ont donc mieux aimé être les patriarches de la ſuperſtition que de reſter confondus avec les derniers des philoſophes.

Il eſt certain que le ſcepticiſme ne fut jamais la logique de la multitude : elle ne veut pas qu'on parle à ſa raiſon, mais à ſon imagination : elle ne demande pas à examiner, mais à admirer & à croire.

Plus on nourrit la crédulité du peuple de contradictions & de merveilles, & plus on a droit à ſon enthouſiaſme. Otez aux alchymiſtes les myſteres de leurs procédés & leurs hiéroglyphes, & perſonne ne croira au grand œuvre. Le voyage de Mahomet dans les ſept cieux a peut-être autant contribué que ſon épée à faire des proſélytes au Coran.

Malheureuſement pour les prêtres, tout le monde n'eſt pas peuple : il eſt même infiniment important pour ce globe, que tout ce qui eſt peuple en devienne tous les jours la claſſe la moins nombreuſe : ainſi je continuerai à être vrai plutôt que prudent, & à préférer le bonheur de l'eſpece humaine à l'intérêt du ſacerdoce. L'HOMME AVEC DIEU.

Il me ſemble que l'idée de parler aux hommes myſtérieuſement eſt tirée du machiavéliſme. Les ſouverains qui n'ont que de petites vues & de petites forces, enveloppent leurs projets du voile du myſtere, afin d'empêcher leurs ennemis de les faire échouer : mais où ſont les ennemis phyſiques de la Divinité ? Quel eſt l'infiniment petit qui empêchera l'Ordonnateur des mondes de veiller à leur harmonie ?

Si du moins les dogmes myſtérieux qu'on nous preſcrit de croire n'étoient qu'au-deſſus de notre raiſon, ce ne ſeroit point une foibleſſe de s'y ſoumettre. La phyſique eſt pleine de phénomenes qu'on ne peut expliquer. Tout gra-

PART. III.

vite dans l'univers, & le principe de la gravitation n'a pas même été ſoupçonné par Newton, ſon apôtre; le fluide électrique ſe refuſe à toute théorie, & il paroît un des plus grands agens de la nature.

Mais on ne ſauroit comparer avec les myſteres de la phyſique les myſteres du ſacerdoce: ces derniers ne ſont pas au-deſſus de la raiſon, mais contre la raiſon; ils ne démontrent pas la foibleſſe de l'intelligence humaine, ils l'anéantiſſent.

Ici c'eſt un enthouſiaſte de Timée de Locres, qui de trois dieux n'en fait qu'un (*); là c'eſt

(*) Il les appelle *l'idée*, ou le *verbe* par excellence; le verbe *proféré* & le *monde ſenſible*. Voyez ſon traité de l'*ame du monde*. Cette doctrine étoit connue dans l'ancienne Egypte: les prêtres de Memphis appelloient leur trinité *Hempta*, & ils la déſignoient par un globe, un œil & un ſerpent réunis. Voyez le *panthéon égyptiac.* de Jablonski.

Platon, qui connoiſſoit le traité de l'*ame du monde* & les hiéroglyphes de Memphis, arrangea à ſa façon cette trinité, & en fit ſon ſyſtême des trois hypoſtaſes. Voyez la *ſeconde épître à Denis de Syracuſe.*

Plotin, qui vint enſuite, commenta à ſa maniere la

un prêtre d'Egypte, qui veut me faire croire que je mange Oſiris en mangeant un oignon ; plus loin c'eſt un Bonze d'Aſie, qui m'ordonne, ſous peine du bûcher, de croire que l'Ordonnateur d'un million de ſoleils eſt venu mourir dans un point de l'eſpace.

L'HOMME AVEC DIEU.

Si de pareils myſteres étoient faits pour l'homme, la Divinité ne lui auroit point donné la raiſon pour les contredire : le combat intérieur de la foi & de l'intelligence n'annonce que la méchanceté du premier principe ; & c'eſt parce que j'ai la plus haute idée de Dieu, que je n'admets point des myſteres qui le dégradent.

Au reſte, en ſuppoſant même, contre toutes les lumieres naturelles, que, pour rendre à Dieu un culte digne de lui, il fallût anéantir la raiſon qu'il nous a donnée en partage, du moins ſeroit-il néceſſaire que les myſteres qu'il propoſe à notre crédulité fuſſent uniformes dans

triple hypoſtaſe de Platon. Voy. *Ennead. V, lib. I, cap. VIII.* Et c'eſt ainſi que la trinité des théologiens s'eſt formée peu à peu ſur le modele de la trinité des philoſophes.

PART. III.

tous les âges & chez tous les peuples : or, l'époque où chacun de ces dogmes abſurdes a pris naiſſance eſt aiſée à fixer. Quant à la nature de ces dogmes, ils n'ont de poids que dans les pays où les prêtres les annoncent : l'Egyptien qui mange l'oignon-dieu, ſe moque du Caffre qui dévore ſon dieu hanneton (*) ; l'Indien qui croit aux incarnations de Witſnow, ſe permet de rire des incarnations de Sammonocodom.

Il n'y a que le théiſme qui mene à la vertu ſans myſteres, ſans fourberies ſacrées & ſans merveilles : c'eſt le ſeul culte qui ſoit inacceſſible à la raillerie ; & j'abrege les quatre actes de ma grande tragédie, pour arriver plutôt au dénouement.

(*) Un jeune Turc eſt amené à Paris : des docteurs de Sorbonne ſe chargent de ſa converſion ; ils lui promettent du vin dans ce monde, & le paradis dans l'autre ; & le muſulman devient un de leurs proſélytes. Quand il eut été duement baptiſé & communié, le théologien qui avoit entrepris de l'inſtruire lui demanda combien il y avoit de Dieu : *Il n'y en a point*, répondit le nouveau chrétien ; *vous m'avez toujours dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & hier je l'ai mangé.* --- Voy. *l'Hiſtoire naturelle de la religion*, du philoſophe David Hume, tome III de ſes œuvres, page 85.

CHAPITRE V.

DES PRODIGES.

VOICI, dans la mine de la ſuperſtition, la veine la plus féconde pour les prêtres : elle a été en tout tems, pour ces impoſteurs adroits, ce que fut pendant un ſiecle le Protoſi pour les conquérans du Nouveau-Monde.

Il faudroit faire pluſieurs volumes *in-folio* pour épuiſer la matiere des prodiges; mais je n'ai ni aſſez de ſtupidité pour copier Ribadéneyra, ni aſſez de patience pour le réfuter : je poſerai des principes; & ſi je viens à bout de faire penſer un ſeul fanatique, le grand prodige eſt fait, & il revient de lui-même au culte de la nature.

ARTICLE PREMIER.

DES PROPHÉTIES.

PART. III.

L'HOMME eſt fier de deux facultés qu'il poſſede en vertu de ſon organiſation : il les nomme prévifion & mémoire : par l'une, il agit ſur ce qui n'eſt plus ; & par l'autre, il opere ſur ce qui n'eſt pas encore : ce ſont deux miroirs, un peu ternes, il eſt vrai, mais qui, en lui repréſentant une foule d'objets hors de ſon pouvoir, étendent au-delà du préſent, dont il jouit, les bornes de ſon exiſtence.

La prévifion ſur-tout conſtitue la plus frivole des connoiſſances : elle conſiſte à déduire, des événemens préſens & paſſés, des probabilités ſur l'avenir : c'eſt l'art de conjecturer réduit en ſyſtême. Malheureuſement le moindre anneau que nous perdons dans cette grande chaîne d'événemens ſuffit pour nous égarer ; alors nous poſons mal les prémices du ſyllogiſme, & nous ne tirons qu'une fauſſe conſéquence.

L'homme devroit peut-être ſe borner à perfectionner ce calcul de probabilités; mais, emporté par le courant du tems, il veut découvrir tout d'un coup ce qu'il deviendra, ſans ſe donner la peine de lier l'eſpace qu'il a parcouru avec celui qui lui reſte à parcourir. Cet abus de la préviſion conſtitue la dévination; & voilà l'origine des magiciens & des prophetes. L'HOMME AVEC DIEU.

Je jeterai ci-après quelques idées ſur la magie; je ne m'arrête en ce moment que ſur l'art de prédire, art dont on a tant abuſé pour courber la tête de l'homme ſous le joug ſacré du ſacerdoce.

Tout impoſteur qui a voulu devenir le tyran des eſprits, a bien ſenti que pour maîtriſer la multitude, il falloit la mener par les liſieres de l'eſpérance & de la terreur : alors il a tenté de lui faire lire dans l'avenir ſa deſtinée; mais la ſimple phyſique n'en dit pas plus, ſur ce ſujet, à l'homme inſtruit qu'à celui qui ne l'eſt pas : il a donc fallu abandonner la nature, & faire parler les dieux.

PART. III.

Mais comment un Dieu parle-t-il à la terre ? Par l'organe des hommes qu'il chérit le plus. Et quels ſont les hommes que Dieu chérit le plus ? Ce ſont les miniſtres de ſes autels. — Voilà un argument ſans replique pour l'homme deſtiné à ramper & à croire.

Le philoſophe, qui croit moins & qui raiſonne plus, examine d'où l'on ſait que Dieu ſe révele, & qui ne ſe révele qu'à des prêtres ; & il voit qu'il n'a d'autres garans de ces deux faits que les prêtres eux-mêmes : alors il s'indigne contre le ſacerdoce & reſte dans le culte paiſible de la nature.

Quel fut le but des premieres prophéties ? De prouver la vérité d'une inſpiration par la certitude de l'accompliſſement. Mais quel eſt ce genre de preuves qui dépend de ce que je vois & de ce que verra ma poſtérité ? Je ſuppoſe qu'on m'annonce que dans mille ans il y aura un déluge : puiſque je n'exiſterai plus dans mille ans, il m'eſt impoſſible de croire au prophete. Le philoſophe qui vivra dans mille ans peut

peut encore, à l'inſtant du déluge, douter de l'oracle, puiſqu'il ne lui a été tranſmis que par des hommes ; pour ceux qui n'ont vu ni l'annonce de la prophétie ni ſon accompliſſement, quel motif auroient-ils pour plier leur raiſon à la ſuperſtition des prêtres ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Si un philoſophe accoutumé à calculer les événemens, rencontre quelquefois juſte dans ſes conjectures, quelle induction peut-on tirer contre moi du haſard qui aura ſervi l'impoſture des prophetes ? je voudrois bien ſavoir s'il y eut jamais de prédiction plus extraordinaire que celle de ce célebre géometre, qui, lorſque les jéſuites étoient au plus haut point de leur gloire, annonça l'époque préciſe de leur cataſtrophe ? L'oracle ne fut point fait après coup ; il n'étoit point enveloppé de voiles comme ceux des prêtres ; c'eſt au centre de la ville la plus éclairée des deux mondes qu'il fut prononcé, & cependant d'Alembert, à qui on le doit, n'a jamais prétendu au titre de prophete.

Les prophéties, par elles-mêmes, ont ſi peu

PART. III.

d'autorité, que les miniſtres d'un culte religieux ont toujours démontré l'abſurdité de tous les oracles qu'ils n'avoient pas prononcés; le prophete de Samarie rioit du prophete de la Chaldée; la pythie de Delphes ſe moquoit de la ſibylle de Cumes, qui ſe moquoit de la pythie à ſon tour.

Un des grands argumens de la philoſophie contre les oracles eſt tiré des ténebres dont ils ſont toujours enveloppés: je défie qu'on puiſſe me citer une ſeule prophétie où l'inſpiré parle pour ſe faire entendre; or, n'eſt-ce pas avilir l'idée ſublime de la Divinité, que de ſuppoſer qu'elle ne ſe révele que pour jouir de notre embarras? Ou Dieu permet que l'homme liſe dans l'avenir, ou il ne le permet pas: dans la premiere hypotheſe, pourquoi les oracles ſont-ils obſcurs? Dans la ſeconde, pourquoi y a-t-il des oracles?

Pour nous tirer de ce labyrinthe, ne cherchons point dans le ciel un fil qui ſe rencontre dans nos mains; Dieu ne dicte point des énigmes

à ſes prêtres ; mais les prêtres font de leurs oracles autant d'énigmes pour ſe laiſſer la liberté de les interpreter à leur gré après l'événement ; ils ſont impoſteurs quand ils ſe diſent inſpirés, & quand ils voilent leur inſpiration, c'eſt pour aſſurer le ſuccès de leur impoſture.

L'HOMME AVEC DIEU.

Des philoſophes qui ne croyoient pas à la fourberie des prêtres, ou qui avoient la prudence de dire qu'ils n'y croyoient pas, ont mis leur imagination à la torture pour prouver qu'on pouvoit lire dans l'avenir ſans être inſpiré : on a ſuppoſé un tact particulier de l'ame qui lui fait preſſentir la ſérie des événemens qui ne ſont pas encore ; & on a cité le génie de Socrate.

Je ne doute pas qu'un homme très-ſenſible, dans un moment d'enthouſiaſme où l'on ſort de la nature pour s'élancer dans un monde qu'on a créé, n'enchaîne quelquefois, avec ſagacité, les phénomenes qui naiſſent avec ceux qui ſont à naître : mais quand il eſt de ſang-froid, il apprécie ſes conjectures ; & ſi ſes

PART. III.

idées ſe rencontrent avec l'événement, il admire l'effet de ſon enthouſiaſme, & ne ſe fait pas prophete.

Maupertuis connoiſſoit ce méchaniſme de l'enthouſiaſme, car il avoue qu'en s'exaltant on peut lire dans l'avenir (*); & qui ſait ſi dans la ſuite il ne viendra pas quelque rêveur qui joindra à cette théorie la méthode de s'exalter, pour l'inſtruction des ſybilles qui ſont à naître, & des apôtres des convulſions ?

Ce qu'on appelle inſpiration, n'eſt quelquefois qu'un dérangement périodique de la machine : une pythie de Delphes, Mahomet, Thérèſe & Marie d'Agréda, étoient ſujets à une eſpece d'ivreſſe des ſens, ſemblable au délire voluptueux que fait naître l'uſage de l'opium : dans le moment de l'accès on croit n'avoir de commerce qu'avec les intelligences céleſtes : il part des têtes ainſi exaltées des idées tantôt folles & tantôt ſublimes, & le vulgaire qui

(*) Voyez lettres XVIII, *Œuvres de Maupertuis*, tome II, page 305.

écoute prend les rêveries d'un malade pour les oracles d'un prophete.

L'HOMME AVEC DIEU.

En général, c'eſt quelque grand intérêt qui engage les prêtres à fabriquer des oracles; tantôt, c'eſt le diſcrédit de leurs ſuperſtitions; tantôt, c'eſt l'envie de prouver la ſupériorité de leur culte; ils annoncent des victoires quand ils ont beſoin de flatter les puiſſances; ils prédiſent des malheurs quand il leur importe d'effrayer la multitude.

Quelquefois une prophétie n'eſt faite que pour le beſoin du moment. Photius, le célebre patriarche de Conſtantinople, avoit deſſein de gagner les bonnes graces de l'empereur Baſile: il écrivit, en vieux caracteres alexandrins, un quatrain prophétique où il faiſoit deſcendre ſon obſcur ſouverain des rois d'Arménie: Théophane, ſon ami & ſon complice, publia qu'il avoit trouvé les quatre vers parmi des manuſcrits rares & précieux; on les donna à Photius, & il n'eut pas de peine à les déchiffrer: il y avoit dans la centurie du Noſtra-

PART. III.

damus grec le mot de *beclas*, dont perſonne n'avoit l'intelligence; le patriarche déclara qu'il déſignoit ſix perſonnes de la famille impériale; Baſile, Eudoxe ſa femme, & ſes quatre fils, Conſtantin, Léon, Alexandre & Stephanos: cette explication fit fortune à Conſtantinople, & il n'y eut point de courtiſan qui ne crut à la prophétie de Photius, encore plus qu'à toutes celles du pentateuque.

Il eſt très-dangereux dans les grandes ſociétés, qu'on y laiſſe multiplier la race des prophetes: dès qu'un frénétique peut faire croire au peuple que Dieu l'inſpire, il eſt évident que quand il y trouvera ſon intérêt, ce Dieu lui inſpirera des révoltes & des régicides.

Un prophete a d'autant plus de pouvoir ſur l'eſprit de la multitude, qu'il lit toujours dans l'avenir le ſuccès de ſes entrepriſes. Le prophete Odin promettoit aux Scandinaves de l'impunité dans leurs pillages; & les Scandinaves pilloient leurs voiſins. Le prophete Mahomet aſſura les Arabes qu'ils ſubjugueroient la moitié

du monde, & ils la ſubjuguerent. Il n'y a que le prophete ſaint-Bernard qui ſe trompa ſur le ſuccès de ſes croiſades.

L'HOMME AVEC DIEU.

Heureuſement pour l'eſpece humaine, quand le crépuſcule de la philoſophie vient éclairer les peuples, les ſybilles ſe défont de leurs feuilles de chêne, les oracles ſe taiſent, & les prophetes diſparoiſſent, ou ne ſont pas dangereux.

Alors aux prophetes ſuccedent les commentateurs des prophetes : le miniſtre Jurieu lit dans l'apocalypſe, que le pape eſt l'antechriſt (*); Boſſuet, par une heureuſe anagramme, tranſporte cet honneur à Dioclétien (**); frere Chaumeix, en ſe faiſant crucifier, affirme que c'eſt l'inventeur de l'Encyclopédie.

(*) Voy. l'*accompliſſ. des prophéties*, tome I, page 187. — La preuve en eſt qu'il y a, dans le texte ſacré, *poculum aureum plenum abominationum ;* ce qui eſt une démonſtration à la maniere du miniſtre Jurieu.

(**) On ſait que le nombre de la bête eſt 666 : or, en prenant dans ces deux mots DIoCLes aVgVstVs, toutes les lettres qui forment en même tems des chiffres romains, on trouve ce nombre myſtérieux. — Boſſuet n'envoya point cette énigme au mercure, quoiqu'il exiſtât de ſon tems.

PART. III.

Il faut eſpérer que quand la raiſon aura achevé de balayer toutes les immondices de la ſuperſtition, perſonne ne dictera d'oracles ni n'en commentera; que le bon citoyen travaillera à rendre ſon avenir heureux, & non à le prédire; & que la religion conſiſtera à être vertueux, & non à citer l'apocalypſe.

ARTICLE II.

De la Magie.

L'HOMME AVEC DIEU.

QUAND c'eſt un inſpiré qui lit dans l'avenir, on l'appelle prophete : ſi c'eſt de ſang-froid qu'il feuillete le livre du deſtin, il n'eſt que magicien : dans le premier cas, on fait ſon apothéoſe ; dans le ſecond, on l'envoie au bûcher.

La magie ne ſe borne pas à l'art de prédire ; ſon empire eſt immenſe ; il embraſſe le monde viſible, & s'étend même au-delà de la nature.

Le magicien opere par le ſecours des choſes naturelles, par l'intervention de Dieu, ou par le miniſtere du diable. Arrêtons-nous un moment ſur ces trois branches de la crédulité humaine, & apprenons à maudire la ſuperſtition & à bénir les philoſophes.

Démocrite, qui n'avoit probablement étudié la nature que dans ſon cabinet, avoit raſſemblé la plupart des moyens naturels d'exercer la magie, dans un livre qu'il avoit intitulé *chi-*

PART. III.

rocnetes (*). Ce livre s'eſt perdu, & il eſt à regretter ; car il nous auroit fourni un nouveau ſujet de rire, avec ſon auteur, de l'extravagance des hommes.

Les prêtres ont été les premiers magiciens : ils ont perſuadé au peuple qu'ils liſoient ſa deſtinée dans les entrailles des victimes ; & le peuple curieux s'eſt proſterné aux autels d'un dieu de ſang, & lui a immolé des hécatombes.

Une ſeule prédiction des prêtres, juſtifiée par le haſard, aura ſuffi pour épaiſſir en ce genre le voile que la ſuperſtition étendoit ſur l'univers ; alors le ſang des animaux ruiſſela dans les temples, on égorgea des quadrupedes utiles à l'agriculture, pour faire ceſſer une épidémie, pour qu'une reine accouchât d'un garçon, ou pour que ſon mari gagnât des batailles.

Dès qu'il eſt prouvé qu'un animal mort fait voir dans l'avenir, pourquoi ne pas conſulter un animal vivant ? alors on examine comment un poulet ſacré mange : on obſerve gravement le

(*) Vitruv. lib. IX. cap. III.

vol d'un corbeau, ou le cri d'une corneille ; & Scipion eſt obligé de demander à une aruſpice la permiſſion d'aller renverſer Carthage. L'HOMME AVEC DIEU.

Perſonne n'a plus démontré l'abſurdité des augures que Cicéron, qui étoit augure lui-même ; & il ne faut pas faire un crime, de cette contradiction, au ſeul vainqueur de Catilina ; à Rome la magiſtrature étoit liée au ſacerdoce, & la politique vouloit qu'on y trompât la multitude, afin d'apprendre à la gouverner.

La magie naturelle fut d'abord uniquement du département des prêtres ; dans la ſuite, des charlatans profanes partagerent cette branche lucrative de commerce, & la terre fut inondée de ſortileges.

On mit à contribution toute la nature, pour interroger le dieu fantaſtique du deſtin ; on fit des enchantemens par les herbes, par les ſonges, par les anneaux, par les miroirs & par les quatre élémens ; on donna même des noms ſcientifiques à toutes ces rêveries ; & le peuple

PART. III.

devint doublement crédule, quand il n'entendit ni le mot ni la choſe (*).

De toutes les choſes naturelles employées à la magie, celle qui a eu le plus de crédit dans les deux mondes eſt l'influence des aſtres : il n'y a point de nation, ſoit éclairée, ſoit barbare, où on n'ait déraiſonné ſur l'avenir, en

(*) L'art de deviner par les cadavres ſe nomma *nécromancie ;* la magie par les ſonges, *oneiromancie ;* celle par les miroirs, *catoptromancie ;* celle par les anneaux, *dactyliomancie ;* la divination par les quatre élémens, l'eau, l'air, la terre & le feu, *hydromancie, aéromancie, geomancie* & *pyromancie.* On pouſſa le délire juſqu'à prophétiſer par la tête d'un âne & par l'inſpection d'un fromage ; & ces deux branches importantes de la magie s'appellerent *céphaléomancie* & *tyriſcomancie.* On n'a jamais tant abuſé du grec, & la crédulité du peuple qui ne l'entendoit pas.

Je ſuis fâché qu'on n'ait pas donné auſſi un nom ſcientifique à l'enchantement de la grenouille. On croyoit dans Athenes que, pour rendre une femme véridique, il ſuffiſoit de lui appliquer ſur le cœur, pendant qu'elle dormoit, la langue d'une grenouille. --- Empalez une grenouille à un roſeau, diſoit-on dans Rome, & Meſſaline aura de l'horreur pour l'adultere. Pline obſerve, ſur ce ſujet, que s'il falloit en croire les magiciens, les grenouilles ſeroient plus utiles que les loix au genre humain. Voy. *Hiſt. nat.* lib. XXXII.

vertu de la conjonction des planetes & de l'arrangement des étoiles.

L'HOMME AVEC DIEU.

Eh ! comment la terre ne ſeroit-elle pas peuplée d'aſtrologues, puiſque le fameux ſceptique Maupertuis a écrit en faveur de la poſſibilité de l'aſtrologie (*)? Cet homme qui doutoit de tout, ne doutoit pas qu'on ne pût aſſujettir un jour à des regles invariables l'art frivole des Lansberg. Heureuſement que cette idée ſe trouve dans ſes œuvres, à côté du texte où il peuple

(*) « La plupart des objections de ceux qui ont attaqué l'aſtrologie, ne me paroiſſent guere plus fortes » que les raiſons de ceux qui la ſoutiennent : de ce qu'on » ne voit point l'influence que les corps céleſtes auroient » ſur les choſes de la terre, on veut décider hardiment » qu'il eſt impoſſible qu'ils en aient. Jamais on ne le » prouvera. Mais accordons que ce ne ſoit point une » véritable influence ; il eſt du moins plus que vraiſemblable qu'il y a un rapport mutuel & néceſſaire entre » toutes les parties de l'univers, dont les événemens ne » ſont que les ſuites ; & ſi l'on avoit vu, un certain » nombre de fois, qu'un homme né ſous une certaine » configuration de planetes, a toujours éprouvé quelque » grand malheur, je crois qu'il y a eu peu de philoſophes qui, ſe trouvant dans de telles circonſtances, » n'en redoutaſſent l'augure. » *Voy. lettre XVIII, Œuvres diverſes de Maupertuis*, tome II, page 301.

PART. III.

le ciel de meules de moulin, & de celui où il propoſe de s'exalter pour devenir prophete.

Comment le géometre qui a applati le pole, n'a-t-il pas vu que les rencontres des planetes, déterminées par les loix éternelles du mouvement de projectile & de la gravitation, ne peuvent ſe plier à nos vains caprices; que les énormes ſpheres qui forment les étoiles fixes, ſéparées du grain de ſable qu'on nomme la terre, par des intervalles que l'algebre même ſoumet à peine à ſes calculs, ne communiquent avec nous que par l'émanation de la lumiere; & que la ruine d'un monde tel que le nôtre, ne devant faire aucune ſenſation dans le ſyſtême général de l'univers, ce ſeroit le comble du délire, de croire que les ſoleils s'arrangent dans le firmament pour annoncer la priſe d'un village, ou l'horoſcope d'un enfant qui mourra dans ſon berceau?

Quand on a vu que la nature, interrogée par ſortilege, gardoit le ſilence, on s'eſt aviſé d'employer le nom de Dieu pour lui arracher

ſes ſecrets. Tout le monde connoît les anciens enchantemens par les mots de Jéhovah & Adonal : Origène, dans un livre où il ſe moque de la crédulité des polythéiſtes, dit lui-même que le nom d'Iſraël traduit en grec eſt ſans vertu, mais que prononcé en hébreu, il opere des prodiges (*). Aujourd'hui cette branche de la magie eſt un peu deſſéchée ; on ne fait plus de taliſman avec les racines des langues ; & il n'y a plus que les rabbins qui liſent leurs droits à la monarchie univerſelle, dans quelques mots myſtérieux du talmud ou du pentateuque.

L'HOMME AVEC DIEU.

La magie, fondée ſur l'influence du diable dans les événemens de la vie, eſt de toutes les épidémies ſuperſtitieuſes celle qui a exercé le plus de ravages ſur ce globe : l'homme timide a fait des pactes avec le mauvais principe, par-tout où il a cru au mauvais principe ; & quel eſt le peuple des deux mondes qui peut ſe flatter de n'avoir jamais été manichéen ?

(*) Orig. *contra Celſ.* n°. 202.

PART. III.

J'ai prouvé, & je prouverai encore, qu'il ne ſauroit y avoir de diables, & que tous ces fantômes du monde ténebreux, qu'on évoque, ne doivent leur exiſtence qu'à la baguette des prêtres (*) : ainſi il ne faut attribuer qu'à la fourberie, ou au dérangement du ſenſorium, les viſions des démonomanes.

Les femmes, à cauſe de la foibleſſe de leurs organes, ſont plus ſujettes à voir le diable que les hommes : pour peu que divers faiſceaux de fibres hétérogenes s'ébranlent à-la-fois dans leur ſenſorium, ce ſont des pythoniſſes qui déraiſonnent avec Belzébuth & Aſtaroth, ou des ſorcieres qui vont au ſabbat, traverſant les airs ſur un manche à balai.

Il a été un tems où l'épilepſie paſſoit pour une preuve de ſorcellerie : on brûloit en

(*) Voy. *Philoſophie de la nature*, tome III. --- Je reviendrai encore ſur le même ſujet, dans le chapitre ſuivant, en parlant des erreurs humaines ſur l'autre vie. Il eſt difficile, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, où chaque chapitre eſt un anneau d'une grande chaîne, de ne pas enviſager pluſieurs fois la même queſtion, à cauſe de la multitude de ſes rapports.

Europe

Europe le malheureux qui en étoit atteint comme poſſédé du diable; tandis qu'en Aſie les accès de mal caduc conduiſoient Mahomet à l'apothéoſe. L'HOMME AVEC DIEU.

Il faut mettre au rang des déſordres phyſiques de la machine l'idée des viſionnaires, qui croient que le démon les a métamorphoſés en boucs ou en loups, ou qui ont attribué l'apparition des vampires aux moraves, & celle de l'ame de Charles Martel aux moines de Saint-Denis.

Le libertinage a fait peut-être bien plus de démonomanes que les maladies nerveuſes : dans ces climats brûlans où l'imagination parle encore quand les ſens ſe taiſent, où l'ame, blaſée ſur l'amour, cherche le plaiſir dans des jouiſſances qui l'outragent, plus d'une femme a tenté de juſtifier par la magie ſes goûts abominables; elles aimoient mieux qu'on crut qu'Aſtaroth, déguiſé en bouc, les avoit violées, que de paſſer pour s'être proſtituées à des quadrupedes.

Cette idée, toute abſurde qu'elle nous paroît, pouvoit, avant l'aurore de la raiſon, avoir quelque fondement : de toute antiquité on a cru

PART. III.

que les puiſſances intellectuelles deſcendoient quelquefois ſur la terre, pour y jouir de nos femmes. On connoît l'hiſtoire de Mundus, qui fit abattre à Rome le temple d'Anubis; on joue ſur nos théatres l'aventure d'Amphytrion; & il eſt dit dans la Geneſe que les anges vinrent violer les filles de Caïn, pour peupler la terre de polyphemes.

Tantôt c'étoit le diable qui fécondoit la ſorciere; alors on l'appelloit incube; tantôt il ſe laiſſoit violer par le ſorcier; alors il étoit ſuccube. Il eſt dit, dans la *démonomanie* de Bodin, que le parlement de Paris condamna au feu une femme de Verberie, pour avoir proſtitué ſa fille à l'eſprit de ténebres (*); & le célebre Pic de la Mirandole avoit connu un Italien qui avoit couché avec lui pendant quarante ans (**).

La doctrine des diables incubes & ſuccubes a paru ſi naturelle en Europe, que Delrio a oſé imprimer que Luther étoit né d'un bouc

(*) Page 104 de l'édit. in-4°.

(**) In libro *de prænotione.*

enchanté & d'une femme (*) : il eſt vrai que les proteſtans ſe ſont vengés de leur côté, en publiant que plus d'un pape avoit eu pour mere la bête de l'apocalypſe. L'HOMME AVEC DIEU

Ce Delrio, qui a tant écrit ſur la ſorcellerie, & qui étoit ſi peu ſorcier en phyſique, après avoir expoſé comment Satan peut être le pere d'un ennemi des papes, parle des ſecours qu'il prête quelquefois aux magiciens qu'il favoriſe, pour les faire entrer dans le lit de quelques vierges : à la ſuite de ſes ſavantes recherches on lit une anecdote qui mérite, par ſon extravagance, d'être rapportée : « Un jour, dit ce » démonographe, il y eut un combat ſingulier » entre deux magiciens : l'un d'eux enleva dans » les airs une belle femme ſur un cheval de » bois ; l'autre fit deſcendre le cheval & la » femme dans une place publique, & les y » rendit immobiles : le premier irrité fit venir » de longues cornes au front de ſon rival, qui » regardoit, en riant, le ſpectacle d'une fenê-

(*) *Diſquiſit. magic.* page 181.

» tre; alors l'ouverture étant trop étroite, les » cornes ne purent paſſer, & le nouveau ſatyre » ſervit de riſée à la populace : enfin, las de ſe » nuire, les deux ſorciers, de concert, leverent leurs enchantemens; alors l'on vit tomber ſes » cornes, & l'autre acheva ſon voyage (*). »

Si le diable, qui n'exiſte pas, n'a pu mettre un ſorcier entre les bras de ſa maîtreſſe, il eſt certain, du moins, que des frippons ſacrés ont fait ſervir plus d'une fois le nom du diable à leurs inceſtes & à leurs adulteres : le tribunal qui fit brûler le curé Gauffrédi, étoit perſuadé que le démon l'avoit fait jouir de toutes ſes pénitentes. -- Mais il eſt tems de tirer un voile ſur toutes ces horreurs; il me ſuffit d'avoir prouvé qu'il n'y a point de vrai magicien, & que tous ceux qui prennent ce titre, ſont des cerveaux malades, ou des impoſteurs : cependant il ne faut pas les brûler. Voyez ci-après le livre du fanatiſme.

(*) *Toute cette aventure eſt poſſible*, dit gravement l'Eſpagnol dom Feijoo, *diſc. ſur l'uſage de la magie.*

ARTICLE III.

DES MIRACLES.

TOUS les cultes inventés par les hommes ont leurs miracles; il eſt tout ſimple que les prêtres étonnent, lorſqu'ils ne peuvent perſuader : il faut bien que l'édifice de la religion, quand il n'a pas la nature pour architecte, ſoit conſtruit avec la lyre d'Amphion, ou détruit par la trompette de Joſué. L'HOMME AVEC DIEU.

Ces miracles ne ſe conſtatent, chez tous les peuples qui les adoptent, que comme on conſtate des miracles, c'eſt-à-dire, en les citant comme des marques infaillibles de la ſupériorité d'un culte : on ne les prouve pas, mais ils ſervent à prouver la doctrine : voyez la théogonie d'Héſiode & les vies des peres du déſert, la légende dorée de Ribadéneyra, & les métamorphoſes d'Ovide.

S'agit-il de grands renverſemens dans l'ordre de la nature ? Les annales de la terre en ſont

PART. III.

remplies : ici, les étoiles marchent ; là, elles ſe produiſent de la chevelure des reines ; l'un admet le déluge de Noé, & l'autre celui de Deucalion : tantôt, le ſoleil s'arrête pour faire écraſer une centaine d'Amorrhéens ; tantôt, il ſe laiſſe conduire par Phaëton pour embraſer l'univers.

Veut-on des miracles de bienfaiſance ? Veſpaſien guérit les aveugles avec ſa main, Sammonocodom avec de la boue, & l'apôtre des convulſions, avec une barre de fer : Xavier n'a beſoin que d'un crucifix pour faire marcher les hommes ſans tête, & Hercule n'emprunte que ſa maſſue pour reſſuſciter Alceſte : le prophete Enoch vit depuis ſix mille ans ; le prophete Epiménide, avec ſes alternatives de ſommeil & de réveil, a déjà prolongé ſa carriere au-delà de vingt ſiecles : pour le prophete Elie, il eſt bien mort ; mais nous allons le revoir ſur ſon char de feu, pour accomplir les oracles des janſéniſtes & de la ſynagogue.

Les merveilles de deſtruction ne ſont pas

plus rares que les prodiges de bienfaiſance: on connoît les métamorphoſes d'Arachné, des femmes de Loth & d'Actéon : on ſait que Sémélé fut brûlée vive pour avoir voulu voir Jupiter, & 70 Bethſamites frappés de mort, pour avoir voulu regarder l'arche d'alliance; perſonne n'ignore que le dieu Foë pétrifioit les Indiens qu'il ne pouvoit convertir; que le bienheureux Paulin faiſoit tomber du haut des temples les démoniaques qui marchoient ſous les voûtes la tête en bas; & que S. François tua un jour un homme pour avoir le plaiſir de le reſſuſciter (*).

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) Voici le texte: --- *Locus eſt dictus de Nuceria, in quo beatus Franciſcus fecit illud inſigne miraculum quod cujuſdam medici filium primògenitum primò occidit, & contritum ſuſcitando reſtituit.* Voy. *conform. de S. François*, fol. 120. --- J'ai toujours deſiré, en qualité de bon citoyen, que nos parlemens ſoumiſſent à leur examen nos livres aſcétiques, nos légendes, & même les écrits de nos peres de l'égliſe; ils y trouveroient autant de matiere pour leur zele réformateur, que dans les conſtitutions des jéſuites: mais j'ai bien peur que mon vœu ne ſoit une rêverie à ajouter à celle du bon abbé de Saint-Pierre.

PART. III.

Quel eſt le ſceptique qui oſeroit douter de l'authenticité de tous ces miracles ? N'y a-t-il pas des temples élevés & des fêtes établies pour en perpétuer la mémoire ? Ne ſont-ils pas rapportés avec les plus grands détails dans le pentateuque, dans le Coran, & dans le recueil de Carré de Montgeron ?

Il ne faut, dit-on, que la vue des monumens qui nous reſtent de ces merveilles, pour confondre l'incrédulité. Nous avons les momies des ſaints de la religion d'Apis, & le corps glorieux de S. Ovide; la Grece a conſervé une écaille du dauphin qui porta Arion; & l'Egypte, la peau du crocodile qui ſervoit de monture à S. Pacome : on montroit encore à Sparte, du tems de Pauſanias, les deux œufs dont Læda accoucha pour la ruine des Troyens; & tous les ans on fait liquéfier du ſang à Naples, en l'approchant de la tête de S. Janvier.

Le philoſophe ne répond guere à l'enthouſiaſte qui parle, non pour l'éclairer, mais pour le confondre : cependant, s'il lui étoit permis

de prendre un moment le fil de la raiſon, pour le guider dans ce labyrinthe d'enchantemens, voici les doutes qu'il propoſeroit à tous les ſectaires qui admettent les miracles. L'HOMME AVEC DIEU.

Qu'eſt-ce qu'un miracle? C'eſt l'infraction momentanée des loix éternelles de la nature. Mais pourquoi la Divinité ſuſpendroit-elle les loix par leſquelles elle régit l'univers? a-t-elle manqué d'intelligence en les établiſſant? ou bien ſes loix, comme les codes informes de nos légiſlateurs, ont-elles beſoin d'être réformées? Il n'y a que deux manieres d'interpréter cette violation de l'ordre général; & de part & d'autre, il y a blaſphême ou abſurdité.

Quoi! Dieu ne feroit agir des millions de cauſes que pour produire le plus petit des effets? Il tireroit les planetes de leurs orbites; il ſuſpendroit la gravitation univerſelle; il feroit, des étoiles du firmament, une ſuite de caracteres hébreux (*), afin de me prouver la ſainteté

(*) Gregoras rapporte que la nuit avant la mort de Julien, au rapport d'un ſaint d'Antioche qui s'étoit en-

PART. III.

d'un mollack, la grace verſatile, ou l'apothéoſe de S. Hildebrand?

S'il eſt néceſſaire à l'Ordonnateur des mondes qu'un diſciple de Locke croie à Brahma ou à Notre-Dame de Lorette, c'eſt mon intelligence qu'il faut éclairer, & non mes yeux qu'il faut éblouir : il ſuffit de changer mon cœur, ſans bouleverſer toute la nature.

Si Dieu ne fait point de miracle (*), à plus

dormi au ſerein, les étoiles s'arrangerent de façon qu'elles formoient ces mots : *Hodiè Julianus in Perſida occidetur.*

(*) Je trouve dans le célebre citoyen de Geneve un texte qui n'eſt digne ni de ſa philoſophie éclairée ni de ſa belle ame. « Dieu, dit-il, peut-il faire des miracles? » c'eſt-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies? » Cette queſtion, ſérieuſement traitée, ſeroit impie, ſi » elle n'étoit abſurde ; ce ſeroit faire trop d'honneur à » celui qui la réſoudroit négativement, que de le punir: » il ſuffiroit de l'enfermer. Mais auſſi quel homme a » jamais nié que Dieu pût faire des miracles? Il falloit » être Hébreux pour demander ſi Dieu pouvoit dreſſer » des tables dans le déſert. » *Lettres de la montagne*, petite édition d'Amſterdam, page 87.

Il me ſemble qu'il n'y a ni impiété ni abſurdité à examiner ſi Dieu peut déroger aux loix avec leſquelles il régit le monde ; il y auroit de la témérité tout au plus. Je n'ai point réſolu le problême négativement ; mais je

ſorte raiſon il ne donne pas à quelque ſectaire qui déraiſonne, ſur un point de la ſurface du globe, le pouvoir d'en opérer : ſon nom ſacré n'eſt point cette baguette d'Armide qui changeoit les jardins en déſerts, & les déſerts en jardins; & s'il ſuffiſoit de croire fermement à ſon culte pour tranſporter les montagnes, il y a eu depuis deux mille ans tant de dévots & d'enthouſiaſtes, que, des Alpes juſqu'aux Cordilieres, il n'en ſeroit pas reſté une ſeule à ſa place.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je voudrois bien ſavoir à quoi ſert un miracle : ſi la doctrine qu'on m'annonce eſt évidemment abſurde, tous les prodiges opérés pour la confirmer ne me changeront pas : je ſens qu'il eſt bien plus aiſé de faſciner mes ſens que ma raiſon, & le Dieu qui m'ordonne d'être abſurde, m'éloigne bien plus de ſes autels qu'il ne m'en

ſens qu'on pourroit le faire ſans blaſphême. Une pareille queſtion n'intéreſſe en rien les grands principes de la morale ; il faut la laiſſer diſcuter en paix aux enthouſiaſtes de la métaphyſique, & n'enfermer perſonne, ſi ce n'eſt les ennemis de la tolérance.

PART. III.

rapproche, en me montrant des prophetes ſur un char de feu, ou en les faiſant vivre trois jours dans l'eſtomac d'un cachalot.

Ce principe eſt ſi évident que Paſcal même l'a reconnu : *jugeons*, dit-il, *les miracles par la doctrine, & la doctrine par les miracles.* Il eſt vrai que la maniere dont il préſente cette propoſition en fait un cercle vicieux ; & on ne devoit pas s'attendre à un ſophiſme auſſi palpable de la part de ce beau génie.

On diroit au reſte qu'il n'a écrit toute ſa théorie des miracles que ſur le fauteuil d'où il voyoit un abyme : ſa logique étoit un peu plus sûre, quand il raiſonnoit avec le jéſuite des provinciales.

Quelque merveilleuſe que ſoit la baguette des prêtres, il n'y a point d'enchantement qui tienne devant le miroir de la philoſophie ; & quand même le ſage ſeroit ébloui un moment, il pourra toujours dire, avec un grand homme à qui on demandoit ce qu'il feroit s'il voyoit un miracle : *je croirai que le Dieu du mal dé-*

fait tout ce qui eſt fait par le Dieu du bien.

L'HOMME AVEC DIEU.

Que ſont au reſte la plupart des petits miracles des ſectaires? de ſimples tours d'adreſſe que la phyſique répete ſans faſte, & avec beaucoup plus de ſuccès : Boyle, Ottoguerike & l'abbé Nollet, ont fait plus de prodiges dans leurs laboratoires que tous les ſaints de la légende; & ces hommes, qui dans un ſiecle de raiſon n'ont écrit que pour les académies, quatre à cinq cents ans au plus tôt, auroient donné avec Mahomet un nouvel évangile à l'univers.

Un miracle qui m'annonce un théologien n'a aucune autorité pour moi s'il n'eſt rapporté que dans les livres de ſa ſecte : chaque ſuperſtitieux crée les titres de ſa croyance, comme chaque nouveau noble fait ſa généalogie.

Quand même un ſectaire de bonne-foi me diroit : j'ai vu un prodige, je ne le croirois pas : combien y a-t-il d'enthouſiaſtes qui voient mal? Combien a-t-on trouvé de ſorciers qui croyoient avoir vu au ſabbat Belphégor & Aſtaroth?

Il y a des religions où, en ordonnant de

PART. III.

croire aux miracles, on s'eſt plu à épaiſſir le voile qui les couvre, afin de confondre davantage la raiſon humaine : tel prodige exécuté par un favori de Dieu, a été répété par des magiciens : on y a donné au principe du mal le pouvoir d'opérer les plus grandes merveilles : on a fait combattre Arimane avec Oromaze comme des gladiateurs dans une arene. Dans de pareils cultes, le plus grand des miracles ſeroit qu'un être qui raiſonne crût aux miracles.

Ce qui acheve d'anéantir les miracles des religions des hommes, c'eſt qu'ils n'ont de valeur que dans le petit coin de la terre où on les adopte ; ailleurs on les met à leur place : le partiſan de Brama inſulte aux reliques de S. Janvier : l'Indien, qui met le globe ſur le dos d'une tortue, ſe moque du Juif, qui paſſe la mer à pied ſec ; & le Muſulman, qui a vu Mahomet mettre la lune dans ſa manche, ſe permet de rire des étoiles qui voyagent dans le ciel, pour conduire des rois à une étable.

Enfin, l'impoſture ſe dévoile entiérement

quand on obſerve qu'on ne voit jamais de mi- L'HOMME
acles dans les ſiecles éclairés. Il n'y en a preſ- AVEC DIEU.
que point eu dans la religion des Hébreux depuis les conquêtes d'Alexandre : les ſibylles ſe ſont tues à Rome quand Lucrece & Ciceron ont parlé : l'Europe n'a point groſſi ſa légende depuis qu'on lit Bayle, Bolingbroke, Collins & Monteſquieu.

Tout nous ramene au théiſme ; c'eſt dans la religion de la nature qu'il n'y a point de miracles : il n'en faut point pour croire en Dieu & pour pratiquer la vertu.

CHAPITRE VI.

DES ERREURS HUMAINES SUR L'AUTRE VIE.

PART. III.

L'HOMME ne périt point tout entier quand ſon être ſe décompoſe ; Dieu l'attend au bout de ſa carriere pour le punir ou le récompenſer : voilà une vérité éternelle que ma raiſon m'annonce ſans le vain ſecours des révélations. Heureuſes les nations, ſi elles s'en étoient tenues à ce dogme, ſans chercher dans de frivoles conjectures un aliment à leur curioſité ; ſi, contentes de poſſéder dans leurs mains la boîte de Pandore, elles s'étoient abſtenues de l'ouvrir pour y connoître les deſtinées de l'univers !

Il en a été de l'autre vie comme de l'eſſence de Dieu : on a tenté de déchirer le voile dont la nature la couvre ; & on eſt devenu abſurde ou intolérant, & quelquefois l'un & l'autre.

Arrêtons-nous un moment ſur cette branche de la ſuperſtition ſacerdotale ; & parcourons la ſurface

surface du globe, en détruisant, de côté & d'autre, tous ces édifices enchantés qui ne servent qu'à nous masquer le grand tableau de la nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE PREMIER.

De la Résurrection.

PART. III.

QUAND notre frêle machine ſe diſſout, toutes les particules hétérogenes qui la compoſent ſe ſéparent, & chacune retourne à ſon principe : mais quel eſt le méchaniſme de leur réunion ? Que devient le MOI qui conſtitue la perſonnalité ? Quelle eſt la nature des ſupplices ou des récompenſes que l'Être ſuprême nous deſtine ? Voilà ſur quoi le monde raiſonneur ſe partage : pour le monde raiſonnable, c'eſt-à-dire, les théiſtes, il garde le ſilence ſur ce ſujet, & il fait bien.

Parmi les anciens partiſans de la réſurrection, les uns ſuppoſerent que le corps ſe ranimoit, après un long intervalle, tel qu'il étoit avant la mort, c'eſt-à-dire, avec la même figure & les mêmes organes : auſſi, pour faciliter cette eſpece de palingénéſie, les Egyptiens embaumoient avec ſoin le corps de leurs peres : ils

s'imaginoient qu'il étoit bien plus aiſé au ſoleil de rendre ſonore cette ſtatue de Memnon, quand elle ſe préſentoit toute entière à ſes rayons, que quand ſon airain mutilé étoit le jouet des hommes & des vents. L'HOMME AVEC DIEU.

L'intervalle fixé par les prêtres d'Iſis entre chaque réſurrection étoit de mille ans; mais les momies égyptiennes que nous conſervons, & dont quelques-unes remontent au-delà de trente ſiecles, dépoſent aſſez contre l'abſurdité de cette palingénéſie.

On pouvoit demander au fabricateur ſacré d'hiéroglyphes, pourquoi, ſi l'homme devoit reſſuſciter tout entier, les embaumeurs commençoient par ôter la cervelle, ſiege du *ſenſorium*: vouloient-ils que Dieu, en conſervant le corps, lui refît une autre intelligence?

Quel moment de la vie ſaiſiſſoit la nature pour rétablir le corps dans ſon état primitif? Si c'étoit celui qui touchoit à la mort, c'étoit une triſte faveur à faire à un être penſant, que de le reſſuſciter décrépit & ſouffrant; &

PART. III.

de ne lui rendre la vie que quand elle commence à lui devenir un fardeau.

Dans ce ſyſtême, il faudroit donc que l'aveugle-né reſſuſcitât aveugle-né ; que le fœtus mort dans le ſein de ſa mere reſſuſcitât fœtus : ce qui n'eſt pas aiſé à croire, lors même qu'on eſt théologien.

Toutes ces difficultés diſparoiſſent quand on dit, avec les Grecs & une partie de l'ancienne Europe, que les morts reſſuſcitent, en repaſſant par toutes les époques de la vie ordinaire ; dans cette hypotheſe, on n'embaume pas les corps, on les brûle ; & la nature, qui eſt meilleure chymiſte que nos Boerhaave, fait, quand il le faut, tirer des élémens le principe de chaque organe, les réunir, & en former un ſecond Platon, ou un ſecond Thémiſtocle.

Ce n'eſt pas que les théologiens d'Athenes n'admiſſent quelquefois des réſurrections un peu moins compliquées : telle étoit celle d'Alceſte par la valeur d'Hercule, & celle de Pélops que Jupiter rendit à la vie, quoique Cérès en eût

déjà mangé une épaule : mais tous ces phénomenes étoient des exceptions aux loix de la nature. Voyez ci-devant notre théorie des miracles. L'HOMME AVEC DIEU.

Quand l'ame d'un mort avoit bu de l'eau du Léthé, & qu'elle avoit expié ſes crimes & ſes foibleſſes, elle rentroit de nouveau dans ſon enveloppe : mais cette eau du Léthé renverſe de fond en comble le ſyſtême; car, ſi la mémoire du paſſé n'exiſte pas, où eſt le MOI qui conſtitue la perſonnalité ? Homere a beau renaître de ſa cendre, il n'eſt point Homere, & il y a l'infini à parier qu'il ne refera pas l'Iliade.

Les anciens faiſoient reſſuſciter, non-ſeulement les hommes, mais les animaux ; Platon, l'éloquent Platon, dit que les cygnes chantent avant leur mort, parce qu'ils preſſentent les biens de la vie nouvelle où ils vont entrer (*) ; ce qui eſt aſſez philoſophique, non-ſeulement pour des cygnes, mais même pour des hommes.

Cette doctrine d'une réſurrection générale, après avoir germé dans le cerveau du diſciple

(*) Plat. *in Phedone.*

PART. III.

de Socrate, s'eſt retrouvée, il y a deux cents ans, dans les têtes ſtupides des Omaguas & des Iroquois: Addiſſon nous a conſervé ſur ce ſujet un fragment de leur doctrine (*): ſuivant les théologiens qui inſtruiſent ces ſauvages, les bêtes, les végétaux, les foſſiles & même les ouvrages de l'art, ont leur eſprit; & quand un chien ſe noie, qu'un arbre ſe flétrit, ou qu'un miroir ſe caſſe, la ſubſtance déliée qui les anime va dans un monde inviſible où habitent les eſprits des hommes (**). Malheureuſement on ne

(*) Voy. *Spectateur*, tome VII, diſc. XLIII.

(**) Le rêve qui contient l'analyſe de cette doctrine eſt ſi ingénieux & ſi moral, que je ne puis réſiſter au plaiſir d'en rapporter la ſubſtance: le fond ſe trouve dans le diſcours du *ſpectateur* que je viens de citer.

--- Un métaphyſicien de l'Amérique, ou un viſionnaire (c'eſt la même choſe), deſcendit un jour dans le grand réſervoir des eſprits. Cet Indien, qui ſe nommoit Marathon, entra d'abord dans une bruyere hériſſée de ronces & d'épines, où il ſembloit preſque impoſſible de ſe faire un jour. Pendant qu'il méditoit ſur les moyens de ſe frayer un ſentier, un énorme lion qui le guettoit s'élance ſur lui: le philoſophe étend la main pour ſaiſir une pierre, & ſe trouve n'avoir empoigné que du vent. Son effroi étoit à ſon comble, quand il vit que le *lion*, qui étoit penché ſur ſon épaule, ne lui faiſoit aucun

connoît ni la nature de l'ame d'un miroir, ni le monde qu'elle va habiter : on n'a pas décidé ſi les morceaux d'une glace briſée, étant taillés

L'HOMME AVEC DIEU.

mal, & que c'étoit, non une bête féroce, mais un eſprit de bête féroce. Encouragé par ce ſpectacle, il entre dans la bruyere & ne trouve pas plus de réſiſtance que s'il eût marché ſur une belle pelouſe de gazon d'Angleterre : il conclut aiſément que cette haie vive n'étoit une barriere que pour des eſprits & non pour des corps. La bruyere confinoit à un bois charmant, dont les arbres en fleurs ſembloient environnés d'une athmoſphere odoriférante : Marathon traverſa le bois avec la lenteur que demande le beſoin de jouir ; enſuite il arriva dans une vaſte plaine qui lui parut le berceau de la nature : à l'entrée étoient pluſieurs cavaliers qui couroient au grand galop : leur chef étoit un jeune homme d'une taille ſvelte & dégagée, qui ſe précipitoit après les ames d'une centaine de chiens de chaſſe acharnés à pourſuivre l'eſprit d'un lievre qui fuyoit avec une incroyable rapidité : Marathon s'approcha & reconnut le jeune prince Nicharagua, que la mort venoit d'enlever, & que l'Amérique entiere regrettoit à cauſe de ſes grandes vertus.

L'Indien n'étoit pas au terme de ſes découvertes : à peine eut-il fait cent pas, qu'il rencontra l'ombre de ſa femme Yaratilda, qu'il avoit aimée éperduement, & à laquelle il avoit eu le malheur de ſurvivre : un torrent le ſéparoit d'elle ; mais il la voyoit lui tendre les bras & l'inviter, par ſes regards enflammés & ſes larmes touchantes, à franchir l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon amour : Marathon n'héſite pas ; il s'élance dans le torrent & il le paſſe à pied ſec. Yaratilda alors prodigua à ſon

PART. III. par un artiſte, reprenoient chacun une portion de leur aucienne ame : on n'a point prononcé ſur le tems que paſſoit chaque ame ſéparée de ſon corps dans le grand réſervoir, & c'eſt une grande perte pour la métaphyſique ; car les rêveries, en ce genre, d'un Omaguas ou d'un Algonquin, ſont pour le moins auſſi inſtructives que celles de Platon ou d'un docteur de Sorbonne.

époux ſes careſſes innocentes, mais celui ci ne peut les partager : il voit ſon amante ; il l'entend, & quand il ſe baiſſe pour l'embraſſer, le fantôme s'échappe. « Vois-» tu, mon cher Marathon, ce berceau ? lui dit l'ombre ; » il eſt l'ouvrage de mes mains ; j'en ai fait le lieu le » plus enchanté de ce ſéjour : c'eſt pour toi, c'eſt pour » nos enfans que je l'ai préparé : nous y ſerons *réunis* » un jour ; j'en ai pour garant le dieu qui m'a *conduite* » ici, mon cœur & ta vertu. »

Marathon, dans le roman américain, fit à peu près le même voyage que le fils d'Anchiſe dans l'Enéide : la curioſité le conduiſit dans une eſpece de tartare deſtiné pour les grands criminels : il y vit pluſieurs lacs d'or fondu, où étoient plongées les ames de ces féroces conquérans du Nouveau-Monde, qui avoient maſſacré tant de ſauvages pour jouir en liberté d'un peu de boue jaune que la nature avoit ſagement récélée dans les mines du Potoſi. --- Malheureux Indiens, dont toute la vengeance s'eſt bornée à maudire leurs tyrans dans un conte !

ARTICLE II.

De la Métempsycose.

« Prêtres d'Athenes, prêtres Omaguas, prêtres de la Sorbonne, vient nous dire Pythagore, vous voilà bien embarrassés ; écoutez-moi : j'ai la clef de la nature sur la destinée de toutes ces ames ; & cette clef, c'est la métempsycose. »

L'Homme avec Dieu.

La métempsycose n'est pas tout-à-fait la clef de la nature ; mais elle a été du moins celle avec laquelle une foule de peuples s'est ouvert les portes du monde intellectuel : l'idée qu'une ame va successivement habiter différens corps, se concilie si bien avec toutes les métamorphoses que nous voyons sans cesse dans les êtres animés ! la croyance que cette ame vivifie un héros ou un tigre, suivant qu'elle a mérité ou démérité dans sa premiere enveloppe, se prête si bien au dogme sublime d'un Dieu rénumérateur & vengeur, qu'il n'est point

PART. III.

étonnant que la doctrine qui en eſt le principe ſoit devenue l'évangile de la moitié du genre humain (*).

Cependant les philoſophes demandoient à Pythagore à quoi ſervoit à l'homme d'être récompenſé ou puni, ſi la mémoire du paſſé ſe perdoit à chaque métamorphoſe : alors le ſage rectifia ſon ſyſtême, il dit qu'il ſe rappelloit très-bien d'avoir animé Euphorbe & Pyrrhus, & même d'avoir été coq : mais comme cette faveur n'a jamais été accordée qu'à Pythagore, il ne faut point en faire une regle pour l'eſpece humaine : le monde des miracles n'eſt pas le mien, & je n'écris que pour les hommes de la nature.

Le ſiecle dernier vit naître en Angleterre un nouveau ſyſtême ſur la métempſycoſe qui rend

(*) Quelques ſectes égyptiennes admettoient la métempſycoſe ; *Hérodot.* lib. II. On l'a trouvée chez les Thraces ; *Pompon. Mela*, lib. II, cap. II ; chez les Indiens qui ſuivent la ſecte de Xékia. Voy. la *Chine* du pere du Halde, tome I ; à Rome, chez les Celtes, & juſques dans les landes marécageuſes du Nouveau-Monde.

raiſon de tout, qui eſt utile au genre humain, & à qui il ne manque, pour faire fortune, que d'être vrai. Suivant Kettlewel, ſon inventeur (*), Dieu accorde à chaque ame douze révolutions ou périodes de vie dans le même corps; ces périodes ne ſe ſuccedent pas immédiatement; le ciel met entr'eux un intervalle d'une heure, c'eſt-à-dire, de trois cents quarante-trois ans & demi (**): quoique l'ame gouverne toujours la même machine, l'homme qui en réſulte ne paroît pas le même dans le monde; ſuivant la conduite que le principe penſant a tenue dans ſa derniere priſon, l'homme, tantôt de roi devient matelot, tantôt de matelot devient roi; cependant il faut à cet être intelligent une vie de mille ans pour mériter ou démériter devant l'Être ſuprême. — Ce ſyſtême confirme l'idée que nous nous formons de Dieu, comme d'un

L'HOMME AVEC DIEU.

(*) Voy. *Two hundred queries moderately propounded, &c.*

(**) Ce ſingulier calcul vient de ce qu'il eſt dit au pſeaume 90 de David, que mille ans ſont devant l'Eternel comme une veille de nuit.

PART. III.

bon pere, puiſqu'il faut mille ans pour attirer ſur nous ſes vengeances éternelles; il juſtifie la providence ſur la terre, en mettant l'ame d'un deſpote dans le corps d'un negre d'Angola; il m'empêche de blaſphemer contre l'auteur du mal phyſique, puiſque je dois jouir dans le dix-huitieme ſiecle du bonheur que le ciel m'a refuſé dans le quinzieme. Cette hypotheſe enfin ſatisfait à tout : il eſt bien triſte que ce ne ſoit qu'une hypotheſe.

ARTICLE III.

DU PARADIS.

L'HOMME AVEC DIEU.

DE ce dogme éternel de la morale, qu'il eſt un Dieu qui punit l'homme ou qui le récompenſe quand il n'eſt plus, on a conclu dans la plupart des ſyſtêmes philoſophiques & religieux, qu'il y avoit, hors des bornes de ce monde viſible, un lieu de délices, qu'on a appellé paradis, & un lieu de peines, auquel on a donné le nom d'enfer : l'homme du peuple, qui paſſe ſa vie à eſpérer & à avoir peur, a adopté avidement cette doctrine ; & dans la banque ſacrée que tiennent les prêtres, ce genre de ſuperſtition eſt l'effet qui leur a le plus rapporté.

Le paradis ſe nomme auſſi l'éliſée, ou le ciel par excellence : mais ces trois mots ne répondent guere à l'idée que les ſectaires y ont attachée.

L'étymologie de paradis eſt *verger* : or, le

PART. III.

ſouverain bonheur des ames ne conſiſte pas ſe promener dans des allées plantées en quinconces.

L'éliſée n'eſt encore qu'un jardin délicieux, & une ombre n'en devient pas plus fortunée, parce que vous ajoutez aux quinconces les parterres les mieux deſſinés & les plus belles caſcades.

Pour le ciel, c'eſt un mot vague qui n'a aucune acception. Quel eſt l'eſpace du firmament qu'il déſigne ? eſt-ce le ſoleil, comme on le croit dans l'Inde ? eſt-ce la conſtellation d'Orion, comme l'a écrit Derham ? Le bonheur ſuprême conſiſte-t-il à obſerver l'ordre de l'univers du centre du ſyſtême général ? ou bien faut-il faire voyager les immortels à la queue des cometes ?

C'eſt toujours ſur le goût des peuples que les prêtres ont deſſiné le tableau de leur paradis : dans les climats brûlans de l'Aſie, la ſuprême volupté conſiſte à goûter le repos à l'ombre d'un plané ou d'un palmier ; & voilà ce qui a

donné l'idée du verger céleſte des Aſiatiques : les Grecs, qui habitent ſous une zone plus tempérée, imaginoient une plus grande félicité que celle d'être éternellement à l'ombre, & ils créérent, avec leur baguette, des jardins, pour les ombres, ſupérieurs à ceux d'Armide : enfin, quand il s'eſt trouvé des peuples à tête creuſe qui aimoient à ſe repaître du néant de la métaphyſique, on leur a mis le ciel en perſpective, & on leur a laiſſé la liberté de bâtir tous les châteaux qu'ils voudroient dans les déſerts immenſes de l'eſpace.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt ſi vrai que le paradis des théologiens a toujours été formé ſur le goût dominant de la multitude qu'ils gouvernoient, qu'on s'eſt toujours permis de rectifier dans une contrée les plans de ce lieu de délices, adoptés dans une autre : les ichtyophages firent couler au milieu de leur éliſée une riviere poiſſonneuſe ; des ſybarites y voulurent un orcheſtre nombreux & des lits de roſe ; des nations avares y planterent des arbres dont la tige étoit d'or, & por-

PART. III.

toient des fruits de diamans : un Scythe, après ſa mort, ſe promet de boire dans le crâne de ſes ennemis; & un Indien qui a un ſerrail, d'être éternellement couché avec ſes maîtreſſes.

Les légiſlateurs ſacrés ont été très-adroits, ſans doute, de conſulter leurs peuples pour la conſtruction de leurs paradis. Deſſinez à un métaphyſicien le ſéjour voluptueux des houris, il ſourira de pitié ſur la baſſeſſe de vos idées : que Mahomet ne promette aux Arabes que des plaiſirs intellectuels, & il mourra obſcur à Medine ſans ſubjuguer le monde, & ſans lui donner d'évangile.

Mais c'eſt cette adreſſe même des fondateurs des religions, à créer des paradis agréables à leurs proſélytes, qui m'a fait douter de l'exiſtence d'un paradis.

S'il y a un lieu de délices au-delà de ce monde viſible pour les gens vertueux, il faut qu'il convienne également à tous les hommes ; ſoit qu'ils aient habité le cercle polaire, ſoit qu'ils aient reſpiré l'air embraſé de la zone torride,

ichthyophages

ichthyophages ou frugivores, guerriers comme les Scythes, ou pacifiques comme les quakers de la Penſilvanie. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce lieu de délices doit convenir aux habitans de Saturne, de Sirius & d'Orion, comme à ceux de ce globe; car la vertu eſt la même par-tout, aux yeux de l'ordonnateur des mondes, & mérite la même récompenſe.

Mais ſi le paradis eſt l'aſyle de tous les ſages de l'univers, dans quel endroit de l'univers la placerez-vous? L'habitant de Saturne a autant de droit de le placer ſur la terre, que nous de le placer dans Saturne. Quel que ſoit le lieu que vous lui aſſigniez, il ſera toujours trop voiſin d'un monde où l'on mérite & où l'on démérite.

Si vous établiſſez le paradis au-delà des limites des mondes, vous le mettrez dans l'empire du néant.

Mais je ſuppoſe que ce paradis exiſte, y logerez-vous des ames? Qu'eſt-ce que le lieu pour une ame? Conçoit-on une ame ſéparée du corps qu'elle vivifie?

PART. III.

On ſeroit auſſi embarraſſé en plaçant des corps glorieux, que des ames, dans le paradis. Quelle ſeroit la nature des plaiſirs qu'y goûteroient ces corps glorieux ? Le corps glorieux d'Archimede y réſoudra-t-il des problêmes ? Le corps glorieux de Trajan y fera-t-il des conquêtes ? Toutes les idées ſur le plaiſir dépendent de l'organiſation d'un monde où regne le mal phyſique & le mal moral ; & ſans doute que le mal ne ſauroit exiſter dans le paradis.

Il y a ſi peu d'uniformité dans les cultes ſur les habitans du paradis, qu'on a vu des légiſlateurs mutiler un homme, & placer ſa tête ou ſon bras dans ce lieu de délices, tandis que le reſte de ſon corps ſouffroit dans le lieu des ſupplices. Il eſt dit dans le Sadder, que Zoroaſtre, ſe promenant dans les enfers, vit un roi à qui il manquoit un pied ; il s'informa ſi cet infortuné étoit né boiteux : on lui dit que ce roi n'avoit fait dans ſa vie qu'une bonne action, qui étoit d'avoir approché d'un coup de pied une auge qui n'étoit pas aſſez près d'un

âne mourant de faim : on ajouta que Dieu avoit mis le pied de ce tyran dans le ciel, & que le reſte de ſon corps étoit dans les enfers. — Cette allégorie eſt très-ingénieuſe; mais on ne bâtit point un paradis avec des allégories. L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme juſte tombant dans le ſein de Dieu, y recevra ſa récompenſe. Mais, quelle ſera la nature du plaiſir qu'il pourra y goûter? Où ſera le théatre de ſa gloire? La durée de ſon bonheur aura-t-elle des limites? Voilà des queſtions ſur leſquelles il eſt impoſſible de répondre. Le théologien, accoutumé à vivre dans un monde imaginaire, réſout tous ces problêmes & une infinité d'autres. Pour le théiſte, qui ne vit qu'avec des hommes, il leur annonce des vérités utiles, & s'abſtient même de propoſer des problêmes.

ARTICLE IV.

DES ANGES.

PART. III.

Le paradis me conduit à parler des anges. Les prêtres, qui ont toujours été les géographes du monde qu'ils ne voyoient pas, pour gouverner le monde qu'ils voyoient, en dreſſant la carte du paradis, ont bien ſenti que ce beau lieu n'avoit pas été une éternité entière ſans habitans : alors ils ont ſuppoſé que l'Être ſuprême y avoit placé des anges ; & ils ont ordonné au peuple de croire à ces anges s'il vouloit en augmenter le nombre.

Ces anges ſont des eſpeces d'êtres intermédiaires entre Dieu & les hommes, qui ſervent dans la phyſique ſacrée à remplir les degrés de la grande échelle de la nature.

Preſque toutes les nations ont eu des anges : il en eſt fait mention dans le pentateuque & le ſaſtah, les plus anciens évangiles de l'Aſie : on en voit des traces dans les monumens qui

nous reſtent des Celtes, dans la théogonie d'Héſiode, & juſque dans les fragmens de Sanchoniaton. L'HOMME AVEC DIEU.

L'ange, ſuivant la théologie la plus épurée, eſt un être inviſible qui gouverne le monde viſible ſous les ordres de l'Être ſuprême : c'eſt un favori de Dieu, qui en a reçu l'anneau de Gygès, pour régir ou tourmenter, ſans péril, l'eſpece humaine.

Cependant, comme le peuple ne s'accommoderoit pas d'un génie toujours inviſible, les Gygès céleſtes retournent quelquefois leur anneau, & ſe font voir, ſur-tout dans les tems de barbarie, aux dévots qui les implorent : il eſt probable qu'ils avoient pris la figure de l'homme dans la fleur de l'adoleſcence, quand ils firent des enfans aux filles de Caïn, & quand on voulut les violer dans Sodome. L'ange exterminateur des Hébreux étoit probablement une eſpece de polypheme.

On a été très-embarraſſé chez tous les peuples, quand on a voulu fixer l'image de l'ange. Celui

PART. III.

des Brames étoit figuré par un trait de feu ; celui de Mahomet étoit un coloſſe à 70 mille têtes ; le nôtre eſt une tête qui vole. On peut choiſir entre tous ces portraits, quand on eſt peintre, je ne dis pas quand on eſt philoſophe.

Ne faiſons point de Dieu un ſultan qui ne peut manifeſter ſes ordres à ſes ſujets que par le miniſtere de ſes viſirs & de ſes ichoglans : il voit tout par lui-même ; il conſerve tout par ſa providence ; & il eſt par-tout, ſans habiter un vain paradis.

ARTICLE V.

DES DIABLES.

L'HOMME AVEC DIEU.

UN des grands blaſphêmes de la théologie, eſt d'avoir dit que les anges ſe révolterent contre l'Ordonnateur des mondes, ſe battirent dans le paradis, & furent précipités dans les enfers, où ils ſont encore ſous le nom de princes des ténebres, d'eſprits tentateurs, ou de diables.

Des eſprits inviſibles qui ſe battent dans un lieu inviſible contre un Dieu inviſible, forment la plus complette des extravagances religieuſes : & quand Milton, pour repréſenter ce combat, a tranſporté de l'artillerie dans le ciel, il n'a fait que ſe conformer à l'eſprit de ſon ſujet. Il ne faut pas des Tacite pour commenter les vers des Sibylles, ni des David Hume pour faire l'hiſtoire des vampires.

Les Grecs bâtirent ſur cette fable orientale leur hiſtoire des Titans. On ſait quel fut le ſort de ces ennemis de Jupiter : mais du moins

PART. III.

Encelade & les géans ſes complices, écraſés ſous les ruines des montagnes qu'ils avoient amoncelées, ne s'occupent point à traverſer les deſſeins de la Divinité, & à nuire au repos du genre humain.

Les brames de l'Indoſtan admettent auſſi des anges révoltés dans leur ſyſtême religieux; mais ils ſe contentent de dire que les êtres ſubalternes en ſont animés; & que, tranquilles dans leur priſon vivante, ils expient leur rebellion, ſans ſonger à la faire partager à d'autres intelligences.

Le diable des Hébreux, que notre théologie a adopté, eſt le ſeul qui, après ſa chûte, ait conſervé un grand pouvoir; tantôt il tord le cou, dans Ragès, aux ſept maris de la belle Sara; tantôt il tranſporte ſur une montagne le Dieu même dont il eſt l'éternelle victime, & lui propoſe de l'adorer: ailleurs on lui permet d'opérer des miracles, c'eſt-à-dire, des choſes impoſſibles; & le plus grand de ces miracles eſt déjà fait, c'eſt celui d'avoir produit

avec une pomme les malheurs du genre humain.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le Dieu des théologiens, dans ce ſyſtême des diables, joue, comme l'on voit, un rôle bien affreux & bien ridicule : il ne punit qu'à demi un crime, afin d'en faire naître d'autres ; il conſent qu'une pomme aſſure à ſon ennemi un empire infiniment plus étendu que le ſien, afin d'induire encore plus l'homme à le méconnoître : il donne au principe du mal le pouvoir de violer à ſon gré les loix de la nature.

Il eſt inutile de défendre ici la Divinité contre de pareils blaſphêmes. J'ai prouvé que le diable n'exiſtoit pas (*). — Il ne me reſte qu'à emprunter l'artillerie du bon-ſens, pour faire tomber les murs de ſa priſon.

(*) *Philoſophie de la nature*, tome III.

CHAPITRE VI.

DE L'ENFER.

PART. III.

LE diable, dit-on, fut précipité du ciel dans l'enfer. — Je conçois bien comment Encalade put être précipité du haut du mont Olympe, & renfermé dans les cavernes du mont Etna : mais quelle eſt cette partie du ciel d'où Satan tomba ? Tombe-t-on d'une planete dans une autre ? Les loix éternelles de la gravitation ne s'oppoſent-elles pas à ces voyages dans les mondes ? Homere dit, dans l'Iliade, que les dieux rirent beaucoup quand Jupiter, d'un coup de pied, fit tomber Vulcain du haut de l'Olympe : mais le philoſophe rit encore plus de la phyſique d'Homere, que les immortels ne rirent de la chûte de Vulcain.

Quel eſt cet enfer où Satan brûle & nous fait brûler ? Sans doute ce n'eſt pas la *gehenna* de nos livres ſacrés. Cette *gehenna* ne ſe trouvoit que dans la vallée d'Hinnon, où les infi-

delles brûloient des victimes à Moloch. Or, Tournefort, Pokocke & Paul Lucas, qui ont voyagé dans cette partie de la Paleſtine, n'y ont vu ni diables ni chaudieres. Paul Lucas ſur-tout, qui a rencontré Aſmodée dans la haute Egypte, & qui lui a parlé (*), n'auroit pas manqué de nous donner la carte de ce lieu de ſupplices : mais il garde ſur ce ſujet un ſilence reſpectueux ; & il faut l'imiter.

Le mot d'enfer ſignifie proprement *ſouterrain* : auſſi les Grecs, qui mettoient des rapports exacts entre le mot & la choſe, placerent-ils leur enfer ſous terre. On y deſcendoit, ſuivant leurs poëtes, par la grotte d'Aréthuſe ou par l'antre de Trophonius ; & les montagnes embraſées du Véſuve & de l'Etna en étoient regardées comme les ſoupiraux. Idée ingénieuſe pour des hommes qui n'oſoient, avec la phyſique expliquer l'éruption des volcans.

Aucun livre ſacré ne marque préciſément à quelle diſtance de la ſurface du globe ſe trouve

(*) Dom Calmet, *diſſertation ſur Tobie.*

PART. III.

la priſon des diables & des ames criminelles. Je ne connois qu'Héſiode qui ait tenté de réſoudre ce problême. *L'enfer*, dit-il, eſt *autant au-deſſous de la terre que le ciel eſt au-deſſus. Or*, ajoute-t-il, *pour connoître la derniere diſtance, il ſuffit de jeter une enclume du haut du firmament, elle ſera dix jours avant d'arriver à la ſurface du globe* (*). Au reſte, dans ces tems-là, perſonne ſur la terre ne ſoupçonnoit l'épouvantable diſtance qu'il y a entre nous & la premiere des étoiles fixes. On jugeoit les corps céleſtes de la groſſeur qu'ils paroiſſent à nos yeux, & il fallut un grand effort de logique, pour perſuader à Anaxagore que le ſoleil eſt une maſſe de feu groſſe comme le Péloponeſe. Les téleſcopes ſont venus, & ils ont fait un peu de tort à la phyſique des poëtes & à celle des prêtres.

Je pardonne au dogme de l'enfer d'être abſurde, mais je ne lui pardonne pas d'être atroce. On a oſé dire que l'homme, enfermé

(*) Voy. *opera & dies*.

à jamais dans le plus affreux des cachots, y expioit, par le ſupplice du feu, quelques inſtans de foibleſſe. On a plus fait, on a levé la hache de la perſécution contre les philoſophes pacifiques qui vouloient dérober à cette éternité de tourmens les ames ſublimes des Trajan, des Socrate & des Titus (*). — A cette idée, mon ſang fermente, mon courroux s'allume, & je maudirois les ennemis du genre humain, ſi je ſavois maudire.

L'HOMME AVEC DIEU.

Être ſuprême, à la gloire de qui j'ai conſacré ma vie & mon ouvrage, c'eſt du bord de ma tombe que je t'implore; c'eſt ſur le point d'être jugé par toi de ma franchiſe, que j'atteſte avoir cherché la vérité, & l'avoir dite aux hommes.

Non, tu n'as point condamné à une éternité de peines, un être né foible, parce qu'il aura mal raiſonné.

(*) La poſtérité n'oubliera pas que c'eſt au milieu du dix-huitieme ſiecle qu'on perſécuta l'ingénieux & reſpectable auteur de *Bélisaire*, pour avoir dit que l'ame d'un Zénon & d'un Marc-Aurele ne pouvoit habiter avec l'ame d'un Borgia, d'un Malagrida & d'un Ravaillac.

PART. III.

Quel ſeroit le motif de ce ſyſtême de vengeance? Nos Phalaris, nos Atrée & nos Néron, tourmenterent l'eſpèce humaine pour aſſurer leur deſpotiſme, ou pour aſſouvir leur haine. Mais toi, Ordonnateur des mondes, crains-tu d'être détrôné? Peux-tu haïr tes adorateurs? Tu es trop grand pour haïr, même ces prêtres qui font de toi le plus affreux des tyrans.

Quoi! tu ſerois le Dieu de l'ordre, & tu perpétuerois l'image du déſordre? Des ingrats gémiroient éternellement dans tes cachots embraſés pour éterniſer le ſouvenir de leur ingratitude?

A quoi ſerviroit à l'homme ce code de vengeance? Eſt-il témoin des peines infernales de ſes complices? A-t-il la plus légere idée de leur intenſité? Eſt-ce donc toi, Dieu bienfaiſant, qui ne te manifeſte à la terre qu'en l'effrayant par tes décrets, ou en l'écraſant par ton tonnerre?

Et il ſera permis au miniſtre de tes autels, de t'aſſimiler par cette doctrine ſacrilege, avec les Caligula, les Muley-Iſmaël & les Aurengzeb,

avec ces tigres couronnés, dont le nom ne ſe prononce qu'en réveillant l'idée de l'opprobre attaché à leur mémoire ? L'HOMME AVEC DIEU.

Et ils pourront impunément dévouer à leurs braſiers éternels les ames des Orphée, des Zoroaſtre, & de tous ces ſages qui ont bâti l'édifice de la religion ſur la baſe de la vertu ?

Et les gouvernemens ſe tairont ſur cette doctrine abominable, qui tend à détruire dans l'eſprit des peuples l'idée de proportion entre les délits & les peines, à rendre les mœurs féroces, & à faire d'un citoyen un enfant ou un athée ?

Dieu de bienfaiſance, je ne t'invoque point pour ſuppléer, par ta foudre, au ſilence des rois. Ces prêtres blaſphémateurs en prêchant des dogmes dont leur cœur s'indigne, en opprimant les apôtres de la tolérance, ne font-ils pas leur enfer ſur ce globe ? Quand ils toucheront aux limites de la vie, ne te ſouviens plus que de leur pardon, que j'oſe te demander, & rends-moi heureux de ma félicité & de celle de mes perſécuteurs !

CHAPITRE VII.

CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPAUX ABUS QUI SE SONT GLISSÉS DANS LES CULTES RELIGIEUX.

PART. III.

IL faudroit vivre autant qu'Epiménide, pour épuiſer le tableau des ſuperſtitions que la crédulité humaine doit à l'impoſture des prêtres. Je ſerai concis, ſoit pour arriver plutôt à ma théorie du théiſme, ſoit pour n'offenſer perſonne.

Quel ſeroit au fond le but d'un philoſophe qui préſenteroit aux hommes le recueil de toutes les rêveries ſacrées des légiſlateurs? Les lecteurs ſans préjugés n'ont beſoin que de jeter les yeux ſur la carte du globe, pour ſe convaincre que de tout tems il en a été inondé. Quant à l'automate dont la crédulité a relâché toutes les fibres intellectuelles, je n'aſpire point à la gloire déshonorante d'en faire un proſélyte à la philoſophie.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

DES FAUX DOGMES, ET DES DOGMES VRAIS DONT ON ABUSE.

L'HOMME AVEC DIEU.

ON a ſouvent preſcrit, pour le culte de la Divinité, des dogmes eſſentiellement oppoſés à la nature; mais il n'y a que la ſuperſtition qui puiſſe les adopter. L'homme de bien ſe dit à lui-même : ſoyons vertueux malgré les oracles; un prêtre ment quelquefois, mais la nature ne ment jamais.

Je connois peu de dogmes plus eſſentiellement contraires, ſoit au bon ordre, ſoit à la raiſon, que celui du péché originel. C'eſt l'impoſſibilité d'expliquer l'origine du mal, qui l'a fait naître. Mais parce qu'on ne pénetre pas dans l'eſſence des choſes, il ne faut pas en impoſer aux hommes, & feindre une révélation pour aſſurer le ſuccès de ſes impoſtures.

La boîte de Pandore, avec laquelle les théologiens de la Grece ont expliqué l'introduction du mal ſur ce globe, n'eſt qu'une allégorie in-

ARTICLE PREMIER.

DES FAUX DOGMES, ET DES DOGMES VRAIS DONT ON ABUSE.

L'HOMME AVEC DIEU.

ON a ſouvent preſcrit, pour le culte de la Divinité, des dogmes eſſentiellement oppoſés à la nature; mais il n'y a que la ſuperſtition qui puiſſe les adopter. L'homme de bien ſe dit à lui-même : ſoyons vertueux malgré les oracles; un prêtre ment quelquefois, mais la nature ne ment jamais.

Je connois peu de dogmes plus eſſentiellement contraires, ſoit au bon ordre, ſoit à la raiſon, que celui du péché originel. C'eſt l'impoſſibilité d'expliquer l'origine du mal, qui l'a fait naître. Mais parce qu'on ne pénetre pas dans l'eſſence des choſes, il ne faut pas en impoſer aux hommes, & feindre une révélation pour aſſurer le ſuccès de ſes impoſtures.

La boîte de Pandore, avec laquelle les théologiens de la Grece ont expliqué l'introduction du mal ſur ce globe, n'eſt qu'une allégorie in-

PART. III.

génieuſe; & on ne s'eſt pas aviſé dans Athenes de ſoumettre un philoſophe à l'oſtraciſme, parce qu'il ne croyoit pas à cette allégorie.

Il a été réſervé aux inquiſiteurs de Goa, de Conimbre & de Mexico, de faire brûler un homme de bien, parce qu'il doutoit ſi un enfant ſera tourmenté dans l'éternité, pour être mort deux minutes après ſa naiſſance; parce qu'il répugnoit à penſer que le grand Congfutſée fût un ſcélérat, pour avoir vécu à deux mille lieues d'Herſalaïm & du torrent de Cédron; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer que le genre humain fût malheureux; parce que, ſoixante ſiecles auparavant, un homme qui avoit faim avoit mangé.

Au réſte, la théologie enſeigne que le péché originel eſt un grand myſtere. Voyez ce que j'en ai dit dans le chapitre *des myſteres*. On pourroit ajouter que ce dogme deſtructeur n'a pu ſe conſerver long-tems ſans un grand miracle; & je n'ai pas beſoin de renvoyer, à cet effet, à mon chapitre *des miracles*.

Les dogmes qui tendent à anéantir l'inſtinct ſacré de la pudeur, ſont encore eſſentiellement contraires au bonheur des nations. On connoît l'uſage que les prêtres de Bélus faiſoient du temple d'Aſtarté. On a trouvé dans le Zanguebar des ſorciers negres qui faiſoient un devoir à des vierges d'offrir leurs faveurs à une idole taillée en ſerpent. Le grand pontife de Calicut s'arroge le droit, encore plus extraordinaire, de déflorer, pour ſon Dieu, la femme de ſon ſouverain.

L'HOMME AVEC DIEU.

Dieu exige de nous de grands ſacrifices : voilà le fondement de tous les cultes : mais voyez la concluſion que les Locriens tirerent autrefois de ce principe. Dans un péril éminent, ils firent vœu, s'ils remportoient la victoire ſur leurs ennemis, de proſtituer leurs filles le jour de la fête de Vénus (*); c'eſt-à-dire, qu'ils promirent de violer les mœurs publiques ſi le ciel faiſoit un prodige : ils s'engagerent,

(*) *Juſtin.* lib. XXI, cap. III.

PART. III.

s'ils tuoient beaucoup d'hommes, à faire beaucoup d'outrages à la nature.

Je ſais que le plus grand homme de ce ſiecle a réſolu négativement le problême hiſtorique, s'il étoit poſſible qu'on eût fait un dogme aux jeunes Babyloniennes de ſe proſtituer, une fois dans leur vie, pour rendre hommage à Mylitta (*). J'ai ſenti la bonté de ſes épigram-

(*) Voici la traduction du texte d'Hérodote qui a donné ſujet à cette querelle. --- « Les Babyloniens » obſervent la plus infame de toutes les loix : il faut » que toute citoyenne de la ville aille s'aſſeoir dans le » temple de Mylitta, pour accorder, une fois en ſa » vie, les dernieres faveurs à un étranger. — On voit » dans ce temple des allées ſéparées par des cordages : » les étrangers ſe promenent dans ces allées, & choi- » ſiſſent la femme qui les frappe davantage par ſa beauté. » Dès qu'une fois une Babylonienne eſt dans ce temple, » elle ne s'en retourne point chez elle que quelque » amant n'ait jeté de l'argent ſur ſes genoux ; alors ils » ſortent tous deux du temple & elle ſe proſtitue. — Il » faut que l'étranger, en jetant l'argent, diſe ces pa- » roles : *J'invoque pour vous la déeſſe Mylitta.* — » Quelque modique que ſoit la ſomme, elle ne peut ni » la refuſer, ni ſe diſpenſer de ſuivre celui qui la lui » préſente. --- On peut remarquer que, hors delà, une » beauté de Babylone eſt incorruptible. --- Les femmes » dont la beauté & la taille attirent les regards, ne

mes; mais je n'ai pu adopter ſon opinion : le récit d'Hérodote ſur la proſtitution des Babyloniennes devient vraiſemblable, dès qu'on le confronte avec une multitude d'autres récits pareils, faits par des hiſtoriens exacts ou des voyageurs accrédités. Il y a eu des faits auſſi extraordinaires que la ſaine critique a adoptés, quoiqu'ils ne fuſſent pas appuyés d'un ſi grand nombre de ſuffrages; il ſe trouve un égal danger à tout nier & à tout croire dans les annales du genre humain; je me figure toujours la vérité hiſtorique entre la crédulité & le pyrrhoniſme. L'HOMME AVEC DIEU.

Qu'on ſonge qu'à Sparte la femme d'un citoyen ne lui appartenoit pas; qu'à Rome de graves magiſtrats célébroient tout nuds la fête des Lupercales; qu'ailleurs on a porté en proceſſion le dieu Phallus; qu'on a cru chez preſ-

» reſtent pas long-tems dans le temple; celles qui ſont » laides y demeurent juſqu'à ce qu'elles aient ſatisfait » à la loi; il y en a même qui y reſtent juſqu'à quatre » ans. » --- Hérod. *lib. I*, *paragr.* 199. Il eſt difficile de n'être pas vrai, quand on eſt auſſi ſimple & auſſi circonſtancié.

PART. III.

que tous les peuples anciens que les dieux pouvoient jouir des mortelles, &c. ; & l'on s'étonnera moins que, dans le climat brûlant de la Chaldée, les miniſtres de Vénus aient voulu éteindre les remords dans les cœurs ingénus qu'ils abuſoient, en faiſant un dogme du libertinage.

Il y a eu des cultes où un prêtre ſuperſtitieux a oſé dire aux peuples : ſois foible, ſois vil, ſois ſans mœurs, pour être agréable aux dieux : le peuple s'eſt étonné, a heſité. — Et par conſéquent a obéi.

Tout légiſlateur qui briſe le joug qui me lie à la pudeur, à l'amitié & au genre humain, n'eſt qu'un impoſteur ; ſes dogmes ſont faux, par cela ſeul que mon cœur s'en irrite. La conſcience eſt pour moi un oracle plus sûr que les décrets d'un tel gouvernement, & il eſt plus naturel d'avoir des mœurs que d'obéir à des loix.

La ſuperſtition qui abuſe des dogmes les plus ſublimes eſt encore plus dangereuſe que celle

qui les détruit; l'une, en révoltant votre cœur, vous laiſſe entre les mains une arme pour vous défendre; mais l'autre fait ſervir cette arme même pour vous égorger avec impunité.

L'HOMME AVEC DIEU.

Qu'un lettré diſe à un bon laboureur Chinois: Mon ami, je t'ordonne, au nom des dieux, de ne plus nourrir ton pere: cet homme groſſier continuera tranquillement ſon ſillon, & ſi l'érudit tente de le convaincre, il lui jettera des pierres. Mais que l'enthouſiaſte prenne un autre langage; qu'il diſe avec douceur: le premier miniſtre des autels eſt dans le plus preſſant beſoin; ſa vie vous eſt plus néceſſaire que celle d'un vieillard qui penche vers ſa tombe. Songez que vous êtes à Foë avant d'être à votre pere. — Alors je ne doute point que le ſtupide Chinois ne porte à la chapelle du bonze la gerbe qu'il comptoit porter à la cabane de ſon pere, & que, pour être pieux il ne s'expoſe à être parricide.

Le reſpect pour ſon ſouverain, pour ſon légiſlateur, & pour ſon Dieu eſt établi par toutes

PART. III.

les loix ; mais quand les Aſſyriens conclurent, de leur vénération pour Sémiramis, qu'ils pouvoient épouſer leurs meres ; quand les Perſes adopterent le même uſage par enthouſiaſme pour Zoroaſtre ; quand les Egyptiens juſtifierent le mariage d'un frere avec une ſœur par l'inceſte ſacré d'Iſis & d'Oſiris, ils immolerent la nature à l'opinion des prêtres.

Souvent c'eſt abuſer du dogme le plus pur que de trop le reſtreindre. Combien de fois, pour obſerver l'eſprit de la loi, doit-on s'expoſer à en tranſgreſſer la lettre ? Serois-je bien venu au tribunal de l'Être ſuprême en lui diſant que j'ai été pere, lorſque je devois être citoyen, ou que j'ai été citoyen lorſque je devois être le bienfaiſteur de l'humanité ?

Il y a mille manieres d'abuſer d'un dogme, & une ſeule de l'exécuter ; ainſi, pour un homme qui a de la piété, on doit en trouver mille qui n'ont que de la ſuperſtition.

ARTICLE II.

DES APOTHÉOSES.

LA ſuperſtition, qui me paroît la plus digne d'indulgence, eſt celle qui place au rang des dieux les bienfaiteurs du genre humain : cette erreur fit quelques grands hommes ; ce fut du moins un crime utile à la terre. L'HOMME AVEC DIEU.

Et ce qui prouve bien que les fourberies ſacerdotales ne ſauroient jamais éteindre entiérement la vertu dans le cœur de la multitude, c'eſt que ces héros que leur bienfaiſance avoit fait diviniſer, recevoient un hommage bien plus pur que les tyrans de l'Olympe : Hercule & Zoroaſtre avoient un culte bien plus étendu que Saturne, ou Arimane ; & quand Germanicus, qu'on adoroit de ſon vivant, fut empoiſonné, le peuple de Rome alla lapider dans leurs temples les dieux qui n'avoient ſu le défendre (*).

(*) Voy. *Hiſtoire des douze Céſars*, de Suétone, traduction de Henri Ophelot de la Pauſe, tome III, *vie de Caligula.*

PART. III.

Mais il faut avouer qu'en général les législateurs firent bien plus ſervir l'apothéoſe à la dégradation de la morale, qu'au bien momentané de l'eſpece humaine. Les Celtes, & beaucoup de nations hyperboréennes avoient un éliſée, ou un paradis, qu'ils nommoient *Valhalla*; & ils mettoient dans la place la plus diſtinguée de ce valhalla, à côté même du grand Odin, non le prince le plus bienfaiſant, non le citoyen le plus juſte, ou le ſage le plus éclairé, mais le vieillard qui, pour ſe dérober à l'ennui de l'exiſtence, ſe précipitoit avec le plus de courage du haut d'un rocher. Il eſt bien extraordinaire que dans ces mêmes climats de l'Europe, où des loix atroces puniſſent aujourd'hui le ſuicide comme le plus grand des crimes, il ait été un tems où il ait mené à l'apothéoſe; que tantôt on y ait mis ſur l'autel le corps d'un homme qui ſe tue, & que tantôt on l'ait traîné ſur la claie.

Si du moins, lorſque les tyrans des peuples n'étoient plus, on avoit renverſé leurs autels,

le philoſophe auroit moins à rougir de l'eſpece humaine ; mais ſouvent leur culte s'eſt perpétué. Nous honorons encore dans le dix-huitieme ſiecle le fanatique Samuel, l'abominable Conſtantin, & cet atroce Dominique qui fonda un tribunal pour anéantir les livres & brûler les hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

J'aurois voulu ne point parler de ces Romains qui firent l'apothéoſe de tous les empereurs qui les opprimerent ; qui juſtifierent l'adulation par l'impiété, & qui tenterent de mettre les tyrans à l'abri de la foudre, en la plaçant dans leurs mains.

Il ſemble que l'idée ſublime de Dieu ne puiſſe pénétrer dans l'eſprit du peuple, ſans s'allier avec de petites idées qui la dépravent : lorſqu'il a le bonheur de naître dans le culte que le ciel & la raiſon avouent, dans le théiſme, il doit écouter ſon cœur : lorſqu'il ſuit une religion fauſſe, il doit écouter les philoſophes.

ARTICLE III.

DES SUPERSTITIONS GUÉRIES PAR D'AUTRES SUPERSTITIONS.

PART. III.

DANS ces ſiecles reculés, où chaque nation étoit auſſi jalouſe d'avoir ſes dieux que ſes rois, il arriva un fait qui dut amuſer beaucoup les ſceptiques de Memphis & de Babylone. — Les Chaldéens reconnoiſſoient le feu comme le principe de tout, & n'élevoient des temples qu'à cet élément deſtructeur : leurs mages, pour les perſuader encore plus de l'excellence de leur religion, & du délire ſuperſtitieux de leurs voiſins, ne manquoient pas de jeter ſur le feu ſacré toutes les divinités étrangeres dont ils pouvoient s'emparer. Il y avoit déjà longtems que le feu des Chaldéens paſſoit pour le dieu des dieux, comme le ſouverain des Perſes pour le roi des rois, lorſqu'un prêtre de Canope, qui adoroit le fleuve du Nil, s'aviſa de faire ſculpter une ſtatue qui repréſentoit ſa divinité; de la remplir d'eau intérieurement, & de ne fermer l'ouverture qu'avec de la cire : les

mages, toujours préſomptueux, placent l'idole ſur l'autel embraſé ; mais l'eau s'étant échappée de l'ouverture, éteignit le feu. Les Egyptiens remporterent en triomphe le dieu de Canope ; & les Chaldéens furent convaincus qu'ils n'adoroient qu'une divinité ſubalterne (*).

L'HOMME AVEC DIEU.

L'abſurdité d'un culte étranger eſt toujours pour un peuple une raiſon triomphante pour reſter dans le ſien : de ce que ſes voiſins ſont dans les chaînes, il en conclut qu'il eſt libre ; & il ſuffit d'expoſer à ſes yeux le délire de quelques ſuperſtitions, pour le faire raiſonner comme les habitans de Canope.

Cependant la difformité d'un Européen ne doit pas prouver à un Negre qu'il eſt le chef-d'œuvre de la nature ; le culte du Nil n'eſt pas plus pur que celui d'un hanneton. Le moine ne doit point rire du faquir, & le brame qui admet la métempſycoſe de ſon dieu Wiſnou, ne doit pas maudire le Siamois qui croit aux métamorphoſes de Sammonocodom.

(*) Le fond de cette hiſtoire eſt tiré d'Euſebe. Voy. *Hiſt. eccléſiaſt. lib. XI, cap. XXVI.*

ARTICLE IV.

DE LA VIE CONTEMPLATIVE, ET DES MOINES.

PART. III.

UN des plus grands abus des cultes eſt de trop donner à la contemplation, & pas aſſez à la vie active. Examinez tous les viſionnaires, depuis les ſectateurs de Foë juſqu'aux hermites du mont Athos, qui voient à leur nombril la lumiere du Thabor, vous les trouverez tous également enthouſiaſtes de leurs opinions, pleins de fiel contre tout ce qui les environne, préſomptueux ſans lumieres, & miſanthropes ſans probité : jamais les ſouverains ne trouveront en eux des citoyens; jamais les citoyens n'y trouveront des hommes.

C'eſt dans un ouvrage de la nature de celui-ci qu'il faut dire toute vérité. Je ne crois pas que la ſuperſtition ait jamais plus fait de mal aux hommes, que quand elle a donné naiſſance aux moines.

Quel bien a fait à l'Europe cette foule de cloîtres où la jeuneſſe des deux ſexes va s'enterrer de ſon vivant, ſous le vain prétexte de ſe rendre agréable au dieu des prêtres? L'HOMME AVEC DIEU.

L'homme eſt-il né pour contempler? Quelle ſeroit la face de ce globe, ſi des mains laborieuſes n'avoient défriché ſes landes, n'avoient détruit ſes plantes paraſites ou venimeuſes, n'avoient forcé des eaux fangeuſes à couler librement pour ranimer la nature dans les deux mondes?

L'homme de génie contemple, ſans doute; mais l'utilité de ſa contemplation eſt atteſtée par ſes ouvrages: en eſt-il de même des moines? Quels livres utiles ont fait naître leurs frivoles oraiſons? Le religieux qui rêve dans ſa cellule pour fonder un office à ſaint Bruno, ſera-t-il mis en parallele avec Locke, qui analyſe dans ſon cabinet l'entendement humain, ou avec Newton, qui médite ſur la chûte des corps, pour donner la théorie de l'univers?

La contemplation, dans le ſexe, eſt encore

plus dangereuſe que dans les hommes, parce qu'elle le conduit aux viſions ; & en général, s'il eſt vrai, comme l'a dit l'abbé de Saint-Pierre, que la dévotion ſoit la petite vérole de l'ame, & que tous les eſprits foibles en reſtent marqués, il ſeroit bien important au gouvernement d'empêcher qu'il y eût dans chaque ville des maiſons publiques où l'on s'occupât à propager cette épidémie : il faut, pour toutes les maladies de l'ame, non des aſyles afin de les entretenir, mais des hôpitaux afin de les guérir.

Le moindre mal que produiſent les couvens dans l'Europe, eſt de n'y point faire de bien : tels ſont ceux qui, enſevelis dans l'ombre des déſerts, ne peuvent avoir part aux affaires politiques de la ſociété, ſi ce n'eſt pour bénir obſcurément les puiſſances qui les tolerent ; mais tout membre d'un état qui ne coopere pas au bien public, ne mérite pas d'en être protégé : lorſqu'il s'iſole par dédain, il faut l'abandonner à lui-même ; lorſqu'il s'iſole par miſanthropie, il faut le punir.

Au reſte, les moines qui ne ſont ni bien ni mal aux ſociétés ſont en très-petit nombre : la plupart ſe ſont répandus dans le monde pour le pervertir ou pour le troubler. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce ſont eux qui ont inondé l'Europe de toutes ces petites pratiques ſuperſtitieuſes qui confondent le citoyen de Locke & de Monteſquieu avec les Caffres & les Algonquins : ce ſont eux qui ont changé les temples en ſalles de ſpectacle : ce ſont eux qui ont ſuppléé aux devoirs éternels de la morale par des génuflexions, des dons aux égliſes, des indulgences.

Pauvres, ils ont cabalé pour arracher aux enfans le patrimoine de leurs ancêtres ; riches, ils ſe ſont ſervis de leur opulence pour écraſer les gens de bien.

Il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur l'hiſtoire de l'Europe moderne, pour ſe convaincre que les moines ne s'y ſont répandus que pour troubler ſon repos.

Les couvens ont été les foyers de preſque toutes les héréſies : c'eſt le loiſir funeſte des

PART. III.

célibataires qui y ſont enfermés, qui a engendré la plupart de nos guerres religieuſes : ce ſont leurs ſtupides diſputes ſur la grace verſatile, ſur le logos & ſur les hypoſtaſes, qui ont diviſé le fils d'avec le pere, qui ont fait renverſer les tombeaux de Port-Royal, & qui ont préparé le maſſacre de la Saint-Barthelemi.

On n'oubliera jamais que ce ſont des moines qui ont fondé l'inquiſition, & qui ſont les miniſtres de ce tribunal de ſang, qui n'eſt point anéanti au dix-huitieme ſiecle, à la honte des pays où il y a encore des hommes.

C'eſt du ſein des cloîtres qu'on a vu éclorre ces principes ſéditieux qui conduiſent à l'aſſaſſinat des rois. On ſait de quel ordre religieux ſont ſortis les Clément, les Malagrida, & les auteurs de la conſpiration des poudres.

Le tems de la vengeance publique approche enfin ; les puiſſances commencent à ſortir de leur léthargie ; & puiſque la philoſophie a fait tant de progrès autour des trônes, il faut bien qu'avant un demi-ſiecle il n'y ait plus de moines

en Europe, ou qu'ils deviennent utiles.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'étonnante multiplication de ces corps d'oiſifs ne ſauroit retarder la révolution qui doit les anéantir. Qu'on ſe ſouvienne qu'il y avoit dans l'origine du cénobiſme trente mille moines dans la ſeule ville Égyptienne d'Oxyrinque, alors métropole de l'Heptanomide (*), & qu'un ſouffle du deſpotiſme a ſuffi pour les diſſiper. Qu'on ſe rappelle qu'il ne fallut qu'un édit de l'empereur Woutſong pour renverſer à la Chine 4600 monaſteres du premier ordre, & 40000 d'un rang inférieur (**). Qu'on

(*) L'abbé Fleury, qui rapporte ce fait dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, cite Ruffin, dont les pieuſes traductions & compilations ont été réunies, à Paris en 1580, dans un ſeul vol. *in-folio*; & j'y renvoie.

(**) Voy. la *Chine du P. du Halde*, le vingt-ſixieme recueil des *lettres édifiantes, les recherches philoſophiques ſur les Égyptiens*, &c. Cet événement arriva l'an 845. Tous les monaſteres détruits étoient de la ſecte de Foë; & le promoteur de la deſtruction étoit un moine de la ſecte de Laokium, qui avoit promis à ſon foible ſouverain de lui donner un breuvage qui le rendroit immortel. Woutſong mourut avant le tems même déſigné par la nature, & ſon ſucceſſeur rétablit les couvens.

PART. III.

n'oublie jamais qu'au moment même où la ſociété d'Ignace marchoit ſur la tête des rois, le coloſſe d'or s'eſt trouvé n'avoir que des pieds d'argile; qu'il y a vingt ans que cette ſociété marchoit encore à la monarchie univerſelle; & qu'aujourd'hui elle n'eſt plus.

Je ſais qu'il y a eu dans chaque corps religieux des individus reſpectables : j'avoue que les anciens cénobites de S. Benoît ont défriché une foule de landes dans les Gaules : j'aime à avouer les ſervices que quelques moines ont rendus aux lettres; mais le vice intérieur de la conſtitution n'en exiſte pas moins : le cénobiſme eſt eſſentiellement mauvais par lui-même : il eſt eſſentiellement contraire à la morale univerſelle de s'iſoler pour tromper l'eſpoir de la patrie; de jurer à Dieu qu'on ne ſera jamais pere, & de ſe faire un ſyſtême réfléchi d'outrager ſans ceſſe la nature.

Cette réforme violente ne pouvoit durer, parce qu'on n'avoit guéri une ſuperſtition que par une autre : ſi c'eût été la philoſophie qui eût renverſé les monaſteres de la Chine, ils ne ſe ſeroient jamais relevés.

Au reſte, je ſuis loin de provoquer le glaive des tribunaux contre les membres des corps religieux : on doit s'appercevoir que ma plume pacifique ne tonne que contre les abus, & jamais contre les perſonnes : s'il eſt trop difficile de rendre tout d'un coup les moines à l'état, il eſt des moyens politiques de les conſerver encore quelque tems, en les empêchant de nuire. J'ai indiqué ici le mal ; c'eſt dans le livre du théiſme qu'on trouvera le remede. L'HOMME AVEC DIEU.

ARTICLE V.

Du Luxe dans les cérémonies.

PART. III. UN peuple très-religieux met dans ſon culte l'heureuſe ſimplicité de ſes mœurs : à meſure que ſon Dieu lui devient plus indifférent, il augmente de faſte dans ſes cérémonies ; & enfin ce luxe ſacré parvient à ſon comble quand il n'a plus de religion : telle eſt l'hiſtoire naturelle de tous les cultes inventés par les hommes.

Dans le tems où on offroit à la Divinité des victimes ſanglantes, les miniſtres des autels qui vivoient de ce tribut ſacré, jugerent toujours de la piété de l'adorateur, par la richeſſe de ſes offrandes : comme ſi une hécatombe avoit plus de prix que l'hommage d'un fruit aux yeux de celui qui voit notre monde comme un point dans l'immenſité ! Comme ſi on étoit plus homme de bien à proportion des richeſſes qu'on offroit à la Divinité, & que le cœur du ſage indigent ne valût pas l'or du riche qui l'opprime !

Le luxe eſt un poiſon lent qui détruit les principes de vie par-tout où il s'attache. Le politique prouve qu'il amene la décadence des monarchies; & le philoſophe démontre qu'il amene la chûte des religions (*). L'HOMME AVEC DIEU.

(*) De nos jours un avocat ingénieux a plaidé en faveur du luxe, plus ſérieuſement que quelques ſavans du ſiecle dernier n'ont loué la folie ou la fievre. Son factum eſt en deux volumes in-8°, dont voici le titre: *Théorie du luxe, ou traité dans lequel on entreprend d'établir que le luxe eſt un reſſort, non ſeulement utile, mais même indiſpenſablement néceſſaire à la proſpérité des états.* J'ai lu cet ouvrage; j'ai trouvé un ordre admirable dans l'enchaînement de ſes ſophiſmes; mais quelque ſpécieux que fût ce paradoxe, ayant ramené mes idées vers ma patrie, avant que mon eſprit y eut répondu, mon cœur l'avoit réfuté.

Preſque tous les principes de ce livre ſont faux aux yeux de la ſaine philoſophie; & ſi l'auteur les avoit conſidérés d'abord parfaitement iſolés, peut-être que ſon ame honnête les auroit déſavoués.

Le goût du luxe eſt de l'eſſence de l'homme; tome I, page 46. Ce qui eſt eſſentiel à un être eſt ce qui ne peut être ſéparé de l'idée que nous nous en formons: dans ce ſens la gravitation eſt eſſentielle à la matiere; la bienfaiſance eſt un attribut eſſentiel de l'Ordonnateur des mondes: mais comment le goût du luxe ſeroit-il eſſentiel à l'homme comme la ſenſibilité & l'intelligence, puiſque la moitié de la terre en ignore juſqu'au nom, & n'en eſt que plus heureuſe? Le goût du luxe n'eſt qu'un

PART. III.

C'eſt particuliérement dans la pompe des funérailles que cet abus paroît dans toute ſon abſurdité. Si jamais l'égalité naturelle entre les

beſoin factice de l'homme en ſociété, né de l'activité de ſon imagination & de la félicité avec laquelle il ſatisfait les beſoins de la nature.

Le bonheur conſiſte dans l'étendue des jouiſſances. Ibid. page 72. Voilà encore une erreur du philoſophiſme : le bonheur conſiſte dans l'uſage modéré de ſes organes ; l'homme dépravé par le luxe concentre dans un intervalle de quelques années les jouiſſances de toute ſa vie, & meurt avant le tems ſans avoir connu le bonheur : l'homme de la nature, qui crée ſes deſirs & ſes beſoins, jouit encore au bout de ſa carriere, lorſque ſa machine ſe diſſout & que ſon être ſe décompoſe.

Le luxe produit la puiſſance des états & leur bonheur ; ôtez ce reſſort, la ſociété ſe diſſoudra ; reſtreignez ſon intenſité dans une certaine proportion, la ſociété perdra de ſa force & de ſon bonheur dans la même proportion : car, en fait de nation, le bonheur & le pouvoir ſont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe. Ibid. page 70.

Je ne diſpute point ; je ne fais point de factum ; je ne hais perſonne ; mais j'aurois un beau champ pour contrarier mon adverſaire, ſi je voulois combattre pour la vérité avec les armes que le fanatiſme emploie à la défenſe de l'erreur : il n'y a preſque pas de mot, dans le texte que je viens d'expoſer, qui ne prête à la critique du philoſophe de la nature.

Le luxe n'a jamais produit la puiſſance d'un état ; mais ordinairement il en eſt la production. Rome pauvre,

hommes dût être rétablie, c'eſt ſur-tout à l'inſtant où toutes les grandeurs de convention diſparoiſſent, & où la cendre du plus vil des humains va peut-être ſe confondre avec celle de Cyrus & de Louis XIV (*).

L'HOMME AVEC DIEU.

avec le fer de Scipion & de Paul Emile, a conquis le monde ; Rome, ſubjuguée à ſon tour par l'or des nations, eſt devenue d'abord l'eſclave de ſes deſpotes, & enſuite la conquête des barbares.

Puiſque le luxe ne fait pas le bonheur des individus, il ne ſauroit faire celui des états. L'idée que l'homme ſocial eſt heureux de ce qui fait l'infortune de l'homme phyſique, eſt du machiavéliſme, & non de la nature.

Comment oſe-t-on dire qu'on ne trouve pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe ? Il faut donc, pour adopter la *théorie du luxe*, fermer les yeux & les livres. Quoi ! ni Sparte ni Veniſe n'ont été heureuſes ; & ce bonheur, que la nature a refuſé à des états qui ſavent ſe borner, ſe trouveroit dans ce vaſte empire de la Ruſſie, qui hier étoit encore barbare, & dans ces contrées immenſes de la Pologne, mutilées par trois puiſſances, & ſur le point de devenir un déſert ?

On a beau écrire avec eſprit en faveur du luxe, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un poiſon lent qui altere peu à peu toutes les facultés politiques d'un état. Il eſt bien triſte qu'un peuple ainſi gangréné ne prévoie pas ſa ruine. Que dirois-je des écrivains qui ne lui montrent que l'éclat paſſager du feu qui le dévore ?

(*) Ce luxe dans les pompes funebres s'étendoit au-

PART. III.

Il n'y a point de partie du culte religieux qui ne puiſſe devenir un écueil pour les ames petites & ſuperſtitieuſes. Comment n'abuſeroit-on pas d'un culte humain, puiſqu'on abuſe du culte de la nature? Mais je m'arrête, pour qu'on ne prenne pas la critique des choſes pour la ſatyre des perſonnes.

---

treſois juſqu'à la décoration intérieure de ces enclos lugubres deſtinés à inhumer les hommes obſcurs qui n'ont pas de droit aux tombeaux. Le peuple allumoit des cierges dans les cimetieres & ſe plaiſoit à en faire de ſecondes égliſes. Un concile d'Elvire vint à propos tempérer cette frénéſie religieuſe : il défendit que, du moins pendant le jour, on illuminât les cimetieres ; & la raiſon qu'il en donne n'eſt pas trop philoſophique ; c'eſt, dit-il, afin de ne point effaroucher les ames des ſaints : *Cereos per diem placuit in cœmeteriis non incendi : inquietandi enim ſpiritus ſanctorum non ſunt.* Voy. les actes de ce concile, tenu en 305, cap. XXXIV.

ARTICLE VI.

De la Disproportion entre les délits et les peines.

Le ſuperſtitieux & le fanatique s'accordent à ne mettre aucune proportion entre les offenſes contre le ciel & le ſupplice qu'elles méritent; mais l'un les excuſe avec foibleſſe, & l'autre les condamne avec rage : le premier fait douter qu'il y ait un Dieu vengeur; le ſecond veut ſe rendre, malgré lui, l'inſtrument odieux de ſes vengeances. L'Homme avec Dieu.

La ſuperſtition qui tend à affoiblir l'idée naturelle des crimes, a les ſuites les plus dangereuſes pour un état; c'eſt un poiſon lent qui fermente inſenſiblement dans le corps politique, juſqu'à ce qu'il ſoit détruit. On n'obſerve pas aſſez que les paſſions mal dirigées font des hommes foibles & vils, mais que les corrupteurs de la morale forment des ſcélérats; il n'y a qu'un philoſophe qui puiſſe ſoupçonner le bien que les provinciales ont fait au genre humain.

PART. III.

Les Barbares qui ont cru que l'urine d'une vache ou les ſachets infects du grand Lama, pouvoient ſeuls purifier les ſouillures de l'ame, ont inſulté également Dieu & les hommes; le frein qui retenoit alors les citoyens a été rompu; Caïn a dit: je tuerai ce matin Abel, & ce ſoir j'aurai un ſachet.

Nous, orgueilleux Européens, ne nous emportons pas contre les Tartares; n'avons-nous pas vu la chancellerie romaine taxer à une amende de cinq carlins (*) la réparation de l'inceſte, & à huit celle du parricide (**).

Le préſident de Monteſquieu a relevé quelques conſéquences affreuſes de ce genre de ſuperſtition; mais les plus grands traits de lumiere, au grand étonnement de l'Europe, ſont venus de l'Italie. Voyez le célebre traité *des*

(*) Le carlin, monnoie de Naples, s'évalue à 7 ſous de France.

(**) Voyez *la taxe de la chancellerie romaine*, imprimée à Cologne chez Goſwin en 1515, tit. *de cauſis matrimonialibus*. Avant de lire cet ouvrage, je n'ai pas cru que le délire de la ſuperſtition pût aller juſqu'à ce point; je l'ai lu, & j'ai peine à le croire encore.

délits & des peines, ouvrage fait pour donner à ſon auteur le titre de légiſlateur du genre humain. L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt, au reſte, bien ignominieux pour des hommes qui vivent dans un ſiecle de lumiere, d'avoir beſoin que les ſages faſſent des livres pour leur démontrer que la plupart des expiations conduiſent à renverſer la morale.

Que ſignifie cette compoſition que le ſcélérat fait avec Dieu pour faire le crime impunément, à condition qu'il enrichira des prêtres ?

Quelle idée vile ne donne pas de la Divinité un pareil ſyſtême ? Quoi ! l'honnête homme rougit d'accepter les dons de celui qu'il méſeſtime, & l'Ordonnateur des mondes tireroit gloire des frivoles offrandes d'un ſcélérat qui ne veut pas mériter, mais acheter ſa bienveillance ?

Quel rapport ont de petites pratiques de dévotion avec la réparation de grands attentats ? Quoi ! un prépuce coupé, une ablution d'eau baptiſmale, un bain dans le Gange, ſuffiroient

PART. III.

pour expier cinquante ans d'hypocriſie ? L'affreux Conſtantin, malgré ſes parricides, deviendroit un demi-dieu, parce qu'à ſa mort on lui a jeté ſur la tête un peu d'eau luſtrale ? Théodoſe, après avoir fait maſſacrer de ſang-froid ſept mille de ſes ſujets dans Theſſalonique, ſeroit traité de grand homme, parce qu'il s'abſtient pendant quelques jours d'aller à la meſſe ?

Quelle eſt cette foule de remedes qu'on voit éclorre de la pharmacie ſacerdotale, pour guérir les conſciences timorées des gens de bien ? Si mon cœur ne ſe reproche que de légeres foibleſſes, l'Être ſouverainement bienfaiſant me les pardonnera ſans ces vaines indulgences (*) : ſi j'ai écraſé mon pays du poids de mon orgueil & de mes crimes, c'eſt en conſacrant le reſte de ma vie à le rendre heureux,

(*) On peut juger de l'incroyable abus que font les miniſtres de la religion de toutes ces formules expiatoires, par la banque ſacrée que tenoit à Rome le pere Péepe : on trouvoit dans le comptoir de ce jéſuite des indulgences à tout prix : il y en avoit qu'on faiſoit avaler aux poules, afin de les faire pondre ſans danger.

que je puis eſpérer de rentrer en grace avec la Divinité. Au reſte, un ſiecle de jubilé, en fait d'expiation, ne vaut pas une heure de remords. L'HOMME AVEC DIEU.

Je m'étendrai davantage ſur la théorie des expiations dans la quatrieme partie de cet ouvrage, quand je traiterai du code des ſupplices.

ARTICLE VII.

DES ASYLES.

PART. III.

UN crime contre la ſociété peut s'enviſager ſous deux rapports; comme un outrage envers la Divinité, & comme une infraction de l'ordre politique; il peut ſe faire que l'offenſe envers le ciel ſoit légere, & que le pacte ſocial paroiſſe griévement bleſſé; tel eſt le cas du meurtre involontaire: ſous ce point de vue, les aſyles me paroiſſent le plus beau monument de la ſageſſe des légiſlateurs; ils ont, ſans ceſſer d'être juſtes, rendu à leurs concitoyens la vie d'un homme reſpectable; ils ont pris Dieu même pour médiateur entre un malheureux & les loix.

L'humanité religieuſe des légiſlateurs a enſuite dégénéré en ſuperſtition, quand les aſyles, qui n'étoient établis que pour les malheureux, ont pu devenir la demeure des ſcélérats; alors l'homme foible s'eſt enhardi au crime; &

quand

quand la meſure a été comblée, tranquille aux pieds du Dieu qu'il jouoit, il a bravé les hommes. L'HOMME AVEC DIEU.

Tibere ne ſe fit point un ſyſtême de ſcélérateſſe ; il fut quelquefois ſe contenir, lorſque le poids du deſpotiſme l'entraînoit vers le crime ; ce fut dans un de ces intervalles d'équité qu'il déclara dans un édit que tout homme convaincu d'un grand crime ſeroit puni, quand même il faudroit l'arracher de l'autel de Jupiter (*). Pie II, n'étant encore que Picolomini, fit auſſi remarquer aux Italiens que la multitude des aſyles avoit fait de Rome une caverne de brigands (**) ; mais il changea d'avis quand il devint pape (†).

(*) Plin. *Hiſtor. natur. lib. XVI, cap. XL.*

(**) Pius ſecundus, *in Aſia.*

(†) Ce pontife eſt un des plus inconſéquens qui aient occupé le ſiege de S. Pierre : n'étant que ſimple théologien, il avoit écrit avec ſolidité en faveur du concile de Bâle contre Eugene IV ; lorſqu'il fut pape, il publia une bulle pour rétracter cet ouvrage. Les eſclaves de corps & d'ame qui peuvent être encore en Italie, doivent auſſi à Pie II la bulle *Execrabilis* contre les appels au futur concile, & l'abolition de la pragmatique-ſanction.

PART. III.

Après Rome, le lieu du monde où la multiplicité des aſyles a le plus fait gémir les ames ſenſibles, eſt l'iſle de Madere; le plus inſigne ſcélérat ſe dérobe à la pourſuite des loix, s'il peut ſeulement toucher le coin d'une égliſe; & comme Madere eſt entiérement couverte de temples & de chapelles, l'aſſaſſinat & l'inceſte n'entraînent avec eux aucun danger (*); tout le monde trouve dans cette iſle un aſyle aſſuré,

(*) Les crimes y ſeroient déjà très-communs, quand même l'eſpérance de l'impunité n'en feroit pas commettre; le meurtre eſt regardé dans l'iſle comme une faute légere, & un Portugais n'acquiert la réputation de brave qu'à force d'avoir les mains teintes du ſang des hommes. Les inſulaires ſont la plupart eſclaves; mais les conquérans les conſolent de leur ſervitude en leur permettant de les ſervir avec une épée & un poignard à leur côté; auſſi les eſclaves ſavent aſſaſſiner comme leurs maîtres. On peut conſulter ſur ce ſujet Ovington, Ramuſio, Dapper & d'autres voyageurs cités dans l'*Hiſtoire univerſelle d'une ſociété de gens de lettres anglois*, tome XXIV. *Hiſtoire des iſles de l'Afrique*, liv. XX, chap. IV.

Je ne ſais quel eſt le plus coupable dans Madere, du maître qui aſſaſſine par point d'honneur, de l'eſclave qui tue par intérêt, ou du clergé qui protege par ſes aſyles tant d'aſſaſſinats.

excepté l'homme de bien qu'on mépriſe, ou l'homme de talens qu'on envie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quelquefois des ſouverains effrayés des ſuites terribles de l'impunité, avoient tenté de reſtreindre les privileges des aſyles; mais alors le peuple furieux avoit menacé de briſer le joug de l'obéiſſance; il croyoit qu'on ne pouvoit toucher à l'inſtitution politique des aſyles, ſans toucher à la religion, & il protégeoit les ſcélérats avec le même zele que les miniſtres des autels.

Qu'il n'y ait aucun aſyle dans un état, il ſera peuplé de malheureux; que tout y ſoit aſyle, il ſera peuplé de brigands.

Fin du Tome VI.

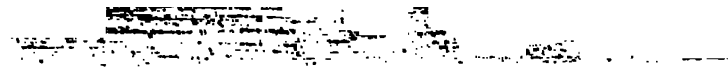


TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME VI.

TROISIEME PARTIE.

L'homme avec Dieu.

PROFESSION de foi philoſophique, *page* 3
INTRODUCTION, 17

LIVRE PREMIER.

De l'exiſtence de Dieu, 30
CHAP. I. Preuves philoſophiques, 35
CHAP. II. Des cauſes finales, 44
CHAP. III. Du ſuffrage de l'univers, 50
CHAP. IV. Preuves morales, 63
CHAP. V. Entretien de Socrate & de Philoxène, 69
CHAP. VI. De l'athéiſme, 87
ART. I. Combien l'accuſation en eſt arbitraire, 89
ART. II. Origine de l'athéiſme, 103
ART. III. Danger de l'athéiſme, 106
ART. IV. Des athées célebres, 110

CHAP. VII. Sur le philoſophiſme deſtructeur, 187

LIVRE II.

Des erreurs ſur l'eſſence de Dieu, 199
CHAP. I. Des erreurs populaires, 201
CHAP. II. Des erreurs philoſophiques, 213
ART. I. De Dieu infini, 217
ART. II. De Dieu éternel, 220
ART. III. De Dieu immuable, 224
ART. IV. De Dieu ſouverainement libre, 226
ART. V. De Dieu ſouverainement intelligent, 228
ART. VI. De Dieu tout-puiſſant, 230
CHAP. III. Des erreurs théologiques, 234
CHAP. IV. De trois définitions ſublimes de la divinité, 240
CHAP. V. De l'unité de Dieu, 243

LIVRE III.

De la ſuperſtition, 252
CHAP. I. Socrate au milieu des prêtres, 255
CHAP. II. Du ſyſtême religieux qui bannit la raiſon, 275
ART. I. Des théoſophes, 276
ART. II. Que tout culte doit être fondé ſur la raiſon, 289
CHAP. III. Des miniſtres de la religion, 294
CHAP. IV. Des myſteres, 309
CHAP. V. Des prodiges, 317
ART. I. Des prophéties, 318
ART. II. De la magie, 329
ART. III. Des miracles, 341
CHAP. IV. Des erreurs ſur l'autre vie, 352
ART. I. De la réſurrection, 354
ART. II. De la métempſycoſe, 361

ART. III. Du paradis, 365
ART IV. Des anges, 372
ART. V. Des diables, 375
ART. VI. De l'enfer, 378
CHAP. VII. Des abus des cultes religieux, 384
ART. I. Des faux dogmes, 385
ART. II. Des apothéoſes, 393
ART. III. Des ſuperſtitions guéries par d'autres ſuperſtitions, 396
ART. IV. De la vie contemplative & des moines, 398
ART. V. Du luxe dans les cérémonies, 406
ART. VI. De la diſproportion entre les délits & les peines, 411
ART. VII. Des aſyles. 416

Fin de la Table.